XIII-e année, N-os. 4-6. Avril-juin 1936.

REVUE HISTORIQUE

DU

SUD-EST EUROPÉEN

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

dirigée par

N. IORGA

Professeur à l'Université de Bucarest, agréé à la Sorbonne, associé de l'Institut de France.



— FONTENAY-AUX-ROSES —
ÉCOLE ROUMAINE
50, Rue des Châtaigniers

— BUCAREST —
LIBRAIRIE PAVEL SURU
73, Calea Victoriei.

DIRECTEUR:

N. IORGA

BUCAREST, ŞOSEAUA BONAPARTE, 6.

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION:

C. MARINESCU

Professeur à l'Université de Cluj.

SOMMAIRE

Imprimerie „Datina Românească"
Vălenii-de-Munte.

REVUE HISTORIQUE
DU
SUD-EST EUROPÉEN
PUBLIÉE PAR N. IORGA, PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST

XIII-E ANNÉE, Nos. 4-6. AVRIL-JUIN 1936.

La France dans le Sud-Est de l'Europe

– Conférences en Sorbone –

III.

La croisade a la fin du XVI-e siècle. Voyageurs mercenaires et aventuriers au commencement du XVII-e.

I.

La part des Français dans la croisade qui s'est déclanchée à la fin du XX-siècle est tout à fait maigre. Elle ne tient pas au manque du désir de faire la guerre contre les Turcs, parce que ce désir de combattre les Infidèles existait encore, mais il ne s'agissait plus maintenant de la délivrance des Lieux Saints, mais de défendre la religion chrétienne contre les Turcs qu'on s'imagine d'une façon un peu erronée comme représentants d'une islamisme intolérant, et qui ne l'était guère. Le désir de participer à une guerre sainte se retrouve toujours, d'après une ancienne tradition qui remonte aux croisades du moyen-âge, dans la société chevaleresque, aristocratique, française. Même à l'époque d'Henri III, bien qu'il eût suivi d'autres buts, la mention de la croisade — au moins une très discrète mention de la possibilité de la croisade — se rencontre encore.

J'ai cité déjà ce passage dans lequel il est dit que le nouveau roi de Pologne serait plus disposé à combattre le Turc que le Moscovite. Or, le grand ennemi, à ce moment-là, était, bien entendu, le Grand-Duc de Moscou, qui occupait des provinces polonaises, et la grande oeuvre, la popularité durable du successeur d'Henri de Valois en Pologne, Étienne Báthory, est de à ce fait qu'il a vengé les Polonais contre ce Moscovite qui était considéré comme l'ennemi héréditaire.

Mais il y a aussi autre chose. Dans un rapport de l'évêque d'Acqs, ambassadeur à Constantinople, il y a des lignes qui con-

tiennent tout de même un penchant vers la croisade. Traitant de l'établisement d'Henri en Pologne, il dit: „Et puis ce seroit s'approcher du Levant pour s'acroytre des ruines de l'Empire, quand il plaira à Dieu les advancer selon le désir des ennemis d'iceluy [1]".

Seulement, aussitôt après la disparition des prétendants roumains que Henri III, après avoir quitté le royaume sans avoir abdiqué, voulait établir en Valachie, en Moldavie et qui devaient servir comme point d'appui pour une action ultérieure qui n'a pas pu commencer à cause des conditions d'un règne qui finit par un assassinat, après la disparition du prétendant établi comme prince à Bucarest, Pierre Boucle d'Oreille, et l'abandon de ce Jean Bogdan, dont la trace se perd plutôt en Allemagne, la Cour de France ne s'est plus intéressée à de pareils placements; après cela, on ne voit plus des ambassadeurs de France chargés de soutenir des princes qui, sur le Danube, dans la Roumanie du Nord ou dans la Roumanie du Sud, seraient installés pour servir des buts de politique française.

Ce rôle passe aux Anglais. Il y a un changement d'attitude absolu du côté de l'ambassadeur français, qui ne s'intéresse plus pour plusieurs raisons.

Une de ces raisons est que Henri IV ne leur envoyait pas d'argent et, ne leur envoyant pas d'argent, il était bien difficile de s'entendre avec les Turcs, qui avaient l'habitude de se considérer comme froissés lorsqu'on ne commençait pas par ce présent.

Or, de l'autre côté, il y avait la Compagnie Anglaise du Levant, qui était riche et qui payait bien son ambassadeur. Un de ces ambassadeurs, Hareborne, a traversé la Moldavie: il y a même un traité ou plutôt une espèce de convention commerciale conclue avec le prince de Moldavie Pierre „le Perclus", dont il a été déjà question, et il en a obtenu des facilités d'exportation qui n'étaient pas accordées aux autres [2]. On pouvait tirer désormais de Moldavie ces chevaux qui ont été toujours très prisés, et plusieurs États au XVIII-e siècle avaient une représentation consulaire avant tout pour acheter ces chevaux comme ceux des Cosaques, qu'on employait pour la cavalerie légère.

Puis, le plus important des princes roumains, à la fin du XVI-e

[1] Charière, *ouvr. cit.*, III, p. 30 , note.

[2] Voy. Iorga, *Anglo-Roumanian relations*, Bucarest 1930.

siècle, Michel-le-Brave, le conquérant de la Transylvanie, a été installé à Bucarest par les efforts de l'ambassadeur anglais, qui était à cette époque Henri Barton, il n'y a pas de doute là-dessus: Barton s'est employé pendant longtemps pour négocier une entente entre le Sultan, contre lequel s'était révolté Michel, et ce prince qu'on croyait pouvoir amener à résipiscence, le faisant revenir sous l'égide de l'Empire Ottoman. De sorte qu'il a joué un rôle très important à l'époque où le représentant de la France n'en avait aucun.

Ce représentant, de Brèves — il ne faut pas l'oublier —, fut cependant un fauteur de croisade. Dans tel petit livre du commencement du XVII-e siècle il montre la possibilité de mettre ensemble un mouvement de guerre sainte [1]. Seulement ce projet correspond à ses idées personnelles. Jamais envers Constantinople on ne pouvait plus faire une politique dans ce sens-là. Le représentant de la France n'était maintenant ni l'ami exclusif, ni l'ennemi, en tant que représentant de l'idée de croisade, de l'Empire Ottoman. Il louvoyait, en personne n'ayant pas d'argent et, par suite de ce manque d'argent, ne jouissant d'aucune considération.

Cela a duré pendant de longues années jusqu'au moment où un Harlay de Sancy et après lui un Césy, qu'on rencontrera plus tard, ont eu un rôle, mais ce rôle est plutôt celui de soutien des Jésuites, pour l'action de cet Ordre dans l'Est de l'Europe et aux Lieux Saints, et non de représentant d'une politique qui était totalement finie.

Ces relations entre les princes roumains et les ambassadeurs d'Angleterre, dont l'un soutint pendant de longues années un prétendant, „Étienne“ Bogdan, que la parente du roi Jacques, lady Arabella Stuart, désirait pour mari [2], durent pendant une très grande partie du XVII-e siècle, jusque vers 1670, et un peu

---

[1] *Discours abregé des asseurez moyens d'aneantir et ruiner la monarchie des princes ottomans faict par le sieur de Breves, à la suite du Traicté fait en l'annee mil six cens quatre, entre Henry le grand, roy de France et de Navarre, et Sultan Amat, empereur des Turcs, par l'entremise de messire François Savary, seigneur de Breves, conseiller du roy en ses Conseils d'Estat et privé, lors ambassadeur pour Sa Majesté à la Porte dudit empereur.*

[2] Iorga, ouvr. cité.

même au-delà. Car dans la correspondance, qui n'a pas été publiée, mais largement employée dans un très bon ouvrage, de l'ambassadeur d'Angleterre, qui était à cette époque, en 1678-1679, Winchelsea, on voit un prince de Moldavie établi par les efforts de cet ambassadeur [1].

Mais, alors, depuis longtemps il n'y avait aucun prince sur le Danube dont l'élévation aurait été due à un ambassadeur de France.

II.

Il y a aussi un autre chapitre de cette tentative de croisade, de ces grands projets romantiques que j'ai suivis jusqu'à la fin du XVI-e siècle, qu'on peut considérer comme terminé: celui de l'immixtion de la Pologne [2].

La Pologne avait joué un très grand rôle: elle avait offert un trône à Henri de Valois; elle l'avait accepté, comme on l'a vu, avec des sentiments de fidélité qui allaient jusqu'à l'enthousiasme. On avait espéré des résultats extraordinaires de ce règne d'un prince français. Puis cela finit par la mort de Charles IX, par la défection royale, la fuite précipitée de Henri de Valois et par tout le discrédit qui en a résulté.

Il y avait en même temps en Pologne des seigneurs entreprenants dont l'un, que l'on retrouve jusqu'à la fin du XVI-e siècle, porte un nom devenu grand par sa propre action et aussi par celle de son père, car il y a trois Laski qui ont joué un grand rôle: Jérôme, Jean et Albert.

Albert, qui avait espéré, à un certain moment, devenir roi de Pologne, car, ne pouvant pas trouver un Piaste, on aurait pris quelqu'un de très loin même apparenté à cette ancienne dynastie, a voulu, avec persistance, avec acharnement, — mais, étant donné les moyens dont il disposait, il a fini par le ridicule —, être prince de Moldavie, et nous le trouvons avec ces sentiments et avec ces aspirations jusqu'après le départ de Henri de Valois, jusque vers 1580.

---

[1] J. F. Abbott, *Under the Turks, passim*. Rapports avec les Grecs, d'un cote (patriarche de Jerusalem, Dosithée), et les Jésuites, de l'autre, les Grecs devenant une „company ot traditori, treacherous false wretches", pp. 123-124, 125-126, 126-127.

[2] Cf. aussi *Mélanges de l'École de Rome*, 1916-17, *La politique du S. Siège et l'élection de Pologne 1572-1573*, p. 109 et suiv.

Albert Laski n'a jamais renié son ancien idéal, si on peut l'appeler ainsi, mais son but était surtout une agitation que rien ne pouvait ni empêcher, ni même maîtriser. J'ai trouvé encore une preuve de ses sentiments à la fin du XVI-e siècle, non pas au regard de la Moldavie, qui était perdue pour lui, mais comme représentant de la chrétienté. Voici ce qu'il dit en 1591 : réunir les Moscovites et les Persans avec les Serbes et les Bulgares [1].

Plus d'une fois, au XV-e siècle et pendant le XVI-e siècle, la chrétienté occidentale a nourri, en effet, cette illusion qu'il serait possible d'employer les Persans, qui sont chiites, alors que les Turcs sont sunnites — une distinction comme entre catholiques et protestants —, contre l'Empire Ottoman. D'abord au XV-e siècle, lorsqu'il y avait comme chef de l'Iran un Ouzoun-Hasan — ce qui signifie „Hassan le Long" —, qui a combattu contre Mahomet II et a eu des succès contre le plus grand des Sultans avant Soliman. Puis, au XVI-e siècle, l'Iran n'appartient plus aux Turcomans de la partie qui s'appelait le Mouton Blanc — Mouton Blanc, Mouton Noir, c'était la façon de s'orienter des Turcomans d'après les directions cardinales, la couleur ayant servi toujours chez eux pour marquer ces directions. Maintenant il y a un mouvement populaire, de caractère religieux, capable de donner un nouvel élan à la nation : il y a le souphi qui va marcher contre les armées du Sultan. Ceci a exercé une très grande influence sur les rapports entre l'Empire des Sultans et cet autre Empire, d'origine beaucoup plus lointaine, qui considérait jadis l'empereur Justinien ou un empereur romain du IV-e ou du III-e siècle comme une espèce de vassal et de révolté contre l'autorité du „Roi des Rois".

Il y eut aussi des missions envoyées par la Maison d'Autriche en Perse. Même un Anglais a fait un voyage de ce côté-là: tout récemment une publication s'est occupée de cette mission [2].

Lorsqu'il mentionne les Roumains, les Serbes et les Bulgares, Laski ne parle pas d'imagination. Il avait des informateurs de ce côté-là. Un très fort mouvement s'était produit dans les Balcans pour soutenir n'importe quelle initiative chrétienne, ca-

---

[1] Notre „Hurmuzaki" XII, p. 215, no. CCCXLIX; cf. *ibid.*, pp. 363-364, no. DIV.

[2] Voy. notre *Geschichte des osmanischen Reiches*, IV.

tholique ou autre, car cela était indifférent, pourvu qu'on puisse avoir la possibilité d'une délivrance.

Mais, après ces idées de Laski, il n'y a plus rien. Ce qui s'est passé alors en Pologne est bien connu, mais on me permettra de le rappeler en quelques mots. Étienne Báthory étant mort sans laisser d'héritiers, de nouveau la question de qui occupera le trône de Pologne s'est présentée.

Il y a eu, cette fois encore, les visées des Habsbourg. Or, les Polonais ne voulaient pas les accepter et ne l'ont jamais voulu, ni au XVI-e siècle, ni au XVI-e. L'archiduc Maximilien, qui s'est porté candidat, a été cependant élu par une partie des élcteurs; de l'autre a réussi un prince de Suède. Comme au moment de l'élection de Henri de Valois, il y avait eu un candidat suédois, des rapports de famille avaient continué entre les deux dynasties, de sorte que la présentation d'un candidat suédois était une chose bien naturelle. Le Suédois Sigismond Vasa, le troisième des Sigismond de Pologne, a été donc élu par un autre autre groupe d'électeurs. Il a fallu que deux armées se rencontrent pour voir lequel des deux rois, qui l'étaient au même titre, restera.

Maximilien a été vaincu par le Suédois, c'est-à-dire par le puissant appui de ce prince, le chancelier et hetman Jean Zamoyski. Il a dû capituler; à la capitulation de Bendzin il a signé une déclaration par laquelle il renonçait au trône de Pologne, ce qui ne l'a pas empêché, aussitôt délivré, de reprendre des projets qui n'ont mené à rien.

Sigismond s'est installé ainsi sur le trône de Pologne. C'était un prince qui n'entendait pas gouverner; ses yeux étaient tournés vers l'ancienne patrie, où il y avait tout un problème dynastique, et il espérait que le problème sera résolu en sa faveur. De sorte qu'il a laissé les Polonais entièrement libres de faire ce qu'ils voudraient.

Alors, pendant une vingtaine d'années, avec Sigismond III, père de Vladislav, qui fut, comme on le verra, époux de Marie-Louise de Gonzague, une Italienne, mais, par ses relations de famille, aussi une Française, et avec ce Jean Casimir qui, après avoir épousé la veuve de son frère — un contemporain disait que c'était permis lorsqu'il n'y avait pas d'enfants —, a eu des aventures à Paris avec une personne d'une beauté immortelle qui n'était pas sa femme, et qui est venu échouer ici, en France, dans

l'église de Saint-Germain, où il y a un bas-relief représentant une bataille avec les Turcs en rapport avec l'activité militaire, du reste très maigre, de Jean Casimir — pendant le règne de Sigismond Vasa, les grandes familles polonaises ont pu agir d'après leurs intérêts et leurs caprices.

Il y a eu des interventions en Moldavie, où régnait à cette époque une famille d'origine indigène, cele des Movilă. Jérémie Movilă avait plusieurs filles, très belles et très entreprenantes, d'une ambition anarchique, qu'il a mariées en Pologne où elles ont été pendant longtemps une des principales causes de l'anar chie qui s'est perpétuée dans le pays[1].

Alors, comme entre Jérémie, et surtout entre la femme de Jérémie, et son frère, Siméon, et surtout la femme de Siméon, il y avait une rivalité inextinguible et, comme, de l'autre côté, les Turcs voulaient imposer d'autres princes de la famille des Movilă, l'occasion se présentait très facilement pour les seigneurs polonais, parents de cette dynastie, surtout de la lignée de Jérémie, d'intervenir dans le pays.

Plusieurs actes de cette intervention se sont déroulés en Moldavie, avec des princes chassés et revenus, jusqu'au moment où la veuve de Jérémie, vaincue par les Turcs, a été prise, envoyée à Constantinople, avec le dernier de ses fils, et mariée à un aga, laissant en Moldavie, dans le couvent de sa famille, où elle aurait désiré être enterrée, une partie au moins de son corps: la magnifique natte de cheveux roux qui se trouve encore dans une boule de métal dorée accrochée au beau milieu de cette église où dormaient son mari et son beau-frère.

Voilà à quoi se borne donc l'intervention des Polonais dans cette question de la croisade. Loin de la soutenir, ils sont les ennemis de l'entreprise. Ils le sont pour une raison à laquelle j'arrive. Cest-à-dire parce que la croisade est, vers la fin du XVI-e siècle, à la charge et au profit d'une autre Puissance, de la Puissance rivale des Habsbourg: c'est une Croisade d'Autriche. Le Grand Vizir Sinan, magnifique Albanais, avait passé la frontière pour venger les injures des membres de sa famille tués dans des conflits de frontière et ainsi avait commencé une guerre qui

---

[1] Voy. l'article de M-me Marie Kasterska sur le trésor moldave d'une de ces filles, dans le no. précédent de la *Revue*.

dura pendant une vingtaine d'années. Pendant cette guerre, les Habsbourg ont espéré pouvoir regagner la Hongrie, s'installer en Transylvanie et, devenus maîtres du Danube roumain, changer toute la situation politique dans le Sud-Est de l'Europe.

Or, lorsqu'il y a des Habsbourg pour la croisade, cela veut dire que les Polonais seront contre elle. Et celui qui a conduit la politique polonaise pendant longtemps, Jean Zamoyski, qui avait fait des études à Padoue, devenant un des principaux représentants de l'humanisme dans tout cet Est de l'Europe, a réussi toujours à contrecarrer les projets de la Maison d'Autriche.

C'est aussi le motif pour lequel il a été l'adversaire le plus acharné, finissant par une victoire complète, de Michel-le-Brave, prince de Valachie, conquérant de la Transylvanie et de cette Moldavie, considérée comme polonaise par un lien de vassalité. Il poursuivait cette action contre Michel parce que celui-ci était considéré comme l'homme de l'empereur, auquel il avait prêté serment, gouvernant la Transylvanie au nom de Rodolphe II. Il demandait des secours d'argent et des troupes d'un caractère technique à l'empereur, et cela suffisait pour que Zamoyski emploie tous les moyens capables de détruire Michel. Ce dernier a été tué par son camarade de l'armée impériale, le général Basta, après une nouvelle action transylvaine qui finit par une victoire, mais celui qui l'avait réduit à une situation presque de mercenaire, l'ayant chassé de son pays après lui avait fait perdre la Transylvanie, ce fut le chancelier-hetman de Pologne, considéré par les représentants de l'Église catholique comme le pire ennemi de la chrétienté, étant celui qui empêchait tout effort pour délivrer les chrétients orientaux.

Voici encore un chapitre fermé, et fermé pour longtemps.

La croisade est représentée donc seulement par les princes roumains du Danube, par Sigismond Báthory, prince de Transylvanie, qui les regardait, dans sur orgueil, comme ses „capitaines", et par l'empereur Rodolphe II, ses frères et ces commandants d'expédition, qui représentent tout un chapitre de la politique envahissante des Habsbourg en Orient.

Maintenant, les Roumains ont eu des attaches avec Rodolphe II, comme ils en ont eu avec Sigismond de Transylvanie, et cela a fini à la conquête de la Transylvanie par Michel, qui montra

ainsi qu'il n'est le „capitaine“ de personne et que seulement au moment où il était pressé par le Vizir, il avait dû accepter n'importe quelle situation pour avoir un concours militaire.

Ces relations de Michel et de ses voisins de Moldavie — parce qu'il y en a eu plusieurs — sont donc seulement avec le nouveau Báthory et avec la Papauté. Il ne regarde pas plus loin, bien qu'il soit question dans sa correspondance aussi du roi de France, mais c'est un souverain très lointain, et on sait très bien qu'il n'agira pas pour la croisade.

Quant à Rodolphe II, ce n'est pas un homme d'État, comme ce n'est pas un général capable de se mettre à la tête de ses armées et de gagner des victoires, mais c'est sous son nom que la croisade s'organise.

III.

Nous avons vécu pendant longtemps dans cette illusion que la croisade, étant d'apparence autrichienne, l'a été aussi essentiellement. Or, ce n'est pas vrai, parce qu'au fond il y a autre chose: il y a l'intervention de l'Église romaine.

Mais, avant d'arriver à cette définition de la croisade à la fin du XVI-e siècle, il faut montrer aussi d'une autre façon pourquoi les Français ne s'en sont pas mêlés.

Pour cela il faut revenir un peu en arrière et montrer que, si la royauté française sous Henri IV et au commencement du règne de Louis XIII n'a pas eu d'intérêt à la croisade, le mouvement qui s'était produit dans la société française par suite de l'élection de Henri de Valois en Pologne et l'installation de tel prince roumain sur le Danube pour faciliter les actions de la politique française, a été beaucoup plus durable.

D'abord il faut remarquer un fait qui m'avait échappé auparavant et que j'ai pu établir maintenant par suite de documents qui viennent d'être publiés: c'est-à-dire que les personnes qui ont accompagné en Valachie Pierre Boucle d'Oreille, nommé par les efforts de l'ambassadeur de France à Constantinople, sont restées — alors que Pierre s'est enfui en Transylvanie, où il a été arrêté, s'est échappé et fut tué finalement par les Turcs, ainsi que je l'ai déjà montré, au moins en partie —, sont restées dans le pays, — moins les Français, mais d'autres.

Tel Ragusain, Jean des Marini Polo, et son frère, Pascal, résident désormais dans le pays, où ils se sont gagné une très

bonne situation. Jean épouse une parente du prince de Valachie et se présente vêtu de brocart aux séances du Divan, du Conseil princier. Et il n'y a pas que ces deux qui soient restés; jusqu'à la fin du siècle on trouve de ces agents, et ceux qui n'étaient plus employés momentanément pouvaient être utilisables à n'importe quel moment, aussitôt que le problème d'une croisade se serait posé. Un Nevridi fait des affaires, un Alberti continue ses voyages de commerce.

Mais il y avait en même temps des voyageurs français. Un d'eux, tout à fait intéressant, devrait avoir un chapitre dans une histoire de la littérature française qui ne s'attacherait pas seulement à ceux qui ont écrit en français. En effet, je crois que, lorsqu'il y a un certain bilinguisme dans une société et que certains préfèrent employer une autre langue que celle du peuple, comme leur état d'esprit est absolument le même que celui de ceux qui ont employé la langue nationale, ils doivent avoir une place dans la littérature de la nation. Ainsi, beaucoup de représentants de Renaissance et de l'humanisme entreraient, bien qu'ayant écrit en latin, dans cette littérature dont ils font réellement partie.

Jacques Bongars est venu en Transylvanie pour y recueillir des inscriptions; une partie de ces inscriptions latines de la Dacie a été connue pour la première fois par ce voyageur.

Du reste, même d'autres voyageurs français de cette époque s'intéressaient toujours à ces choses de l'antiquité, ayant ou non une compétence pour les reconnaître et les présenter.

Ainsi cet avocat du barreau de Paris, l'Escalopier, qui, venant de Valachie, a passé en Transylvanie. Il parle d'inscriptions; il mentionne un „Semprosius" et tel autre non latin qui n'a jamais existé, et il est très fier d'avoir vu quelque part la louve avec ses deux nourrissons: „une grande louve taillée de relief en une pierre et deux petits enfanz qui la tettent" [1].

Bien entendu, la compétence de Bongars est beaucoup plus grande. Il s'arrête en Transylvanie, passe par la Valachie et s'en va à Constantinople en homme de la Renaissance, qui poursuit des études scientifiques.

Lorsqu'il traverse le pays au Sud des Carpathes, ses impressions sont plutôt mauvaises [2]. Il est recommandé au prince de

[1] Loc. cit.

[2] Voy. notre „Hurmuzaki", XI, p. 91 et suiv.

Valachie, au successeur de Pierre Boucle d'Oreille, dont il est très bien reçu à Bucarest aux beaux monastères. Il rencontre un des anciens commensaux de Pierre, un gentilhomme de Silésie, Walter, et même un Marseillais qui s'appelle Barthélemy Bertrandy, sans aucune autre explication. Il voit l'église et le palais de Târgovişte, „petit, mais beau et magnifique", les trois fontaines fondés par Boucle d'Oreille. Reçu par le jeune prince Mihnea, il est conduit au-delà du Danube avec les chariots qui portaient au Sultan le tribut, les chars *dominesques (Domn = dominus)*. Il constate en chemin l'existence d'une population soumise à des exigences fiscales qu'elle ne peut pas supporter, de sorte que le témoignage que donne aux Romains Bongars n'est pas de ceux qu'on aime exhiber: „peuple barbare et lourd, sujet aux vengeries des grands, et pour ce s'enfuyt à la veue de deux on trois personnes".

Il ne faut pas oublier que non seulement il s'intéresse aux inscriptions, mais que c'est lui qui a recueilli les chroniques des croisades, *Gesta Dei per Francos*.

Or, „Gesta Dei per Francos", cela représente l'idée de la croisade, et le recueil de ses chroniques n'était pas dans le sens de la Renaissance, qui ne s'occupait pas de ces actes de prétendue barbarie au service d'un religion ne tenant pas au passé classique. Lui s'est intéressé à ces chroniques, les a publiées et a trouvé un public pour les lire et les apprécier. Cela montre qu'au fond l'idée de la croisade existait dans la société, mais qu'il n'y avait pas la possibilité de la réaliser.

Maintenant, après avoir montré quelle a été l'attitude de la royauté française et de la société française à l'égard de cette idée de la croisade qui surgira de nouveau plus tard, il faut regarder d'un peu plus près ce caractère germanique, habsbourgeois de la guerre sainte commencée par les incursions du Grand Vizir Sinan et qui a fini très tard, au commencement du XVII-e siècle, par une paix qui n'était nullement à l'avantage des Habsbourg.

IV.

Je viens de dire qu'il ne s'agissait pas d'intérêts allemands; ces intérêts existaient, mais seulement ils ne sont pas en première ligne et on ne les invoque pas.

Il s'agit plutôt de l'initiative pontificale et, comme j'arrive à cette initiative pontificales, il me faut montrer comment, par cette intervention et, en même temps, par certains rapports qui viennent

des faits que je viens de présenter, *les Français sont rentrés dans l'idée de la croisade.*

Sinon sous une forme officielle ou sous une forme nationale exclusive, du moins sous une autre forme dans laquelle il y aura de plus en plus une initiative française, et, lorsque, en 1624, cette tentative finit, elle appartient à quelqu'un qui représente les buts de la nouvelle politique française à l'époque de Richelieu.

Seulement le chemin est assez long, et il faut revenir au passé pour trouver la conception juste et entière de ce qu'on a appelé la croisade du duc de Nevers, croisade qui a été présentée plusieurs fois, après Buchon, dans un ouvrage de F. Lenormant où personne ne chercherait un chapitre sur ce sujet, parce qu'il s'appelle „Turcs et Monténégrins“ [1] (Paris, 1866).

Mais, bien que présentée plusieurs fois — j'en ai parlé aussi dans d'autres études —, il y a là-dessus tout un travail à faire, et un des membres de l'École Roumaine en France se prépare à faire ce travail intégral qui aussi, dans une lettre privée, m'avait été recommandé par M. Hanotaux, qui avait connu les trois manuscrits du dossier [2], au cours de ses études sur Richelieu.

Voilà ce qu'a été la commencement de cette action. Il ne faut pas oublier que, dans la seconde moitié du XVI-e siècle, — la chose est bien connue, mais il faut que je m'y rapporte pour avoir le point de départ de l'explication —, l'Église romaine a été très envahissante du côté de l'Orient européen.

Il y a d'abord eu en Russie une mission très importante, qui a rempli aussi un rôle en Transylvanie, celle du père Possevino. Il en résulta l'installation des Jésuites dans cette province à l'époque même de Sigismond Báthory. Puis l'établissement de la maison jésuite très active en Galicie, à Lwów (Lemberg, Léopol), et on comptait en Moldavie sur un Albanais italianisé, très étroitement lié à l'ambassade vénitienne de Constantinople qui s'appelait Barthèlemy Bruti; cet homme qui a rempli les fonctions les plus importantes dans la principauté moldave était le fauteur principal de cette propagande catholique. Et, comme une partie des Allemands qui se trouvaient depuis longtemps en Moldavie, avaient passé au luthérianisme à l'époqu du règne de

[1] P. 95 et suiv.
[2] Mss. 9545-9547.

l'aventurier qu'on appelle le Despote, des envoyés des Jésuites galiciens venaient pour ramener cette population au catholicisme et, s'il est possible, pour gagner même les princes roumains.

Or, Pierre le Perclus, qui a été forcé de quitter son pays puisqu'il craignait que son fils ne soit forcé de renier par le Sultan et s'est retiré sur les terres de l'empereur, ne faisait que demander, lorsqu'il se trouvait au Tyrol, à Innsbruck, la permission d'aller en Italie vivre dans un pays où on trouve des fruits pour le carême oriental, où on parle une langue qui ressemble au roumain et où règne le Saint-Père, dont il désirait beaucoup baiser le pied.

Beaucoup de prétendants moldaves et valaques commençaient par le voyage de Rome. Pierre Boucle d'Oreille avait rempli lui-même ce premier devoir religieux pour avoir un appui dans ses projets de restauration.

En Valachie, il y avait une princesse qui venait de Constantinople, Catherine, femme d'Alexandre, et, dans la même famille, une soeur, pas du même père, Marietta ou, en roumain, Mărioara, plus tard vivant chez les nonnes de Morano, qui aurait voulu venir à Bucarest, où l'aurait attendue un autre train de vie, mais Catherine lui objecta qu'il était impossible que, alors qu'elle allait à l'église orthodoxe, Marietta prie à l'église catholique, ce qui aurait été un scandale.

Or, Catherine n'était pas une orthodoxe très stricte; elle avait, sans vouloir le dire, des rapports avec l'Église romaine, de sorte qu'Alexandre a envoyé à tel moment un précieux objet de culte au Saint-Père et il y un témoignage contemporain qui le montre portant un cilice à la façon des Occidentaux pour faire oublier tous ses péchés et celui, permanent, de ne pas appartenir à la meilleure des Églises [1].

Il y a eu donc une activité incessante du Saint Siège dans ces pays. Puis, au moment où la guerre a été déclarée par les Turcs à l'empereur, cette activité de propagande a été encore plus forte.

Il est bien certain que Michel-le-Brave s'est déclaré l'ennemi du Sultan pour des raisons personnelles. Nourri de l'idéal d'Alexandre-le-Grand, il voulait être un héros de croisade. Sa psychologie, invariable, est celle-ci. Mais il a écouté aussi des agents qui venaient

[1] Voy. Iorga, *Ospiti romeni a Venezia*, Bucarest 1932.

de la part du Saint Père. Il y en avait à cette époque au moins deux qui ont joué un grand rôle : l'un était un Jésuite espagnol, le Père Alonso Carillo, l'autre un Croate, Alexandre Komuleo ou Komulović. Sigismond Báthory a reçu, de son côté, des subsides de Rome ; il a même eu une épée d'honneur au moment où il espérait soulever toute la péninsule des Balcans pour devenir roi des Serbes au moins, ou même des Bulgares, s'ils le veulent aussi. De l'empire chrétien d'Orient il ne parlait pas, parce que ceci appartenait plutôt au projet de Michel-le Brave, qui, étant fils d'une Grecque et avait beaucoup de parents et d'amis à Constantinople, et, comme on savait que les princes roumains ne sont que les continuateurs, dans des conditions pauvres, des empereurs de Byzance, beaucoup de personnes attendaient l'entrée de Michel, déjà arrivé avec sa cavalerie jusque dans les environs d'Andrinople, à Byzance pour s'y installer, alors que, du côté des Habsbourg et du Pape, on pensait que ce ne seront pas des schismatiques qui entreront à Constantinople, mais bien une armée catholique, et alors la ville de Constantin changera de nom et deviendra, d'après le nom du Pape, une Clémentine, pour rendre hommage au pape Clément VIII.

Or, avec ces agents du Saint-Siège, il y avait déjà une préparation pour *une nouvelle croisade catholique, en dehors des vues de l'Empire des Habsbourg.*

Ainsi le Saint-Siège entendait être, à l'époque où on venait de publier les chroniques des croisades, ce qu'on prétendait, et ce qu'on prétend encore jusqu'à ce moment, qu'avait été Urbain II[1].

Mais il y avait à ce moment, à côté des propagandistes catholiques, un propagandiste grec. L'action de celui-ci explique toute cette affaire de la secoude croisade, celle du duc de Nevers, Charles II.

[1] Je me refuse à croire que la croisade ait résulté d'une initiative d'Urbain II. Il faut penser à la condition à laquelle était réduit le Pape. Il faut penser aussi au caractère si médiocre du légat, sans aucune influence.

Il faut se rendre compte qu'il y avait un mouvement qui ne venait de nulle prédication. Et puis Dieu sait ce qu'on aurait entendu de ces prédications à l'air libre, en français ou en latin ! Si c'était en latin, alors c'était une catastrophe, car la plupart de ceux qui étaient là n'auraient rien compris, et je doute qu'Urbain II eût fait un discours en vulgaire, ce qui ne cadrait pas avec sa situation.

On sait ce qu'a été ce prince, en même temps français et italien, ayant des rapports avec la Maison de Clève, dont venait sa mère, Henriette, l'héritière des duchés de Nevers et de Réthel, mais, d'un autre côté, par une princesse du Monferrat, Marguerite, femme de Frédéric, père de Louis et grand-père de Charles, descendant des Paléologues de Constantinople. Ainsi celui qui devait finir comme duc de Mantoue était, bien entendu, un héritier des anciens basileis de Constantinople.

Entre 1614 et 1618 on le voit en rapports avec le clergé du Magne, avec l'archevêque de Lépante et d'Arta, avec celui de Ianina, Chariton, l'évêque grec de Durazzo, avec les évêques de Zygo et de Lacédémone, avec celui de Monembasie. Les clans albanais se tenaient prêts à se soulever. C'était le retour de ces rapports entre le roi de France Charles VIII, Constantin Arianite, oncle de la duchesse de Monferrat, et l'évêque latin de Durazzo, Paul Angelo, originaire de Drivasto, que présente Philippe de Commines [1].

On croyait pouvoir attendre Constantinople, partant des régions albanaises, bosniaques et serbes en même temps [2].

L'archevêque grec fauteur de croisade est très bien connu. J'ai publié toute la correspondance autrichienne concernant l'Orient à cette époque et d'autres renseignements ont été trouvés un peu partout sur ce personnage qui a joué un très grand rôle [3]. Il était en même temps Rhali et Paléologue, — Rhali sans doute, Paléologue s'il le voulait, mais il a toujours insisté sur cette descendance impériale. Il paraît que sa généalogie est assez douteuse, du commencement jusqu'à la fin.

D'abord, il était venu proposer à Michel-le-Brave de conquérir la Bulgarie. Il était archevêque de Trnovo, c'est-à-dire, bien que Grec d'origine, chef de l'Église bulgare [4]. Il prétendait donc disposer de tout le clergé de cette région et être en même temps

---

[1] Éd. de la Société de l'Histoire de France, II, pp. 399- 03, reproduits aussi dans Ch. Lenormant, ouvr. cité, pp. 75-78 A cette époque aussi on pensait à se saisir de Scutari et de Croïa; *ibid.*

[2] *Ibid.*, p. 02.

[3] Récemment, pour ses rapports avec la Pologne, comme partisan de l'Union avec Rome, alors qu'il était, comme didascale, au service les princes d'Ostrog, P. P. Panaitescu, *Mihai Viteazul*, Bucarest 1936, p. 52 et suiv.

[4] Voy. Iorga, dans la *Revista Istorică*, V (1919), pp. 26-35.

en relations avec les chefs laïques de la population. Il se croyait capable de révolutionner tout ce groupe.

Mais Michel était dans des circonstances qui ne lui permettaient pas de se décider, et, lorsqu'il a conquis, en 1599, la Transylvanie, un terrible conflit a éclaté qui est à la base de sa situation tragique jusqu'au bout.

Il ne pouvait pas avoir l'idéal de créer un État national. Lorsqu'on parle d'État national à la fin du XVI-e siècle, on permet aux personnes qui ne transposent pas les états d'esprit de sourire. Le sentiment national est une très belle chose, mais qui s'est formée peu à peu, sans avoir même pendant longtemps des théoriciens. Je crois même que le sentiment national a commencé à baisser depuis qu'il y a des théoriciens, des agitateurs qui s'appuient sur leurs théories.

Mais ce Roumain avait l'instinct des intérêts de sa nation. Ayant conquis la Transylvanie et la Moldavie, cela lui faisait un beau règne, celui qu'est la Roumanie en ce moment,—et il n'entendait guère partir. Seulement de Prague et de Vienne on lui donnait ce conseil: maintenant qu'il avait conquis ce qu'il fallait, le Maure avait rempli son devoir, et il fallait que l'archiduc Maximilien arrive. Michel était disposé à accepter cet archiduc, qui ne trouvait où se loger, puisqu'on ne l'admettait pas en Pologne, mais Maximilien ne pouvait pas venir en Transylvanie, avec le peu d'argent qu'il avait et alors que ses frères ne lui donnaient rien.

A côté le Paléologue recommandait au conquérant de quiter la Transylvanie, pays barbare, dans une situation tout à fait dangereuse, et plutôt d'aller sur le chemin d'Andrinople. Tous les Grecs, le patriarche à leur tête, l'accueilleront, le saluant des formules dont on salutait jadis les empereurs. C'était très alléchant, et, comme Michel était le fils d'une Grecque, il pouvait prêter d'autant plus l'oreille à ces propos. Mais son âme roumaine devait recevoir d'autres suggestions.

„Le Brave" a fini par une catastrophe: tué par son camarade, le général Basta. Après lui on plaça en Valachie un de ses anciens boïars, personnalité guerrière aussi, qui se mit à la disposition de l'empereur de même que son prédécesseur et le servit jusqu'au bout. Ce Radu Şerban a eu un règne très agité, avec des moments glorieux, suivis d'autres malheureux, par lesquels il finit.

L'empereur excitait toujours, ce prétendu vassal à conquérir quelque chose en Transylvanie, mais, sitôt qu'il s'agissait de consolider la conquête, l'initiative et les moyens manquaient du côté de l'Empire.

Or, le duc de Nevers avait servi dans les armées de l'empereur presqu'à la même époque, étant en Hongrie en 1602 [1]. Il a dû connaître Denis Rhalli Paléologue à Vienne, car ce prélat, qui avait accompagné le prince de Valachie exilé, figure parmi les témoins du testament, rédigé dans cettte ville, de Radu Şerban. Le Grec a recommandé donc comme futur empereur ce Franco-Italien. Dans ce Sud-Est européen soumis au Sultan on n'avait pas une idée très nette de ce que pouvait être le duc de Nevers, qu'on appelait Constantin Paléologue [2] — on voit un lién de parenté avec son conseiller ecclésiastique. On se dirigeait vers ce prince parce qu'il se présentait comme ayant le droit de faire soulever, au moment qu'il aurait choisi, toute cette population chrétienne de la péninsule des Balcans.

Voici l'explication qu'on a cherchée pendant longtemps et qui paraît naturelle aussitôt qu'on se rend compte qu'à Vienne on avait pu se rencontrer entre l'agitateur grec et entre ce prince qui trouvait dans sa généalogie les Paléologues du XIV-e siècle.

Elle est, du reste, confirmée par ce passage du mémoire adressé à Philippe III, roi d'Espagne: „Outre que tout autour les princes catholiques qui sont voisins de la Bulgarie, c'est-à-dire le prince de Valachie et le prince de Moldavie, viendront toujours à notre aide, *car on a déjà traité avec eux par le moyen de l'archevêque de Valachie*" — Rhalli l'avait été, un moment, de Moldavie —, „qui est *cousin germain du patriarche de Servie*" [3].

Mais, à la fin, il y a eu une intervention française qui a changé totalement le caractère des projets du duc de Nevers. Celui qui est intervenu n'est que le célèbre capucin, le conseiller de Richelieu, le père Joseph. Il ne faut pas oublier qu'il était le fils

---

[1] Voy. Berger de Xivrey, dans la *Bibl. de l'École des Charles*, juillet-août 1841: *Mémoire sur une tentative d'insurrection organisée dans le Magne de 1612 à 1619, au nom du duc de Nevers;* Fagniez, dans la *Revue des questions historiques*, XLVI, p. 461 et suiv.

[2] Costantino Paliucho, rè christianissimo ; Berger de Xivrey, loc. cit., p. 11.

[3] Lenormant. ouvr. cité, pp. 333 et 02.

de quelqu'un qui avait été ambassadeur à Venise, de sorte qu'il avait certaines connaissances de ce côté-là.

Il se trouva tout à coup devant le duc, qui prétendait beaucoup, mais n'organisait rien, de sorte que l'organisation est venue, sans doute, de la part du capucin [1].

S'étant entendu avec des princes italiens, avec l'électeur de Cologne, avec Rome, avec l'Espagne et les Hospitaliers, avec l'„infant de Fez“ [2], il demandait l'appui polonais et employait des agents français comme Jean Cl.., Châteaurenaud et Olivier du Marconnet, envoyé en Pologne [3], à côté de Grecs, comme Pierre de Médicis et l'Athénien Léonard Philaras, élevé à Rome, qu'on appelait en France de Villaret et qui eut une vie mouvementée dans cet Occident où il avait pris demeure [4].

On pensait même à la possibilité d'avoir, non seulement les Moldaves et les Valaques, mais aussi les Russes, les Persans, les „Abyssins“ et les Marocains [5].

On a réuni de l'argent pour armer cinq vaisseaux et, dans ce domaine, on ne faisait que suivre l'initiative prise auparavant par le Grand-Duc de Florence, qui avait ses chevaliers de Saint-Étienne, des pirates, mais des pirates au nom de la Croix et prétendant servir des buts de croisade. Un moment, il avait été même question d'une attaque sur Alger [6].

Y a-t-il eu de la part des Turcs quelqu'un pour mettre le feu à ces vaisseaux? Toujours est-il que c'est par l'intervention du Père Joseph que la croisade projetée a commencé à gagner un caractère défini.

---

[1] Voy. Berger de Xivrey, loc. cit.

[2] Sur le plan de Maroc, Tunis et „Salé“, *Le veritable pere Josef, capucin, nommé au cardinalat*, St. Jean de Maurienne, p. 181 et suiv.

[3] Cf. Berger de Xivrey, loc. cit., pp. 470, 472, note 2, 475, note 1, 481 481, 4., 492 et suiv., .04 et suiv.

[4] Cf. Milton, *Epistolae familiares*, Londres 1674; *Cottunii epigrammata graeca*, Padoue, et Chardon de la Rochette, *Mélanges de littérature critique*, II, 1812, p. 302 et suiv: ἐλευθέρους καὶ αὐτονόμους ποιεῖσθαι τοὺς Ἕλληνας; p. 320.

[5] *L'Etat des affaires chretiennes sur les Mers, Noire, aussi de Levant, Ponant et Midy, desordre de celuy des Barbares et les moyens de les conquerir par le seigneur de la Borde du Turc*, Lyon 1619, pp. 14-16.

[6] Berger de Xivrey, ouvr. cité, pp. 470-471. Cf. *Le veritable pere Josef*, p. 124.

Le capucin est allé même à Rome pour discuter avec le Pape. Toute cette partie n'est pas encore aussi connue, malgré les recherches faites par Fagniez dans les archives des Borghèse [1]. Il faudrait chercher dans les archives pontificales elles-mêmes pour mieux voir ce qu'on croyait pouvoir gagner par cette organisation de croisade à laquelle chacun devait donner son contingent.

Les forces militaires elles-mêmes étaient plutôt dans les nuages, il y a eu, portant des noms qui sont significatifs: *St. Michel, St. Basile, la Vierge, St. François, St. Charles,* les saints grecs et latins devant réunir leur patronnage, en effet une flotte de cinq vaisseaux, mais à un certain moment elle a brûlé par accident.

On indiquait même le nombre de des vaisseaux [2], une trentaine, les soldats étant environ 7.000 [3] ou même 50.000 sur le papier. On comptait sur d'autres pays aussi, sur les Génois même, qui n'y pensaient guère [4]. Une milice chrétieune devait être l'organe permanent de la croisade comme jadis, du temps de la bataille, où les hardis chevaliers de Bourgogne ont été massacrés ou décapités après la bataille, et quelqu'un de France, qui ressemble de figure au père Joseph, bien que n'étant pas moine, — mais il l'était presque, après avoir été chancelier de Chypre, car il vivait, à Paris, au couvent des Célestins —, Philippe de Mézières observait que toutes les croisades finiront par une catastrophe si elles n'ont pas de base, et il créa donc une milice spéciale, dont on conserve les statuts [5].

Pour la croisade du XVI-e siècle, il y a eu d'abord à Nevers une grande cérémonie en 1619, le jour de la Toussaint, suivant les traditions du moyen-âge. C'était „Dieu le veult" et la distribution de la croix. Beaucoup de monde y est venu. On a fait le voeu de la guerre sainte, puis on est allé, à cause du point de

---

[1] Voy. plus haut, p., note

[2] Dix du Pape, vingt de l'Espagne, six de l'Ordre de Malte.

[3] *Le veritable pere Josef,* p 134; Lenormant, ouvr. cité, p. 107.

[4] *Ibid.* On leur demandait six galères et 1. 00 soldats.

[5] Cf. *Le veritable pere Josef,* p. 124. Voy Lenormant, ouvr. cité, p. 334 et suiv.; cf. pp. 94 et suiv.; notre *Byzance après Byzance,* p. 39. — Je n'ai pas pu trouver les *deux* ouvrages suivants: Drapeyron, *Un projet français de conquête de l'Empire ottoman au XVI-e et au XVII-e siècles,* et dom Piolin, *De l'esprit des croisades en France au XVII-e siècle.* Des renseignements dans Baudier, *Histoire générale du Sérail et de le Cour de l'empereur des Turcs.*

départ, qui était Vienne, à Olmütz, pour gagner une partie, avec un Radzivill, de la noblesse polonaise, même de la noblesse allemande, qui devait se croiser et partir vers l'Orient: Adolphe d'Altham, un comte de Buckham, un Lauenbourg, un duc de Saxe, en tête [1].

Et, comme en ce moment il y avait à Vienne ce prince de Valachie dont je parlais, qui, réfugié dans les pays de l'empereur mourra et sera enterré dans la cathédrale de Saint Étienne, le prince Radu figurait, avec son gendre, le fils de Michel-le-Brave, parmi les premiers des adhérents de la milice, comme guide des légionnaires qui devaient se diriger contre l'Empire ottoman.

Seulement, vers 1630 [2], un grand problème européen s'est ouvert qu'on n'attendait guère, mais qui, aussitôt qu'il a été là, a empêché tout autre idéal et a contrecarré toute autre tentative: la Guerre de Trente ans.

Il faudra voir donc quelle a été l'attitude de la France, comme État, et de la noblesse française, à l'égard de ces affaires de l'Orient après le commencement de la Guerre de Trente Ans.

IV.

Rapports avec l'Europe Orientale et Sud-Orientale au XVII-e siècle avant Louis XIV.

I.

Il faut que je dise, dès le commencement de cette conférence, que je n'ai pas l'habitude de créer des problèmes qui n'existent pas, mais que j'ai aussi l'habitude de ne pas ignorer les problèmes qui se présentent, et l'on verra dans la quatrième partie de cette étude qu'il y a pour la politique française à l'époque de la guerre de Trente Ans — la conférence précédente s'est arrêtée à ce moment — un problème tout à fait nouveau: le problème de la Transylvanie.

---

[1] Voy. *Le veritable pere Josef*, p. 135; Lenormant, ouvr. cité. p. 1 3. Cf. Mlle Elvire Georgescu, dans cette *Revue Historique du Sud-Est européen*, octobre-decembre 193.; Holban, dans la *Revista Istorică*, 1935, p.

[2] La confirmation de la Milice chrétienne par le Pape Urbain VIII est de 162.; *Le veritable pere Josef*, pp. 136-137.

Avant la guerre, pendant la guerre et après la guerre, on se trouve devant ce problème de la Transylvanie. Certains diraient qu'il existe encore aujourd'hui: pour ceux qui l'ont, le problème n'existe pas, il n'existe que pour ceux qui voudraient reconquérir cette province.

Mais il y a eu un problème de la Transylvanie non seulement au point de vue des intérêts de Henri de Valois, qui avait voulu être en même temps roi de Pologne et patron de la Transylvanie et des pays roumaius sur le Danube, avec la liberté de pouvoir combattre contre le Grand Duc moscovite à l'Est ou contre le Sultan à l'Ouest, mais aussi un problème transylvain pendant la Guerre de Trente Ans, et ce qui suivra sera avant tout destiné à faire voir ce qu'ont été les vrais rapports entre la diplomatie française et entre cette Transylvanie, quelle a été aussi la grande difficulté qui s'est trouvée aussitôt devant les efforts de la diplomatie française de réunir un appui pour les armées françaises de la part des princes de Transylvanie et de celle du roi de Pologne.

D'abord il ne faut pas oublier qu'à cette époque la Transylvanie était un pays d'hérésie. C'était un pays calviniste, et la Pologne, qui avait eu un mouvement protestant au commencement du XVI-e siècle, ne l'avait plus au XVII-e. Alors, cette diplomatie, qui aurait voulu avoir en même temps la Transylvanie et la Pologne comme soutiens dans la guerre contre les armées de l'Empereur, a rencontré cette grosse difficulté.

Le problème dont je m'occupe maintenant a donc plusieurs formes et il peut être considéré sous plusieurs aspects.

Mais, avant de l'aborder, je désirerais ne pas laisser totalement de côté un autre point de ces rapports que je suis en train d'examiner, c'est-à-dire une certaine initiative française qui s'est manifestée *avant* le commencement de la guerre de Trente Ans — donc à partir du moment où les pays du Danube n'ont plus été considérés par la diplomatie française jusqu'au moment où cette grande guerre européene a été commencée —, initiative française d'un caractère tout à fait individuel et n'ayant aucun rapport avec la politique génerale du royaume.

Voici de quoi il est question. Pendant la croisade de la fin du XVI-e siècle, il y a eu quelques Français non seulement dans l'armée de croisade, mais, en même temps, dans l'armée turque.

Des soldats non payés ont passé à l'eunemi. Ils sont devenus des renégats, et on peut suivre la trace de ce petit groupe de soldats français qui, reniant, se sont enrôlés sous les drapeaux du Sultan.

Mais, d'une façon ou d'une autre, à côté de ces éléments qui ont pris part à la croisade conduite par les Habsbourg, mais initiée et présidée par le Pape —, cor nous avons montré que c'était avant tout un mouvement de caractère pontifical —, il y a des Français qui viennent participer en Moldavie à une guerre dont je parlais auparavant, celle d'un certain nombre de seigneurs polonais, apparentés à la dynastie moldave des Movilă, qui venaient combattre dans cette province voisine de leur patrie contre les armées turques ou contre tel prince de Moldavie imposé et soutenu par le Sultan.

Vers 1615, et un peu plus tard, régnait en Moldavie un prince qui lui-même, bien que nommé par son maître turc, connaissait assez bien la France, parce qu'il avait servi dans les armées françaises qui ont combattu du côté des Pyrénées. Il s'appelait Tomşa, ce qui signifie Thomas. Il avait pris part — seulement, sous ce rapport, on ne peut pas arriver à fixer le motif — aux combats contre les Espagnols, notamment à Jaca, bien entendu une place d'une importance minime. Sauf dans l'histoire la plus détaillée des conflits de la France d'Henri IV et l'Espagne, on ne trouvera l'exposé du siège de Jaca, et d'autant moins les détails de la composition du petit groupe de Français qui étaient là.

Tomşa était donc un vrai soldat, qui a gagné des batailles ; il fut un terrible maître pour les boïars. Ainsi, il avait l'habitude de demander, de temps en temps, à celui qui était chargé de couper la tête à ses sujets, si le moment n'était pas venu de tuer certains béliers qui étaient devenus trop gras. Les béliers devenus trop gras étaient les nobles et dignitaires dont la fidélité lui paraissait peu sûre.

Contre ce tyran s'est produit un mouvement de seigneurs polonais, qui sont venus avec une vraie armée combattre en Moldavie. C'est à l'occasion de cette guerre qu'on trouve des Français en Moldavie.

Ils sont mentionnés deux fois: d'abord dans une lettre que j'ai trouvée ici même, à Paris, il y a presqu'un demi-siècle et

qui est due à un certain Alexandre, lequel était Suisse, chevalier du Saint-Sépulcre de Jérusalem, — Suisse catholique, certainement car, en tant que calviniste, il n'aurait jamais été chevalier du Saiut-Sépulcre à Jérusalem. Un frère a été capitaine en Autriche, il a servi l'empereur et est mort dans ce pays[1].

La lettre est très intéressante. Le capitaine suisse connaissait assez bien l'antiquité ; il parle de Claudien, qu'il cite en latin, en homme d'une certaine érudition[2]. Et voici ce qu'il dit: dans l'armée qui a combattu en Moldavie, il y avait des Français et il énumère même, dans cette armée des seigneurs polonais venus pour écarter Tomşa, „les drapeaux des Serbes, des Français[3], du sieur Laski, du prince Koreski" — à côté il y avait son beau-frère, le prince Wisznowiecki —, les représentants même de cette action polonaise en Moldavie qui n'avait ni l'approbation de la diète, ni l'assentiment du roi.

Mais il y a autre chose que la lettre du sieur Alexandre: tout un livre dans lequel il est question de cette présence des mercenaires français, pas très nombreux, mais composant une troupe d'élite, en Moldavie, avant 1620[4].

Ce livre porte deux noms, dont l'un est celui du vrai auteur et l'autre de l'écrivain de métier qui a arrangé l'ouvrage. Car à cette époque, comme aujourd'hui, il existait cette très mauvaise coutume, que beaucoup d'auteurs acceptent — il y en a d'autres qui refusent —, de confier leur manuscrit à quelqu'un pour le rendre plus accessible au public. Et, bien entendu, celui qui reçoit cette mission désagréable pour l'auteur retranche certaines parties et en ajoute d'autres[5].

---

[1] La lettre dans nos *Actes et fragments*, I, p. 52 et. suiv.

[2] *Charontis cymba, barbarae gentes, neptunii potus, ad Orcum tendere.*

[3] Aussi: *Gallis permisti;* p. 52.

[4] *Histoire somaire des choses plus memorables advenues aux derniers troubles de Moldavie, où sont descrites plusieurs batailles gaignées tant par les princes polonois que par les Turcs et Tatares, ensemble l'evasion admirable du prince Correcki des Tours Noires du Grand Turc par l'invention et assistance d'un Parisien, composée par M. I. B. A. en P. sur les memoires de Charles de Ioppecourt, gentilhomme lorrain, qui portoit les armes durant ces troubles à la suitte des princes polonais. A Paris, chez Toussainct du Bray*, 1620. — Une réédition dans le recueil de Papiu Ilarian, *Tesaur de documente.*

[5] Comme, ici, l'histoire d'une pierre merveilleuse qui guérit la surdité même.

Celui qui a diminué ainsi sur certains points et agrandi sur d'autres l'ouvrage d'un gentilhomme lorrain qui avait fait partie de cette troupe française en Moldavie, s'appelait Jean Baret, et son nom pourrait être cherché dans la liste des auteurs obscurs de cette époque. Baret était un homme savant, qui avait des connaissances d'antiquité classique et même un certain talent de romancier. Trop de personnes croient que cette espèce détestable de littérateurs qui font ce qu'on appelle de „l'histoire romancée" et de laquelle le public raffole, est une création de notre époque. Baret était de la même étoffe que M. Ludwig ou que M. Stephen Zweig. Il prenait des évènements historiques qu'il ne connaissait pas et leur donnait une forme littéraire dont il était plus ou moins capable.

Baret a procédé de cette façon. Il a ajouté une longue histoire sentimentale, romantique et niaise sur les relations entre la femme de Wisznowiecki et ce dernier, qui, lui-même, pris par les Turcs, était détenu dans un des châteaux du Bosphore dont il s'est échappé, et cela a amené un énorme scandale à Constantinople. Croyant que l'ambassadeur de France était un de ceux qui avaient préparé cette évasion, on a arrêté en conséquence une partie du personnel de l'ambassade, et le Grand Vizir croyait même qu'on pourrait enfermer l'ambassadeur lui-même en se disant: c'est la première fois que cela arrive à un ambasadeur, mais il faut bien que la répression commence, à cette date ou à une autre.

Alors, nous avons toute cette histoire avec des lettres — au moins, dans l'histoire romancée d'aujourd'hui il n'y a pas cela aussi — inventées, des lettres de la princesse à son mari, des lettres du mari à la princesse.

De sorte que les mémoires du vrai auteur, du combattant en Moldavie, sont mêlés à cette prose totalement inférieure, noyés dans ces matériaux de pure invention et d'imagination banale. Mais le fond reste, le fond qui est composé d'une description de la Moldavie, — une vraie géographie de la Moldavie écrite par un Français au commencement du XVII-e siècle! —, tout à fait compétente. On voit bien que celui qui l'a rédigé avait vécu sur les lieux. Les nombreuses fautes d'impression sont dues à Baret, qui s'intéressait plus aux lettres concernant la princesse polonaise qu'à la façon de lire des noms propres étrangers[1].

[1] Même les erreurs, comme celle qui fait d'Étienne Tomşa le fils d'un

Mais il y a à côté toute l'histoire de cette troupe française. Elle n'est pas longue et je me permettrai de la présenter: Lorsque l'enfant Alexandre Movilă est installé à Jassy, il avait „soixante cavaliers françois, armés de toutes pieces dont le capitaine s'appelloit Montespin, lesquels avoient rendu de grands tesmoignages de leur vertu et courage en ladite bataille [1]". Le prince „reserve près de luy... sa compagnie françoise", qui était comme sa garde personnelle".

Dans toutes les expéditions qu'il a entreprises en combattant son ennemi Tomşa, il y a eu donc ces Français.

A un certain moment, lorsque ce jeune prince a dû se retirer, quittant la Moldavie, car il était pressé par les Turcs, les Français ont été logés pendant quelque temps dans le château de Hotin sur le Dniestr [2], où subsistent encore aujourd'hui des restes magnifiques d'une enceinte fortifiée qui date du début du XVI-e siècle, uu des plus beaux châteaux de cette région du Sud-Est européen Si donc des Français visiteront Hotin, ils fouleront une poussière qui a été déjà foulée par les pieds de Montépin — qui n'était pas Xavier — et de ses cavaliers.

Ensuite, ils ont été envoyés pour faire une reconnaissance, et ils furent entourés pas les Turcs.

„Desdits cavaliers françois qui avoient acoustumé d'estre tou-

---

Aaron montrent un connaisseur (p. 19). Les chiffres donnés pour les différentes armées sont précis et modérés. Çà et là des noms sont mal lus comme celui de „Gaspar Grayrani Croate" (p. 23). Cf. aussi les „gerbeys", p. 39. Puis Bouza, Brahile, Fureuar (Fehérvár). Aussi Cotnard, Bothocan (p. 73). Aussi des noms comme Cherbanne (p. 59), Monoza (p. 52) pour „Mourza". Aussi Playa (pour Ploeşti) (p. 60). Confusion entre le Bâc (Bohou) et le Dniester (p. 62). „Vreuir" est Houraïa (p. 127). Une autre confusion pour le nom de „Botochan" au lieu de Lozinschi (p. 24). — Parfois la place des combats est fixée avec des détails. Les Moldaves sont vus avec leurs pelisses „comme une trouppe de montons" (p. 38). La définition du caftan (p. 41) est exacte. Le détail du poison dans l'eucharistie, dont souffre Wiszniewicki (pp. 45-46) se trouve aussi dans un rappòrt vénitien. Noms de localité: Vasseloye, Ticouhc, Horeoua, Barlade, Romanatirgou. Le participant à cette petite guerre apparaît aussi dans le nom du „Spataorleca", le Spathaire Leca (p. 52). La description de l'entrée du Pacha à Târgovişte (pp. 64-65) est prise sur le vif, de même que celle du banquet qui suivit La trahison de Zolkiewski est prise à la source (pp. 66-67).

[1] P. 34 de l'édition de Papiu Ilarian.

[2] Pp. 49-50.

jours vainqueurs“ après avoir combattu énergiquement contre les mécréants, il n’échappe que cinq, à côté de sept Polonais.

Quant à Montépin, qui devait aller aux galères [1], comme Tomşa, le vainqueur, était un ancien soldat au service de la France, il lui demanda d’entrer à son service. De sorte que le capitaine français est resté en Moldavie après avoir abandonné le premier prince qu’il y avait servi. Ensuite, on ne sait plus rien sur son compte.

Telle est l’histoire de cette troupe française. J’ajouterai que la dernière fois où des soldats français ont été en Moldavie depuis le moment dont j’ai parlé est celle, dont j’ai été le témoin ému, où le régiment d’Avignon avec le général Berthelot est entré à Jassy à la fin de la grande guerre, annonçant la victoire finale. Un peu plus tard, nous avons vu les mêmes soldats, et d’autres aussi, à Bucarest, mais je me rappelle surtout de la revue passée au centre de la capitale qu’avaient traversée jadis les cavaliers de Montépin par le général Berthelot avec les magnifiques soldats d’Avignon.

J’ai tenu à rappeler ce souvenir, d’autant plus qu’à notre époque il y a des souvenirs qu’on oublie et des illusions qu’on entretient, et je crois qu’il vaudrait beaucoup mieux conserver les souvenirs et se bien garder des illusions.

En ce temps il y avait à Constantinople comme ambassadeur de France Harlay, qui a joué un rôle assez honorable et a eu certains rapports — pas importants — avec les pays roumains.

Il y en a un, tout à fait intéressant, qui n’a pas été signalé jusqu’ici. Son nom se trouve dans une collection de rapports, mais il a échappé jusqu’ici aux recherches mêmes qui touchaient la personnalité aventurière du descendant de princes roumains qui a eu ces rapports avec Harlay.

Il s’appelait Marc, et il avait eu beaucoup d’aventures: on le rencontre aussi dans les pays de l’empereur, où il n’a pas été étranger à certaines intrigues et a été même arrêté pour cela. On a conservé le procès-verbal de l’enquête concernant cette

---

[1] Pp. 49-51.

conspiration pour ramener en Transylvanie le prince Sigismond Báthory, qui avait abdiqué et avait été logé en Silésie [1].

Marc était le propre fils de Pierre Boucle d'Oreille, du protégé de Henri III, de celui qui avait été installé pour deux ans sur le trône de Valachie. Et les contemporains le savaient bien, puisque dans le rapport il est dit que Marc était fils de quelqu'un qui avait joui de l'appui français pour regagner son héritage [2]

Sur Harlay, qui a eu jusqu'au bout des rapports avec les pays du Danube, il y a aussi un autre renseignement, qui ne manque pas d'importance. Lorsqu'il a dû quitter l'ambassade de Constantinople, il s'est dirigé du côté du Danube.

Il y avait en ce moment, en 1619, un prince de Transylvanie dont je m'occuperai ensuite, Gabriel Bethlen, qui tenait beaucoup à être considéré par la diplomatie française, et il avait bien raison de le vouloir parce que sa situation était très peu assurée, de sorte qu'il se cherchait des amis de tous côtés.

Tout un chapitre se développe de cette longue querelle entre ce qu'on appelle le nationalisme hongrois, qui n'était pas encore de mise à cette époque, comme n'importe quel nationalisme, qui aurait été de beaucoup trop prématuré, entre la tendance, bien naturelle, de reconstituer le royaume de Hongrie avec sa dépendance de Transylvanie et l'intérêt permanent de la Maison d'Autriche de s'installer en cette Transylvanie, d'en faire la base d'une action politique de suzeraineté et d'annexions, qui pouvait aller beaucoup plus loin.

Le prince de Transylvanie eut l'intention de descendre jusqu'au Danube, par le territoire qui appartenait au prince de Valachie, pour accueillir l'ambassadeur. Harlay a passé de fait par la Valachie, et il dit y avoir été très bien reçu par un prince qu'il avait connu, du reste, à Constantinople. Ce prince de Valachie était, du reste un personnage très peu important pour ces recherches. Harlay est resté cinq jours chez ce prince, et il dit dans son rapport que cette Cour valaque est „bien miserable, en se ressentant du voisinage turquesque“ [3], et de l'état de vassalité oppressive envers le Sultan.

---

[1] Voy. André Veress, *Documente*, p. et suiv.

[2] Hurmuzaki, *Suppl.* I[1], p. 182, no. CCLXXVII.

[3] *Ibid.*, p. 184. Cf. aussi *ibid.*, p. 185, no. CCLXXXII–CCLXXXIII.

Mais, avant d'aller plus lois dans cette direction transylvaine et hongroise, pour voir quelle est la raison des premières relations entre la diplomatie française et ces pays, je crois qu'il faut regarder un peu du côté de la Pologne pour voir, vers cette date de 1619, ce qui en était.

Laski était mort depuis longtemps avec ses grands projets dont il n'a presque rien réalisé, ce qui ne le rend pas moins intéressant. C'est sans doute une des personnalités les plus agitées et les plus intéressantes au point de vue romantique. La dynastie des Laski finit avec lui, de sorte que cet esprit aventureux qui se transmettait d'une génération à l'autre n'existait plus.

Mais, au moment où le duc de Nevers se préparait à sa croisade — cette croisade que j'ai mentionnée dans la conférence précédente — on a pris des informations du côté de la Pologne.

On n'avait pas oublié en France les liens, si étroits, qui avaient existé entre les deux royaumes. Et, comme les Polonais étaient sur la place même dont pouvait partir une offensive, et comme le successeur de Henri de Valois, Étienne Báthory, a été un grand roi, — les Polonais reconnaissent aujourd'hui même que jamais l'ancienne Pologne n'a eu un roi de cette énergie et de ce prestige, — comme, ensuite, Zamoyski, le hetman et chancelier de Pologne, pendant de longues années, a dominé ces régions, décidant parfois du sort des princes de Moldavie et de Valachie, la Pologne était, de nouveau, tout à fait importante pour les projets d'Orient.

On s'est adressé donc, du côté français, au „duc de Zbaraz", qui devait être sans doute un Zborowski, de la même famille que ce Samuel qui s'est distingué pendant le règne de Henri par ses actes de violence que le roi était incapable de prévenir et de réprimer.

La réponse du duc je l'ai trouvée il y a un demi-siècle ici même et je l'ai publiée dans mes „Actes et fragments". Il recommandait d'employer les Cosaques, mais de les amener par eau, c'est-à-dire de leur faire remplir cette fonction de pirates de la croisade qui, du reste, avec ou sans la recommandation de Zborowski, a été adoptée par eux. Car il y a eu, au commencement du XVII-e siècle et jusque vers 1630, sur les Turcs une

menace permanente de leur fait: ils allaient brûler des villages sous les yeux du Sultan dans les environs même de Constantinople, ce qui n'était que revenir à des traditions très anciennes: celles des anciens Goths du III-e siècle et celles des de Russes l'époque byzantine, qui, partant de Kiev par le même Dniéper, en agissaient de cette façon.

Le seigneur polonais, se rappelant le désir qu'avaient eu les siens à l'époque de Henri de Valois d'annexer la Moldavie, ajoute qu'il serait tout à fait utile d'avoir, en même temps que l'action par mer des Cosaques, une domination sur la Moldavie et sur la Valachie, de même qu'on pourrait continuer l'offensive vers l'Occident, du côté de Nicopolis [1].

Sur ce point, il se rappelait sans doute la croisade de 1396, et il croyait donc qu'avoir une partie du littoral danubien du côté bulgare serait une garantie de plus pour l'expédition qu'on préparait [2].

Après ces rapports, on ne trouve, pendant quelque temps, presque rien du côté de la Pologne.

Cependant, dans le récit de Baret, dans cette oeuvre d'imagination, il y a aussi des renseignements vrais, pris peut-être dans l'ouvrage de Joppecourt. Il est dit qu'au château des Sept Tours, il y avait, quand s'est échappé le prince polonais, un capitaine Rigaut, Français [3]. Le capitaine Rigaut pouvait avoir été pris à une autre époque que celle de l'armée de la ligue chrétienne et de la bataille de Lépante. Et, en même temps, il est question, dans ce même récit romanesque, de „Martin, Parisien“, secrétaire de l'ambassadeur de France qui aurait été mêlé à cette affaire.

Il y a eu un peu plus tard, par rapport à la Pologne, quelque chose de beaucoup plus important, mais qui ne vient pas de la politique officielle française à l'époque de Richelieu, mais, surtout, d'un passé assez lointain, du souvenir durable de l'aventure d'Henri de Valois et, d'un autre côté, de la tendance, qui s'était conservée en France, de se diriger, si des circonstances favorables se présenteraient, aussi du côté de cette Pologne qu'on n'avait pas totalement oubliée.

---

[1] Nos *Actes et fragments*, I, pp 48-50.
[2] Cf. Trandafir Djuvara, *Cent projets de partage de l'Empire Ottoman*.
[3] P. 117,

Dès une époque assez ancienne, il y avait eu en France un vif intérêt historique et littéraire pour la Pologne. Tel ouvrage publié à Paris en 1573, donc à la date même où Henri de Valois s'établissait en Pologne, est dû à quelqu'un qui est connu aussi par une excellente traduction de l'ouvrage du chroniqueur byzantin Chalcocondyle, ouvrage dédié à un prince de la famille du duc de Nevers, Ludovic[1]. Cet autre ouvrage est intitulé „*Les Chroniques et Annales de Pologne, par Blaise de Vigenere,* secretaire du feu monseigneur le duc de Nyverrois", et s'occupe de toute l'histoire de la Pologne, qu'il résume, donnant ci et là, mais très rarement, des informations d'un caractère personnel[2].

Il y a même quelque chose sur la Valachie et sur les rapports entre la Valachie et la Pologne. Dans cet ouvrage, il est question du second mariage du roi Sigismond Auguste — celui qu'a remplacé Henri de Valois à ce moment même —, qui, après la mort de la femme aimée avec passion et à laquelle il a tant sacrifié, Barbe Radziwiłł — et il y a toute une histoire autour de ce mariage avec une sujette qui ne pouvait pas être admise d'emblée par les seigneurs polonais, jaloux de cette rivale—, avec une princesse, Catherine (d'Autriche); qui était veuve du duc François de Gonzague, „frère de Monseigneur le duc de Nivernois qui est à present", celui même auquel est dédiée la traduction du chroniqueur byzantin. Entre l'établissement d'Heanri de Valois et ce mariage d'une princesse mariée d'abord dens la famille des Gonzague, qui était devenue française, il y a sans doute quelque rapport. On n'avait pas oublié au commencement du XVII-e siècle — et maintenant nous revenons à notre époque — un passé dirigé vers la France.

Il existe heureusement pour le commencement du XVII-e siècle, un ouvrage d'auto-biographie d'un caractère particulièrement intéressant, que personne ne lit. Les livres ont leur sort : il y a de mauvais livres qu'ont lit toujours et il y a de très bons livres qui n'ont jamais été lus. Or, les biographies sont à cette époque,

[1] *L'histoire de la decadence de l'Empire grec et établisement de celuy des Turcs, comprise en dix livres par Nicolas Chalcondyle, Athenien, de la traduction de Blaise de Vigenere,* Paris 1577. — Mezeray la continua.

[2] Sur la Valachie, pp. 479-480. Sur la mort du roi Sigismond, après laquelle les Polonais „avoient besoin, non d'une simple et gracieuse damoiselle, mais de quelque courageux et magnanime capitaine", p. 486.

les ouvrages qui méritent de pâsser en première ligne. On connaît tous les détails des plus ou moins poètes de la Pléïade et de la post-Pléïade, alors qu'il y a des récits en prose, des mémoires qui méritent beaucoup plus d'attention et qui ont même une valeur littéraire supérieure. Tels aussi ces Mémoires de Michel de Marolles, abbé de Villeloin, parus à Paris en 1656.

Cet ouvrage débute par une longue série de renseignements sur la famille des Gonzague, sur le prétendant à la couronne byzantine, Constantin Paléologue, le basileus, celui que voulait installer à Constantinople l'archevêque de Trnovo dont j'ai parlé auperavant, ce Rhali Paléologue, et, comme Gonzague était un Paléologue et que l'archevêque prétendait en être un autre, ceci montre encore plus le rôle qu'a dû avoir dans cette tentative, impériale ce chef ecclésiastique chrétien orthodoxe de la Péninsule des Balcans. Un Paléologue de Montferrat, s'intitulant prince de Macédoine, dont la femme a été la confidente de la duchesse de Lorraine et l'éducatrice de ses enfants, vivait à Nancy un peu auparavant, et un autre y quiémandait vers la fin du XVI-e siècle un secours [1]. Le Paléologue venu à Rome dont parle un traité sur la délivrance de la Grèce à la même époque, par le Jésuite Jean Dominique Traianus [2], est l'aventurier Jacques Paléologue [3].

L'abbé de Marolles parle de ses relations avec la famille de Gonzague, dont il était l'habitué. Il connaît tous les membres de cette dynastie, la princesse Marie notamment, dont il parle avec une sympathie toute particulière, car il en avait été une sorte de précepteur. On s'adressait souvent au „bon abbé de Marolles", qui avait une assez jolie figure, et lui-même n'a pas oublié de faire entrer ce détail dans sa biographie.

En 1645, l'idée vint de faire de cette Marie-Louise de Gonzague une reine de Pologne. Le projet a réussi. Elle a épousé tour à tour les deux fils de Sigismond Vasa, étant d'abord la femme de Vladislas, puis celle de Jean-Casimir, qui a fini par

---

[1] *Annales de l'Est*, 1933. Dans Pastor, *Geschichte der Päpste*, il est question du projet de faire de François I-er un empereur d'Orient, et on avait fondé en 1517 une *Fraternitas Sanctae Cruciatae*. Cf. aussi J. Martin, *Le Saint-Siège et la question d'Orient au seizième siècle*, dans la *Revue d'histoire diplomatique*, 1916, pp 36-39.

[2] *Bessarione*, II (1902), p. 179).

[3] Sur lequel voy. notre *Byzance après Byzance*, table.

échouer ici en France, conservant jusque très tard ces sympathies pour Ninon de Lenclos: *Hanc duo sectati fratres, Aquilonia proles* [1].

Donc, en 1645, cette princesse qui pourra, ainsi que je le disais, faire ce double mariage, parce qu'il n'y avait pas d'enfant [2], part avec toute une troupe de Français, plus ou moins aventuriers, qui vont s'établir en Pologne, comme leurs antécesseurs à l'époque d' Henri de Valois. C'est la même attitude, et il y aura les mêmes conséquences. L'abbé énumère: le maréchal de Guébriant, l'évêque d'Orange, une dame d'Aubigny, un Jésuite monseigneur Fleury, une dame de Rançay, une dame de Breuillard. On connaît par ailleurs la dame des Essarts [3] et la célèbre Mademoiselle d'Arquien, qui sera reine elle aussi [4]. Pour des négociations ultérieures arriveront d'Avaugour, Vignancourt, de Lombres, Coymant, Wicquefort, d'Harcourt [5]. Même un poète a été invité en Pologne, et il y est allé, y restant pour chanter les, louanges de la jeune reine: de Saint-Amant. Il y a en plus le secrétaire français Des Noyers, qui a laissé des lettres dont il sera question bientôt, et un peintre, Juste d'Egmont [6]. Un Le Laboureur fut chargé de décrire le voyage de la fiancée. On avait proposé même à Voiture de faire ce voyage. Et de Marolles ajoute, parlant de ce départ: „On eust dit que le ciel de Paris joignoit ses larmes à celles du peuple" [7]. On voit combien le style de l'abbé était ampoulé.

Voici donc des rapports nouveaux entre les deux pays. Les lettres du secrétaire particulier de Marie-Louise de Gonzague ont été publiées, il y a déjà longtemps, en 1859, à Berlin, sous ce titre: *Lettres de Pierre Desnoyers, secrétaire de la reine de Pologne, princesse de Mantoue et de Nevers, pour servir à l'histoire de Pologne et de Suède, de 1650 à 1659.*

Elles ne donnent pas des renseignements trop intéressants à notre point de vue. Le pauvre Des Noyers était un serviteur

---

[1] De Marolles, ouvr. cité, p. 200.

[2] *Ibid.*, p. 179: „Ce qui ne doit point estre trouvé estrange, puisqu'il n'y avoit point eu d'enfans du premier lit".

[3] *Lettres de Des Noyers* (voy. plus loin), p. 21, no. 7.

[4] *Ibid.*, p. 201.

[5] *Ibid.*, pp. 208, 240-241, 249, 395, 556.

[6] *Ibid.*, p. 180.

[7] *Ibid.*, p. 168 Sur le mariage aussi Waliszewski, *Polsko-francuzkie stozunki*, p. 185 et suiv.

très fidèle, mais manquait complètement non seulement de sens politique, mais d'intelligence et de bon sens humain. Il dit parfois des choses inouïes. Il parle ainsi de poissons qui, n'ayant pas de bouche, se nourrissent par les oreilles. Il note aussi d'autres phénomènes de la même espèce. Il ajoute à cette contribution aux sciences naturelles un peu de philologie: ayant entendu dire en Pologne „moya cocagna", il dit que c'est la désignation locale du pays de Cocagne [1]. Or, cela veut dire, tout simplement, ma „chère".

Bien entendu on trouve certaines considérations sur les Polonais. Au moment où le secrétaire écrivait ces lettres, la Pologne se trouvait dans une très mauvaise situation, qui ne nous intéresse guère ici, parce que c'est de l'histoire polonaise n'ayant aucun rapport avec la France.

La France à ce moment de guerre pour la couronne soutenait le roi de Suède, qui attaquait Jean-Casimir [2], espérant devenir souverain du pays, et il avait comme concurrent le prince de Transylvanie, Georges Rákóczy II, sur lequel je reviendrai, qui porta, lui aussi, le titre de roi de Pologne.

Seulement une intervention des Turcs et des Tatars a balayé tout le champ de bataille, réinstallant le second mari de Marie-Louise de Gonzague. J'ai trouvé aux Archives Royales de la Haye une belle lettre autographe, écrite à l'heure où il s'agissait du sort de la patrie de la reine, qui refuse une aide pécuniaire à un couvent de sa France à elle parce que, par suite de ces malheurs, les pauvres de Pologne ont plus de droits à être secourus [3]. Mais le secrétaire se moque de ceux qui le payaient: „Nos Polonais", dit-il, „sont les meilleures gens du monde, car, pourvu qu'on leur donne le temps de faire des festins, ils ne pensent qu'à se réjouir",— comme dans le pays de Cocagne sur lequel il s'empresse de donner des renseignements.

Si donc on espère trouver des choses d'une importance politique dans les Lettres de Pierre Des Noyers, on s'expose à des désillusions douloureuses, mais l'ensemble est intéressant pour l'état d'esprit de ces Français transportés en Pologne, et on rencontre

[1] P. 440. Aussi „cocankou".
[2] *Ibid.*, p. 51.
[3] Elle paraitra dans le *Bulletin de la Section Historique de l'Académie Roumaine.*

ci et là des renseignements nombreux sur des personnalités françaises qui se trouvaient dans ce royaume.

II.

Maintenant il me faut arriver aux relations avec la Transylvanie.

D'abord, qu'est-ce qui s'était passé là à partir du commencement de ce XVI-e siècle et quelle était la vraie situation du prince de Transylvanie?

La raison pour laquelle Richelieu s'intéressait à la Transylvanie n'est pas difficile à deviner. C'est la guerre contre l'empereur. On employait Bernard de Saxe, disposant des troupes du roi de Suède, de l'héroïque roi de Suède, qui était mort luttant pour sa foi, et autres généraux de cette armée suédoise qui, en échange d'une pension personnelle pour les chefs et de certains subsides, consentait à travailler pour le roi de France.

On cherchait de tous côtés celui qui pouvait être un allié dans ces régions de l'Est européen. Une situation qui, du reste, ressemble assez bien à celle d'aujourd'hui, où la politique française se cherche des appuis du côté de la Petite Entente, sans négliger la Russie des Soviets, et emploie toutes les possibilités qui peuvent s'offrir, se nourrissant de réalités et s'illusionnant d'espérances, comme cela arrive dans n'importe quelle politique d'un caractère plus vaste.

Au commencement du XVI-e siècle, lorsque, comme on l'a vu, les Turcs ne pouvaient pas être vaincus par l'empire des Habsbourg, on arriva à conclure une paix tout à fait défavorable pour ce qui avait commencé en croisade. Après la conclusion de cette paix de Zsitvatorok, par suite de tout ce qui s'était passé pendant cette longue guerre entre Impériaux germaniques et Impériaux ottomans, il y a eu un grand mouvement au milieu de la nation — si nous pouvons l'appeler ainsi, mais sans lui donner un sens tout à fait contemporain, — de la nation hongroise.

On a voulu reconstituer le royaume de Hongrie, et les Turcs, beaucoup mieux placés pour jouer un pareil rôle après l'insuccès de la croisade, étaient là pour soutenir cette tentative.

Il y a eu une heure où un prince qui n'était pas transylvain, mais qui s'appuyait sur la Transylvanie, tout en ayant des visées sur la Hongrie Supérieure, qui appartenait aux Habsbourg, où cet Étienne Bocskai a voulu jouer un rôle qui ressemble à celui de

Mathias Corvin, qui était resté, dans son passé du XV-e siècle, le modèle. Seulement le règne de Bocskai a été très court. Après, il y a eu des compétitions et, à la suite de ces rivalités, la Transylvanie, avec l'idéal hongrois de reconstitution du royaume, a passé à cet homme d'une certaine capacité militaire, mais surtout d'un grand prestige politique, Gabriel Bethlen. De sorte que entre 1620 et 1630, sans nous arrêter à des dates précises, la grande personnalité de ce côté était celle de Bethlen.

Seulement Bethlen ne regardait pas de sa propre initiative du côté de la France; il n'avait, lui, aucun intérêt de le faire. Et d'autant moins pouvait-il y penser, que sa politique était celle d'un prince protestant, alors que la France catholique, gouvernée par un cardinal, qui a fini cependant par soutenir les protestants contre la Maison des Habsbourg, n'en était pas encore là. Cette action, hardie et nouvelle, de Richelieu, passant par-dessus les considérations de l'Église, n'avait pas encore commencé.

Mais Bethlen désirait autre chose: il avait des visées calvinistes dans son voisinage et dans tout le monde chrétien soumis au Sultan. Et c'est à cause de cela qu'on n'est pas arrivé à des rapports sérieux avec la France, dont l'ambassadeur à Constantinople, de son côté, poursuivait l'idée de relations de commerce du côté du Danube et du côté des Carpathes qu'il aurait désiré faire tourner au projet des marchands français [1].

Le programme de Bethlen était celui de créer à nouveau la Dacie, l'ancienne Dacie, c'est-à-dire avoir sous la main, en première ligne, le prince de Valachie [2].

En Moldavie, il y avait alors un prince extrêmement intéressant, sur lequel je voudrais dire un mot. Parmi les personnages avec lesquels le duc de Nevers a eu des rapports, il y en a un, tout à fait curieux, qui était un Croate, peut-être d'origine valaque, mais catholique, qui s'appelait Gaspard Gratiani. Cela n'a rien d'italien, comme on pourrait le croire, car le nom vient de Gradatschaz, localité du côté de la Save. Ce personnage a été employé d'abord par les Turcs pour négocier avec l'empereur, et c'est à cause de ces négociations qui, s'ébruitant à tel

[1] Voy. plus loin.

[2] Hudiță, *Recueil de documents*, p. 117, no. 66. Voy. aussi Léopold Ováry, *Bethlen Gábor diplomácziai összeköttetéseiről*, 1888 dans les *Ertekezések* du Frédéric Pesty.

moment, inquiétaient la diplomatie française, qu'il a écrit une lettre d'excuses pour montrer n'être pas contre les intérêts de la France[1]. Le Sultan l'a récompensé par un duché, celui de Paros et de Naxos. Au XVI-e siècle, dans la seconde moitié, un très riche Juif avait obtenu ce duché, passager, qui devait passer ensuite à un chrétien. Du reste Gratiani n'a jamais vu les îles de l'Archipel. Il a fait l'impossible pour être prince de Moldavie. Il l'a été, et y a imité Pierre Boucle d'Oreille, faisant venir des étrangers pour se former une armée. Tel Italien ou Ragusain était à la tête de sa garde, magnifiquement vêtue, et on a dans un livre assez connu la preuve que son auteur, Montalbanus lui-même, a été parmi ces militaires au service de Gaspard Gratiani[2].

On a des renseignements nombreux sur ces projets de se soulever contre le Sultan. On voit bien que c'est la continuation des rêves du duc de Nevers, avec l'intervention du Père Joseph et la création de la „Milice Chrétienne". Pour pouvoir se défaire de la sujétion envers le Sultan, Gaspard s'est entendu avec les Polonais. Une armée polonaise est entrée de nouveau en Moldavie. Seulement, elle n'a pas pu se maintenir, finissant par une vraie catastrophe. Gaspard Gratiani, abandonné par ses boïars, s'est retiré du côté des Carpathes, où il périt assassiné par certaines des personnes qui l'accompagnaient.

En Valachie, on trouve un prince qui devait régner aussi sur la Moldavie, un prince magnifique, élevé à Venise et ayant passé peut-être quelque temps au Mont Athos, pour son orthodoxie qui aurait été entamée sur les lagunes; un presque souverain, ayant une très belle armée, le créateur d'une Cour superbe, qui s'employa comme négociateur, à l'époque du jeune Sultan conquérant Osman II, pour les négociations entre la Pologne et l'Empire ottoman: Radu Mihnea.

Ce fils de Mihnea, l'adversaire de Pierre Boucle d'Oreille, a fini son règne ayant à sa disposition la Moldavie aussi bien que la Valachie. Son fils régnait à Bucarest en vicaire, lui-même à Jassy. Lorsqu'il est mort, on a transporté son corps, suivi par

[1] Buchon, *Nouvelles recherches*, p. 299.
[2] Voy. notre étude dans les *Mémoires de l'Académie Roumaine*, 2-e série, XXI, p. 27 et suiv.

les boïars des deux pays, jusqu'à Bucarest où il est enseveli dans la magnifique église qu'il a fondée.

Comme on le voit, au point de vue de l'étendue et de la solidité du règne, Radu, le négociateur entre le Sultan et le roi de Pologne, dépassait sensiblement Gabriel Bethlen.

La Transylvanie était beaucoup plus évoluée sous certains rapports, à cause de sa situation géographique. Mais là il n'y avait ni une capitale, ni une Cour, malgré le mariage conclu par Bethlen avec Catherine de Brandebourg, qui a commencé par s'ennuyer énormément dans ce pays et qui a fini cependant par le gouverner comme régente dans le château de Făgăraş (Fogaras).

Comme il n'y avait pas de Cour, il n'y avait pas non plus de dignitaires, et, surtout, il n'y avait pas d'armée permanente, il n'y avait pas de trésor.

Tel prince de Transylvanie, Gabriel Báthory, le prédécesseur de Bethlen, a désiré exproprier les Saxons de Transylvanie, qui étaient autonomes, et s'établir dans une de leurs belles villes. Seulement les Saxons, aussitôt qu'il était question de recevoir le prince, le faisaient, mais leur désir le plus chaleureux était qu'il puisse s'en aller le plus vite possible. Ils n'auraient donc jamais consenti à faire de leur ville libre la résidence permanente d'un maître présent.

Voici la raison pour laquelle les rapports militaires qu'on voulait établir entre la Transylvanie et la France n'ont donné quelque chose de vraiment sérieux. On s'adressait au prince, mais il n'y avait pas, comme ailleurs, toute une classe politique partageant les opinions de ce prince et se portant garante de la continuation de sa politique.

De l'autre côté des Carpathes, il en était autrement, parce que, là, les princes continuaient les empereurs de Byzance et la plupart d'entre ces princes n'avaient pas vécu dans un petit château de Transylvanie où l'horizon était très borné. Ils avaient passé une grande partie de leur vie à Constantinople, qui était une des plus grandes capitales du monde. Ils avaient épousé telles femmes de Péra, avec ce qu'il y avait là de libre vie occidentale. Ils avaient vu le Sultan dans toute sa pompe, un monarque qui gouverne, et, venant à Bucarest ou à Jassy, ils ne faisaient qu'imiter le Sultan, dont ils étaient comme la contrefaçon.

On a vu qu'au XVI-e siècle les visiteurs français étaient reçus à leur Cour: il y avait là un ordre monarchique. Ils y trouvaient une garde princière, des atours d'allure royale et tout ce qu'il fallait pour continuer la pompe, fût-ce même la pompe vaine, de Byzance.

Seulement, toutes ces choses-là, nous les savons aujourd'hui, ou, même, il y a des personnes qui le savent un peu mieux et des personnes qui le savent un peu moins. Mais, alors, on les ignorait totalement à Paris et on ne les savait même pas à l'ambassade de France à Constantinople.

Du reste, après le passage, dès 1606, à la mission de Salaignac[1], cette ambassade s'employait à ce moment à servir uniquement la propagande catholique. C'est-à-dire que l'ambassadeur de France était beaucoup moins à la disposition du roi pour sa politique qu'à celle de la Cour de Rome et des cardinaux. De sorte que le successeur de Harlay, devant rester longtemps à Constantinople, Césy avait des correspondants parmi les cardinaux, le cardinal Ingoli et autres directeurs de la politique pontificale.

Ici, à la Bibliothèque Nationale, il y a, à ce sujet, toute une série de lettres d'ambassadeurs de France qui, du reste, représentant la politique du Saint-Siège, n'écrivent pas en français, mais en italien.

On y découvre des rapports avec le prince de Valachie, avec le bon patriarche, ancien soldat de Michel-le-Brave, qui s'appelait Mathieu et des rapports avec des boïars de Moldavie[2].

Césy savait bien ce que c'était qu'un Jésuite, mais il savait beaucoup moins ce qu'était un prince de Transylvanie, de Moldavie ou de Valachie[3]. Il ne trouvait personne qui le puisse

---

[1] Hurmuzaki, *Suppl.* I[1], p. 120 et suiv.

[2] Nos *Actes et fragments*, I, p. 64 et suiv. On trouve, en 1638, les efforts faits par Césy pour soutenir, en Moldavie, un „seigneur Alexandre", „homme incognu et pauvre"; Hurmuzaki, Suppl. I[1], p. 238, no. CCCXLIX. Cf. aussi A. Boppe, *Journal et correspondance de Gédoyn, „Le Turc", consul de France à Alep, 1623-1625*, Paris 1909, p. XV et suiv. (aussi sur son prédécesseur, Salignac).

[3] Cependant on en savait assez pour se moquer de telles propositions faites par Rákóczy (Hudiţă, *Recueil de documents*, pp. 66-67).

renseigner, alors qu'en Pologne il y avait comme agents du roi des aventuriers diplomatiques tels que Budé, Croissy, Roger Akakia, qui, bien entendu, n'était pas d'origine française [1], ou Vignancourt [2] et tel autre agent qui résidait auprès du roi de Suède et se mêlait des affaires de Pologne, Charles d'Avaugour, ou un Dubois [3]. Pour les Transylvains magyars l'information manquait complètement.

On peut suivre les détails d'une longue et vaine action diplomatique de la France en Transylvanie par un livre, paru il y a quelques années, qui est dû à un Roumain ayant fait des études à Paris, où il a passé son doctorat, travail où il y a sans doute beaucoup de matériaux, mais, il faut bien le dire, manque la conception même du sujet.

D'une façon générale, il y a beaucoup de personnes qui ne connaissent guère l'histoire générale, pas même l'histoire du pays dont elles s'occupent, mais qui, étant jeunes et ayant du temps à leur disposition, fouillent dans les archives, dans les bibliothèques et arrivent à donner des thèses étendues, dans lesquelles il y a des informations qu'on peut employer, mais celui qui, après avoir publié son livre, a le moins le sens intime et essentiel du sujet, c'est l'auteur.

Le livre de M. Hudita, dont le nom s'écrit réellement Hudiţă et se lit Houditza, est plein de renseignements sur ces négociations, mais, si on ne sait pas ce qu' était la Transylvanie à cette époque, on peut se dire: comment était-ce possible que des négociations si bien menées n'aient eu aucun résultat?

En 1626, après ce Thomas Fornetti qui s'occupa du „négoce de plomb, d'airain, de cire et autres marchandises qui y abondent, pour les faire aller par le Danube dans la Mer Noire et d'ici pour les porter en France [4]" — on aurait pu en faire porter aussi dans l'Océan Atlantique et contribuer de cette façon au développement des colonies anglaises de l'Amérique Septentrionale !,

---

[1] Voy. aussi les Lettres de Des Noyers, pp. 5 , 355, 56 .

[2] Voy., sur ce moine, à Constantinople en 1639, Hurmuzaki, Suppl. I[1], p. 24 et suiv.

[3] Sur les négociations de Georges Rákóczy I-er avec d'Avaugour et Dubois voy. Alexandre Szilágyi, *Georg Rákóczy I. und die Diplomatie*, dans les *Literarische Berichte aus Ungarn*, II (1878), p. 402 et suiv.

[4] Hudita, *Recueil de documents*, p. 37 et suiv., no. 27,

il y a certaines propositions qui viennent de Bethlen lui-même. Il aurait désiré des rapports qu'il n'aurait pas été capable, du reste, de préciser, bien qu'il eût fait parler aux ambassadeurs de sa foi à Constantinople, et même au bailli de Venise, de sa disposition à fournir 35-40.000 soldats [1]. En 1644, Budé est envoyé en Transylvanie. Peu de temps se passe, et on en arrive, après des offres en 1637, à la conclusion du traité de 1645, précédé par un autre de 1643, qui n'a pas été ratifié [2].

A ce moment la Transylvanie n'appartenait plus à Bethlen, mais à son successeur, Georges Rákóczy I-er, qui n'était pas un Transylvain, appartenant à la noblesse des „comtés extérieurs", à l'Ouest de la province, mais dont le règne s'appuyait sur cette province même. Il aurait désiré, bien entendu, être roi de Hongrie, comme tous ses prédécesseurs; seulement, pour cela, il fallait vaincre l'empereur et cela d'une certaine façon, pour que ce royaume de Hongrie puisse être reconstitué.

Il y a des personnes qui s'imaginent qu'il y avait un sentiment national très fort réunissant la Transylvanie et la Hongrie impériale. Il faut avouer que ces personnes se trompent. Il y a même dans les matériaux publiés par M. Hudita un passage où il est dit qu'il ne peut pas y avoir d'antagonisme plus prononcé que celui qui existait entre Transylvains et Hongrois. Et c'est bien explicable, parce que les uns étaient des calvinistes, qui employaient tous leurs efforts pour leur propagande confessionnelle, qui avaient donc des rapports avec l'ambassadeur de Hollande auprès de la Porte, avec la Suède, avec n'importe qui était de leur religion, et, de l'autre côté, il y avait des Hongrois catholiques. Et il faut se rendre compte que cette différence religieuse était, au commencement du XVII-e siècle, une chose infiniment plus importante que ce qu'on appelle le sentiment national.

Nous avons un sentiment national parce que nous avons des États nationaux, parce que nous avons des civilisations nationales, parce que nos civilisations s'appuient sur une connaissance de

[1] *Ibid.*, p. 41.

[2] Cf. Hudita, ouvr. cité, pp. 41, 109 et suiv.; *Recueil de documents*, à cette date. Envoi de Bisterfeld, conseiller de Rákóczy, en France; *ibid.*, p. 43 et suiv. Cf. la thèse du même, pp. 43 et suiv., 68 et suiv. (aussi projet d'un Flantot, envoi d'un Croissy-Fouquet).

l'histoire, sur le développement de la langue, sur un enseignement qui est basé sur l'idée nationale. Mais chercher ceci au commencement du XVII-e siècle, est quelque chose de tout à fait vain, et même de risible. Chacun, chaque classe, chaque catégorie religieuse, courait alors après ses propres intérêts. Il y avait, certainement, un instinct national, mais cet instinct ne florissait pas à cette époque, attendant une époque beaucoup plus propice.

Rákóczy employait la France comme les autres, mais il pensait à ses propres intérêts. Il demandait qu'on lui paie une armée importante, qu'on lui accorde des conditions favorables s'il lui arriverait d'être vaincu. Aussitôt le traité ratifié, il envoyait cependant d'autres ambassadeurs du côté de l'empereur et signait la paix avec ce dernier [1]. De sorte qu'au moment où la France croyait avoir gagné quelque chose, elle se trouvait non pas devant l'ennemi acharné de l'empereur, mais devant celui qui venait de conclure avec le même souverain. On avait raison de parler, plus tard, de la „nation inconstante, sans discipline et aisée à mettre en fuite“ [2].

Ainsi, lorsque Rákóczy, qui était beaucoup plus fier d'avoir à sa disposition Mathieu, prince de Valachie, d'entretenir des rapports de suzerain à vassal avec le prince de Moldavie, Basile, lequel rêvait de Byzance— et c'est pourquoi il avait pris ce nom de Basile —, attendant une flotte vénitienne et une armée polonaise pour l'installer comme „basileus“ à Constantinople, au moment donc où il poursuivait des intérêts qui étaient bien les siens, étant naturels, imposés par la géographie de ces pays, la même nécessité géographique qu'au XVI-e siècle s'impose, avec une prédominance de la Transylvanie deux siècles et demie avant la domination de la Moldavie et de la Valachie, réunies dans une seule Roumanie, qui finira ainsi par imposer à son profit cette solidarité carpathique, indispensable.

Seulement, après la mort, en 1648, de Georges Rákóczy I-er, son fils, portant le même nom, a voulu être roi de Pologne.

Ici, il y avait une autre exigence de la géographie. Nous l'avons constatée à l'époque de Louïs-le-Grand, au XIV-e siècle,

---

[1] Hudita, *Recueil de documents*, p. 12.

[2] *Ibid*, en 1663.

puis à celle de Vladislas, roi de Hongrie et de Pologne, au XV-e, enfin au XVI-e siècle, avec les projets français qui tendaient à réunir ces régions pour en faire un bloc contre les Habsbourg et avec l'installation à Varsovie du prince transylvain Étienne Báthory. A cette époque, de nouveau nous la constatons dans ce problème, subitement ouvert, de l'avenir de la Pologne.

Sur les traces de Báthory, Rákóczy II, pourtant un calviniste, a fait entrer donc son armée dans le royaume voisin. Elle a gagné quelques succès, mais a fini cernée par les Tatars. Elle a été donc prise en bloc. C'est ce qui a déterminé le Sultan à punir ce vassal si agité. Une armée turque est entrée en Transylvanie, après avoir balayé les alliés de Rákóczy, les princes de Moldavie et de Valachie, et le „roi de Pologne" est mort en combattant, sur le champ de bataille.

Mais sous le second Rákóczy, il ne pouvait plus y avoir la moindre illusion que la France pourrait se gagner un allié digne d'être considéré, dans ces régions.

Roumains et Transylvains magyars sont restés ensevelis sous les décombres de cette grande illusion polonaise. Le secrétaire de Marie-Louise de Gonzague parle de „Serviens", dont la langue contient des éléments d'italien et d'espagnol. Or ce ne sont que les Roumains de Transylvanie qui faisaient partie de l'armée de Rákóczy ou des contingents qu'avait donnés le prince de Moldavie ou de Valachie.

Dans ces conditions s'ouvre la politique de Louis XIV à l'égard de l'Est européen [1]. Il fallait bien connaître cette préface pour ne pas admettre trop facilement certaines illusions magnifiques que l'historiographie de Cour a créées autour d'une certaine partie de la politique du grand roi.

---

[1] Dès le 12 mars 1643 le patriarche de Constantinople, Parthénius, conseillé sans doute par les Jésuites, s'adresse à lui, indiquant discrètement, pour, excuser de ne lui avoir pas encore écrit, la tyrannie turque à laquelle il était soumis (*Bessarione*, II (1902), p. 15).

V.

État des rapports avec l'Europe orientale et sud-orientale à la fin du XVII-e siècle.

S'il m'a été plutôt facile de montrer l'attitude qu'ont eu la société française et l'État français à la fin du XVI-e siècle, au moment où se posait la question de la candidature au trône de Pologne, c'est parce que j'avais à ma disposition des matériaux très précieux, qui ont été rassemblés depuis longtemps par Charrière dans ses „Négociations de la France dans le Levant", où on trouve tout ce qui est nécessaire non seulement pour établir les grandes lignes, mais pour fixer aussi les petits détails de cette action diplomatique qui est arrivée à donner à la Pologne pour quelques mois un roi français.

Malheureusement, pour l'époque de Louis XIV, il n'en est pas de même. Un livre comme celui de Charrière demanderait de longues recherches. Il serait extrêmement utile sans doute, mais jusqu'ici il ne s'est trouvé personne pour essayer un pareil travail.

Des documents sur cette époque ont été présentés dans deux seules collections, dont une très bien faite, par quelqu'un qui est connu par des ouvrages en français frisant un peu l'histoire romancée. Il s'agit du recueil de Waliszewski. Il n'a pas publié seulement son livre sur la reine de Pologne, femme de Jean Sobieski, la Maryszienka, mais aussi tout un volume en polonais[1], sans résumé français, avec des documents à la fin, sur les relations diplomatiques entre la France et la Pologne pendant une partie au moins de la seconde moitié du XVII-e siècle. Là il y a quelques centaines de pièces données in extenso ou en résumé. D'autres se trouvent dans un très pauvre livre, une thèse de doctorat de Leipzig qui a été présentée à mon ancien maître, un si grand historien, Lamprecht, et à son collègue Salomon, qui l'ont acceptée[2].

[1] *Polsko-francuszkie stosunki w XVII wieku, 1644-1677,* 1889. Cf., du même, *Marysienka, Marie de la Grange d'Arquien, reine de Pologne, femme de Sobieski, 1641-1716,* Paris 189 .

[2] Kurt Koehler, *Die orientalische Politik Ludwigs XIV.; ihr Verhältnis zu dem Türkenkrieg von 1683, mit einem einleitenden Kapitel über die französisch-türkischen Beziehungen von Franz I. bis zum Tode Mazarins,* Leipzig 1907.

Malgré les efforts qu'a faits l'auteur de rassembler des matériaux ici même à Paris, où il a passé quelques semaines, peut-être quelques mois, mais, avec son âge, avec son manque d'expérience des choses politiques et son défaut complet de talent littéraire, il n'est arrivé qu'à donner une centaine de pages presqu'entièrement illisibles et accompagnées de documents qui ne sont pas même rangés dans un ordre chronologique.

De sorte qu'on s'imagine facilement les difficultés que rencontre celui qui veut fixer pour l'époque de Louis XIV les rapports entre la société française ou l'État français et les problèmes qui se posent en ce moment dans le Sud-Est de l'Europe.

Cependant, j'essaierai de donner au moins des lignes générales, qui me paraissent se dessiner sans trop de difficulté.

Et, pour cela, je pourrai être aidé aussi par de très anciennes recherches, celles dont le résultat a été exposé, mais pour un autre but, dans mon Histoire de l'Empire ottoman[1]. Il y a donc, pour la guerre contre les Turcs, qui a comme moment principal la bataille de Saint-Gothard, et pour la croisade en général un certain nombre de renseignements qu'il ne m'a pas fallu chercher maintenant, parce qu'ils étaient déjà rassemblés, critiqués et présentés dans cet ouvrage antérieur.

Mais, à côté de ce que j'ai déjà dit dans cette Histoire, beaucoup d'autres choses se présentent pour la première fois à mon esprit et je crois pouvoir en tirer des résultats qui seront nouveaux.

Dès le commencement je dirai qu'il est bien difficile de trouver un fil conducteur pour cette politique, parce que plus d'une fois on est revenu en arrière. Des actions qui ont été très mal commencées ont été aussitôt condamnées par le roi. Parfois la société française avait commencé dans telle direction et elle aurait dû être soutenue, mais, alors, de la part du Gouvernement royal, venait l'ordre de s'arrêter.

Ainsi, lorsque de très grands seigneurs français de la seconde moitié du XVII-e siècle, un Conti, un Roche-sur-Yonne et Turenne, voulaient aller en Pologne, intervenir en Hongrie, faire la guerre aux Turcs, — et parmi eux le prince de Conti a eu plus tard un rôle dans les problèmes touchant le trône de Pologne —,

---

[1] *Geschichte des osmanischen Reiches*, IV.

l'ordre de Louis XIV arrivait, péremptoire. Il ne permettait aucune expédition. Il défendait même — déjà les sanctions! — d'envoyer de l'argent à ceux qui iraient de ce côté-là. De sorte que, si ces princes trouvent des revenus en Pologne, ils leur est loisible de s'en nourrir, mais de France rien ne leur arrivera [1].

Plus d'une fois, le roi s'est trouvé d'un côté et la société française de l'autre.

I.

Je commencerai par montrer combien cette société française, vers la moitié du XVII-e siècle et vers la fin de ce siècle, était disposée à commencer une nouvelle croisade.

Cette nouvelle croisade aurait été une entreprise laïque plutôt qu'une guerre sainte prêchée par le Saint-Siège, soutenue par les cardinaux, surveillée par les agents de la diplomatie pontificale. Il y a une très grande différence entre ce qu'on a fait en France à partir de 1660 et ce qui s'est passé à l'époque du duc de Nevers : entre 1624, lorsque les efforts du duc cessent, et le mouvement qu'on pourrait placer après 1650, et plutôt vers 1660.

Lorsque des expéditions en Orient sont organisées, en partie elles réussissent. Elles mènent parfois à une bataille, se soldent par des succès, des catastrophes aussi, mais ce sont des choses qui ont existé, tandis que l'idéal du duc de Nevers est toujours resté dans le domaine de l'abstraction.

Vers 1650, il y a donc deux projets de croisade qui n'ont pas eu de suite: celui dû à un certain Chaumont de la Borde, dont le manuscrit se trouve à la Bibliothèque Nationale et je l'ai signalé depuis longtemps dans mes *Actes et fragments* [2], puis celui de Dubois d'Avaugourt, qui comptait sur l'occupation de la Transylvanie, devant amener le concours des princes de Moldavie et de Valachie, projet donc assez réalisable, en tout cas beaucoup plus réalisable que celui du duc de Nevers, qui s'imaginait en finir en deux ans avec l'Empire ottoman et s'installer comme empereur à Byzance [3].

Mais, aussitôt après cette tentative, il y a eu la grande cam-

[1] Mémoires de Sourches, I, pp. 61-63, 67, 81, 96-97, 287.
[2] I, pp. 81-82.
[3] *Ibid.*

pagne des Impériaux contre les Turcs, qui a mené à la bataille de Saint-Gothard et à la conclusion de la paix de Vasvár, paix qu'on n'attendait guère et qui a été tout à l'avantage des Turcs, bien qu'ils eussent été battus. Et cette paix a été favorable aux Turcs pour plusieurs raisons, dont l'une était la préparation de beaucoup supérieure de l'armée turque, appartenant à un État qui avait un seul intérêt, tandis que l'armée chrétienne était bâclée d'une façon très pressée: on ne savait pas qui commandait; il n'y avait ni méthode, ni but bien fixé.

De sorte que, parmi toutes les tentatives de croisade qu'il y a eu au XVI-e et au XVII-e siècles, la plus malheureuse, à cause de ce manque d'organisation, à cause de la présence de plusieurs éléments qui ne furent jamais harmonisés, a été celle de Saint-Gothard.

Dans cette armée, il y a eu des Français qui ont combattu et dont le zèle a contribué essentiellement à faire gagner la victoire.

On connait des noms, parmi ces 2.600 guerriers de France. Il y avait à leur tête La Feuillade, „M. le duc de Rhannés, connu dans les royaumes estrangers sous le nom du brave et genereux comte de la Fueillade“ [1], qui a gagné une certaine expérience dans ce domaine et qu'on retrouvera aussitôt après dans la tentative d'aider les Vénitiens dans l'île de Crète, et Beauvisé.

Seulement le roi n'avait pas voulu cette intervention des gentilhommes français. Dès le commencement il a été contre une action qui ne cadrait pas avec sa politique générale.

Il faut tenir compte qu'à cette époque, en 1660, Louis XIV était encore occupé à trouver des frontières orientales à la France, qu'il était question de l'héritage espagnol, de la Flandre, de la Franché-Comté, puis de l'expédition de Hollande. Il n'y avait pas encore, du côté de ceux dont le roi froissait les intérêts, ce mouvement de résistance qui a mené plus tard à la formation de la ligue d'Augsbourg, au conflit avec les princes de l'Empire et avec l'empereur.

De sorte que, pour Louis XIV, aucun besoin de concours ne se dessinait du côté de l'Orient. Et puis, là, parmi les chrétiens, il ne pouvait trouver aucun appui pour une action contre les

---

[1] Savinien, *Histoire curieuse du siege de Candie*, II, p. 9.

Turcs. Cet appui ne pouvait se trouver, ni en Transylvanie, ni en Pologne.

En ce qui concerne la Transylvanie, après la mort du prince Georges Rákóczy II sur le champ de bataille, il y a eu une longue dispute pour ce pauvre trône de Transylvanie. Les Impériaux sont intervenus et s'est ouverte la campagne de Montecuccoli, avec la tentative d'installer sur le trône transylvain le meilleur général du pays à cette époque, qui avait été le commandant des troupes envoyées en Pologne par Rákóczy, Jean Kemény. Celui-ci n'a pas pu rester. Plus tard on trouve la longue dispute pour le trône transylvain, dans laquelle s'est mêlé un candidat des Turcs, d'origine roumaine, mais complètement magyarisé, Acacius Barcsai, cette rivalité qui a fini par l'élection d'un noble très pauvre, obscur, n'ayant pas de grandes ambitions, forcé cependant parfois par son entourage à se mêler de ce grand problème hongrois, de la réfection de la Hongrie, pour laquelle il fallait son concours. Il s'appelait Michel Apaffy, „personne“, dit un contemporain, „qui a peu de genie, qui n'agit pas par luy-mesme“ [1].

Il avait un fils portant le même nom, mais avec les deux Apaffy a fini l'existence autonome de la Transylvanie. Les Impériaux, comme on le verra dans la suite, vainqueurs en Hongrie, forceront la classe dominante en Transylvanie à se mettre sous l'autorité de l'empereur.

Alors fut conclue la convention signée par le duc de Lorraine au service de l'empereur [2], et cette convention signée par un prince français a installé le régime impérial des Habsbourg en Transylvanie.

Ceci ne signifie pas qu'il n'y eût eu plusieurs interventions françaises dans ce pays: des ambassades, des rapports avec certains des conseillers de ce prince pauvre, humble et manquant complètement de courage[3].

---

[1] Hurmuzaki, *Documente*, Suppl. I[1], p. 223, no. CCLVII.

[2] Il avait été le concurrent de Jean Sobieski au trône de Pologne; comte J. Hamel de Breuil, *Sobieski et sa politique de 1674 à 1683*, extrait de la *Revue d'histoire diplomatique*, 1894, p. 70.

[3] En 1676 un Casimir Gira, Polonais, en Transylvanie; nos *Actes et Fragments*, I, p. 87, no. 1. Mission de Duvernay, de Vitry en Hongrie, plus tard; Jean de Hamel, loc. cit., p. 95. Voy. plus loin.

Mais cette Transylvanie ne pouvait pas servir plus qu'auparavant de base pour une action de la part de la royauté française.

En ce qui concerne la Pologne, nous nous sommes arrêtés au moment où le royaume était envahi par plusieurs armées, celles des princes qui auraient désiré être rois de Pologne, mais qui commençaient par détruire l'armée polonaise, par anéantir le prestige qu'avait cet État, ce qui a dû soulever le mécontentement général.

C'est ce qui, avec l'intervention des Turcs, a sauvé la royauté polonaise.

Mais pendant des années se succèdent: la campagne des Suédois, la campagne des Transylvains, d'autres aussi, comme celle du Grand-Duc de Moscou, qui n'attendait que l'occasion pour se présenter comme participant dans ce partage de la Pologne dont il a été question à cette moitié du XVII-e siècle et dont le royaume est sorti dans des conditions de ruine, d'humiliation, de discorde, qui ne permettaient aucune possibilité d'entente avec lui en vue d'une croisade, qui, du reste, comme je viens de le dire, était indifférente pour Louis XIV. Elle n'avait rien à faire, pour le moment, avec les projets que le roi de France avait formés et qu'il entendait poursuivre jusqu'au bout, pour le vrai intérêt de son royaume[1].

On a fini par élire en Pologne un des plus pauvres et des moins capables parmi les gentilhommes du royaume et qui, en plus, malade, devait agoniser pendant quelques années: il s'agit de Michel Wisznowiecki, qui, du reste, n'était pas même un Polonais de pur sang, puisque son père, qui s'appelait Jérémie, était le petits-fils de Jérémie Movilă, prince de Moldavie. Cette espèce de bâtard entre deux races, n'ayant ni argent, ni possessions, ni qualités personnelles, ni soutien de la part de la noblesse polonaise, n'a fait que végéter sur le trône.

Heureusement, à ce moment, il y avait une personnalité de tout premier ordre qui a remplacé le souverain nominal, devenant pendant quelque temps le chef non couronné de la Pologne pour arriver plus tard à être le roi couronné de ce royaume.

---

[1] En 1651 des Français dans l'armée polonaise; nos *Actes et fragments*, I, p. 206, no. 3.

Lorsque Jean Sobieski n'était que hetman, c'est-à-dire commandant général des armées du royaume, sa situation était de beaucoup meilleure et son action plus sûre qu'au moment où, devenant roi de Pologne, il devait se plier devant la volonté de ses conseillers et aussi aux caprices de sa femme, cette Française, Marie d'Arquien.

Ainsi, lorsque Louis intervint pour demander, plus tard, le concours de Sobieski, il dut recevoir cette réponse, qui est de 1682: qu'„il est de son interest de ménager tous les princes chrétiens, mais de ne rien faire dont la Cour de Vienne puisse se plaindre“ [1].

C'est-à-dire que avec les Turcs, qui avaient été vaincus à la bataille de Hotin, où avait été sauvé le royaume, il venait de conclure, avec le concours de la diplomatie française, d'un agent comme Sauvans [2], la paix, — en attendant l'expédition de Vienne, cette expédition qui formera sa gloire la plus grande et la plus pure. Mais Louis XIV ne désirait pas le faire combattre contre les Turcs, dont lui-même était par tradition l'ami, en attendant certaines actions dont nous pourrons bientôt juger l'opportunité; il désirait tourner les armées polonaises contre l'empereur.

On a essayé de passer à Sobieski un peu d'argent: cette royauté polonaise, qui n'avait pas de revenus [3], paraissait devoir être très sensible à cet essai de corruption, mais la réponse faite par le roi de Pologne est non seulement très claire, mais très digne: „L'intérest de l'argent ne le toucheroit jamais assez pour l'obliger à rien faire contre ce qu'il croyoit se devoir à luy-mesme [4]“.

C'est une réponse vraiment romaine de la part de celui qui avait une si grande réputation dans toute l'Europe, qu'il y avait

---

[1] Waliszewski, ouvr. cité, p. 101.

[2] Nos *Actes et fragments*, I, p. 83. Rien dans le livre de M. C.-G. Picavet, *La diplomatie française au temps de Louis XIV, 1661-1715*, Paris 1930.

[3] „Il n'a“, dit un rapport contemporain, „dans sa chambre que huict ou dix petits garçons cosaques, valaques ou tartares“; J. du Hamel, loc. cit., p. 22. Sur le vêtement et l'armement „à la valache“, Charrière, ouvr. cité, III, p. 467, note. Cf. *Relation historique de la Pologne... par le sieur de Hauteville*, Paris 1686.

[4] Waliszewski, p. 111. Sur l'astrologue de la Cour, Bouillard, *ibid.*, p. 271, no. 158.

des personnes qui partaient de France, jusqu'au fils même de Louvois, le marquis de Souvray, pour apprendre l'art militaire en Pologne auprès de Jean Sobieski. Dans les mémoires qui ont été si peu employés de de Sourches[1], dans lesquels il y a parfois des choses étonnantes de vérité et d'intérêt, il est dit qu'il prenait ce chemin de Pologne pour s'initier à une tactique de la guerre qui était tout à fait nonvelle et que l'Occident ne connaissait pas encore.

Mais, en même temps, à coté de cette réponse que je viens de citer, on voit aussi ceci: que Louis XIV aurait fait beaucoup mieux de s'intéresser aux intérêts de la Maison d'Arquien et surtout au père de la reine. Si on avait satisfait le père de la reine, tout aurait pu aller. Mais, autant que Monsieur d'Arquien n'était pas satisfait de sa situation, Sobieski ne poursuivit pas des négociations qui n'auraient pas été au gré de sa femme[2].

Du reste, on croyait pouvoir installer quelque Français sur ce trone jadis occupé par Henri III. Ainsi pour Béthune[3] et pour Saint-Pol, qui combattra à Candie. *L'Histoire du marquis de Saint-André* a ce curieux passage: „Un an après que Visznowieski eut été élû roy de Pologne, quelques mécontens formerent un parti contre lui. Ils vouloient s'assembler pour proceder à une nouvelle election. et ils avoient resolu de nommer Monsieur le comte de Saint Pol. Monsieur le Prince, qui, sur les promesses de ses partisans, comptoit la chose déja faite, pria le marquis de Saint André d'accompagner son neveu en Pologne et l'assura qu'il y seroit Grand Marechal". Or il s'était engagé avec Venise.

---

[1] I, p. 6.

[2] Mission de Toussant de Forbin-Janson, évêque de Digne, puis de Marseille et de Beauvais, en 1671; nos *Actes et fragments*, I, p. 83. Cf. C. Douain, *Toussaint de Forbin et l'élection de Iean Sobieski*, dans la *Revue d'histoire de l'Église de France*, 1910; comte de Forbin, *Première mission de Toussaint de Forbin en Pologne (1674-1677)*, dans la *Revue d'histoire diplomatique*, XXV (1911), p. 532 et suiv., *La seconde mission de Toussaint de Forbin*, *ibid.*, XXVII (1913), p. 238 et suiv. Voy. sur la mission de Béthune, en 1676, J. du Hamel, loc. cit., p. -5 et suiv. Il aurait voulu être roi *(ibid.*, pp. 29- 0) ! En 1677 dom Louis-Marie Didon, établi à Jassy, correspondait avec l'evêque de Marseille; nos *Actes et fragments*, I, pp. 87-88.

[3] Voy. plus haut.

Le prince intervient, mais le roi regagna des adhérents et St. Pol mourut sur le Rhin[1].

Lorsqu'on connaît cette situation, on se rend compte que Louis XIV — et ici il avait raison — ne pouvait rien entreprendre de ce côté. Ç'aurait été provoquer les Turcs, perdre cet appui qu'il avait contre les Impériaux, et on verra bientôt combien était important cet appui à ce moment même, et ç'aurait été provoquer une guerre dont il n'avait que faire.

Le roi de France a pensé cependant, lui aussi, à un établissement du côté de l'Afrique du Nord. Il déclara vouloir „quelque poste considérable en Afrique pour faciliter le commerce, ce qui sera également avantageux aux subjects des deux Empires[2]".

Ensuite d'Estrées sera envoyé à Tripolis et il faudra, pour que les Barbaresques puissent payer les dédommagements exigés, que les Juifs vendent les lampes des synagogues et les bracelets et colliers de leurs femmes[3]. Et il est tout aussi vrai que sous lui il y a eu même une action militaire contre les Turcs, seulement ce n'était pas autant une action ordonnée par le roi: elle venait de l'initiative de Duquesne.

A ce moment, la Méditerranée était envahie par les vaisseaux des pirates, et Duquesne prit l'initiative d'aller les chasser. C'était le moment où, après le départ de Nointel[4], l'ambassadeur de France, de Guilleragues, n'était pas reconnu, pour avoir refusé de faire saluer à son arrivée le Sérail, d'accepter des perquisitions sur son vaisseau et d'admettre qu'on ne lui fasse pas les honneurs du sofa. Il est allé jusque dans l'île de Chio où il a trouvé les vaisseaux du kapoudan, de l'amiral turc, qui lui a intimé l'ordre de ne pas entrer dans le port. La réponse a été: je poursuis des pirates et je m'en vais les chercher où ils sont. Et, comme on voulait savoir si cela signifiait qu'il irait jusqu'au château de l'île de Chio, il assura que, si les pirates y logent, il faut bien qu'il aille les y trouver.

Il y a eu, naturellement, après les 8.000 boulets lancés contre la vieille pierre génoise de la forteresse turque, quelque peu de

---

1 Pp. 385-387.

2 Hudiţă, thèse citée, p. 207.

3 De Sourches, ouvr. cité, pp. 247 et suiv., 295 et suiv.

4 Voy. Albert Vandal, *L'odysse d'un ambassadeur. Les voyages du marquis de Nointel (1670-1680)*, Paris 1900.

discussion et, comme les Turcs entendaient dès ce moment ce langage-là, Duquesne a pu finir sa campagne[1].

Seulement c'était là une action personnelle de Duquesne. Le rêve africain n'a jamais eu d'importance, et, au contraire, Louis XIV a entretenu des rapports d'amitié avec les Barbaresques. Il lui est même arrivé une fois de recevoir une ambassade de la part de ces pirates, qui lui ont fait un discours que de Sourches juge être peu poli. Voici en effet le résumé des paroles prononcées par leur envoyé en présentant au roi douze chevaux de Barbarie: „Comme les fourmis firent présent à Salomon d'une cuisse de grenouille, de même nous autres nous venons faire à Votre Majesté le petit présent qu'elle voit[2]".

Ce n'était pas, sans doute, d'après les règles de la diplomatie, ni le genre de discours qu'on faisait à cette époque à Versailles ou à Paris.

Donc, le roi de France s'est borné à laisser partir dans cette campagne du Saint-Gothard un certain nombre de nobles français qui ont contribué, comme je le disais, à la victoire.

Seulement, aussitôt, il s'est empressé de donner des explications à Constantinople, comme, du reste, à l'époque où Henri de Valois voulait avoir Alger et on disait devant le Grand-Vizir qu'il ne s'agissait pas de conquérir pour la France cette ville, mais seulement de défendre Alger contre les Espagnols.

Et c'est un peu aussi l'explication qui a été donnée pour la campagne de Bonaparte en Égypte. Il y avait en ce moment à Paris un ambassadeur, un pauvre homme qui n'en savait rien, bien que plus tard il fût arrivé à en apprendre quelque chose.

---

[1] Cf. le récit qu'en donne l'ambassadeur d'Angleterre, dans Abbott, *Under the Turks*, pp 286-287, 335, 340-34.. — Il y avait alors „beaucoup de rénégats français dans de hautes places auprès du Vizir" *(ibid.*, p. 286). L'un d'eux, de Poitrincourt, Picard, devint Ali Kadi-Zadeh, bey d'Aladché-Hissar, puis de Nicopolis et de Silistrie, ensuite de Bude; ayant épousé la fille du Grand Vizir Mourad, il passa à Bagdad; destitué par le nouveau Vizir Nassouf, qui l'envoya à Viza, il redevint après l'exécution de celui-ci beglerbeg de Bude, où il mourut, âgé de cinquante-cinq ans. Sa mère continuait à lui écrire comme à un chrétien: „A. M. de Pointricourt, mon fils, étant en Turquie"; A. Boppe, *Journal et correspondance de Gédoyn „Le Turc"*, p. 137 et suiv.

[2] De Sourches. loc. cité, p. 57.

Lorsqu'il a donc demandé ce que cela pouvait signifier, on lui a dit qu'il peut rester à Paris, car ce n'est pas une guerre, mais bien une façon de défendre l'Égypte contre les Anglais.

On avait essayé de la même politique au moment de la campagne de Saint-Gothard. Louis XIV avait permis le départ de certains nobles français. Seulement il ne l'aurait pas fait comme roi de France. A cette date, il était membre de la Confédération du Rhin, „landgrave d'Alsace". Et, comme l'empereur avait demandé le concours de tous les princes d'Allemagne, Louis XIV, en quelque sorte un prince d'Allemagne, avait permis en cette qualité de prince d'Allemagne à des gentilshommes qui n'étaient pas du tout allemands d'aller se battre contre les Turcs à Saint-Gothard.

Bien entendu, lorsque la paix a été conclue, à Vasvár, entre les Turcs et l'empereur, on n'a fait aucune mention du roi de France qui prétendait n'être là que comme membre de la Confédération Germanique.

On n'a pas assez appuyé — je ne l'ai même pas fait moi-même dans mon „Histoire de l'Empire ottoman" — sur cette hypocrisie diplomatique qui ne manque pas d'être intéressante [1].

II.

Mais, si la politique du roi était, jusqu'au siège de Vienne, en 1683, si peu sincère et si peu efficace dans l'Orient européen, les Français avaient déjà appris par eux-mêmes le chemin qui mène vers l'Orient. Et il y a eu ainsi la participation, très importante et poursuivie avec beaucoup d'opiniâtreté jusqu'à la fin, à la défense de l'île de Crête contre le Grand Vizir.

L'Ile appartenait depuis le commencement du XIII-e siècle aux Vénitiens. C'était un „royaume" qui formait une des parties les plus importantes des possessions de la République. Non seulement elle appartenait à Venise, mais une partie de la noblesse vénitienne s'y était établie.

Il y avait donc une noblesse crétoise, avec toute une vie vénitienne dans cette île, de sorte que, si les Vénitiens ont défendu, pendant cette seconde moitié du XVI-e siècle, avec tant d'achar-

[1] Voyez la thèse citée de M. Hudiță, p. 207 et suiv. — Rapport avec le chah par le moyen de l'evèque de Mardin; De Sourches, ouvr. cité, p. 335. Cf. *Mémoires de Saint Hilaire*, ed. Léon Lecestre, I, p. 75.

nement cette possession de Chypre où il n'y avait comme Vénitiens que les fonctionnaires, on s'imagine ce qu'ils ont dû faire contre les Turcs en ce moment lorsque Crète, en dehors de sa valeur, signifiait autre chose par cet établissement de la noblesse vénitienne dans l'île.

Les Turcs, de leur côté, avaient déclaré qu'ils étaient capables de passer des années, de sacrifier tout, pour en finir avec la domination chrétienne dans l'île.

Cette guerre a duré donc une trentaine d'années, étant une des plus difficiles pour l'Empire Ottoman, et cette résistance si dure a demandé les plus grands sacrifices à Venise.

Autour de cette résistance, qui a commencé vers 1640 et qui a duré jusqu'après 1660, il y a eu un grand mouvement de sympathie dans toute l'Europe. La guerre de Crète était devenue une cause chrétienne. Ce qui avait été d'abord une guerre politique entre Vénitiens et Turcs était maintenant un devoir pour n'importe quel chrétien.

L'histoire de cette guerre est très bien connue. Les renseignements abondent du côté des Vénitiens et même du côté des Grecs qui étaient la majorité dans l'île de Crète. Des épopées comme celle de l'époque byzantine, le „Digénis Akritas", se sont formées autour de cette guerre qui était, en même temps, une guerre de la chrétienté orthodoxe des Grecs [1].

Très souvent les Grecs ont soutenu l'Empire ottoman contre les Occidentaux, mais cette fois il y a eu entre Vénitiens et Grecs, orthodoxes qui vivaient sous le signe du Lion et de Saint-Marc une communion et une action commune, ce qui contribuait encore davantage à l'élan de défensive des Vénitiens et à la douleur qu'ils ressentaient de comprendre qu'ils ne pourront pas conserver cette île si importante.

Naturellement la société française, — pas le roi, qui ne voulait pas entendre parler d'une action en son nom faisant prendre aux siens le drapeau pontifical [2]—, a été prise par ce courant de croisade.

[1] Cf. Les Mémoires de Ville (bibliographie plus loin), II, p. 235 et suiv.; Savinien, ouvr. cité, II, p. 4 et suiv.

[2] „S. M. ne voulant pas déclarer ouvertement la guerre au Grand Seigneur elle a résolu qu'elle agiroit sous le nom du Pape et prendroit l'étendart de Sa Sainteté"; Bigge, *Der Kampf um Candia, in den Jahren 1667-1669*, édité par l'état-major allemand, Berlin 1899, p. 219.

Ainsi, le 20 septembre 1668, il y a eu à Toulon le départ de toute une brillante société, de chevaliers, de courtisans de Louis XIV, qui reprenaient l'ancien rôle des chevaliers du moyen-âge: le duc de Saint-Paul, le marquis de Villemont, François de Beaufort, le maréchal de Bellefonds, un de Navailles, un de Choiseul, un de la Motte-Fénelon, un de Tavannes, parent de celui qui avait été en Valachie vers 1570, un duc de Rohan et un duc de Château-Thierry, un Caderousse, un Villemaur, un marquis de Villefranche[1] et d'autres de moindre importance, dont certains sont restés jusqu'au bout de cette campagne, par exemple un Saint-André qui a été le dernier à partir[2].

Ils continuaient l'action des Français combattant sous les drapeaux du comte de Waldeck, sous le commandant de la flotte des Hospitaliers de Malte, Gabriel de Bois-Brodant et un La Valette, en 1644[3]. Les chevaliers de St. Jean qui combattaient en ce moment, avec un La Tour Maubourg, „estoient presque tous François; il n'y en avoit que quinze Allemands ou Italiens et quatre Espagnols[4]".

Ils ont combattu pendant quelques mois, commettant la même faute que leurs prédécesseurs à la bataille de Nicopolis. Venant dans un pays qu'ils ne connaissaient guère, ayant devant eux un ennemi qu'ils n'avaient jamais rencontré, ils n'ont pas imité les Vénitiens, qui agissaient avec beaucoup de prudence, ce qui leur a permis de résister pendant environ deux dizaines d'années. Ceux-ci, comme les Valaques de 1396 à l'égard de Jean Sans

---

[1] Les Mémoires cités de Saint Hilaire (I, p. 7) ajoutent un Dampierre, un Colbert de Maulévrier, un Le Bret, un de Rambures, un de Catelan. Dans le livre de Bigge: du Pré des Roches, de Chamilly, de Jovency, des Molets, de Segeville, le comte de Chelain, Beauchevilliers, des Fourneaux, de Tambonneau, le marquis du Refuge, le chevalier de Suze, le marquis de Tord de Flavigny, de Bois Commun, Cilucault, de la Mondie, de Longuemar, Bois le Comte, de Charmont, de Verginy, de la Corte, de Romécourt, de Poncet, de S. Marcel, du Moulin, de la Forêt de Gonor; p. 217.

[2] Citons parmi les ingénieurs un Maupassant, un de Bellonnet, de Provence, un Verneul, parmi les capitaines un Martin Valois, un la Troquette, un Loulatier, un de Latré, un colonel Châteauneuf, un de Chamilly; Mémoires de Ville, I, pp. 253, 267, 277, 289 et suiv., 375, 392; II, pp. 185 et suiv. (liste), 235, 237, 239, 243 et suiv.

[3] Savinien, ouvr. cité, I, pp. 5, 13.

[4] *Histoire du marquis de Saint-André*, p. 370.

Peur, ont recommandé sans doute de rester d'abord de côté autant qu'il le faudrait pour s'initier à cette guerre si nouvelle. Les Français ont refusé de le faire. Comme, alors, à Nicopolis, on avait attaqué les janissaires et les spahis du Sultan sans savoir ce qu'est un janissaire et un spahi, cette fois ils ont voulu une grande victoire décisive dont le mérite leur serait revenu à eux seuls. Sachant d'où ils venaient, conscients du grand rôle que jouait la France en ce moment, très fiers des victoires qu'avaient gagné ailleurs les armées françaises, ils ont voulu rencontrer aussitôt les Turcs.

Cela a fini très mal (12 décembre, 25 juin 1662). La plupart de ces nobles français sont restés sur le champ de bataille [1]; de Beaufort disparut dans la mêlée [2]. Mais pour cette défaite qui leur avait beaucoup coûté, on ne s'est pas découragé en France; d'autres étaient annoncés comme devant venir pour reprendre la campagne, qui appartenaient à la meilleure noblesse française. On comptait aussi sur les quinze vaisseaux de France qui se trouvaient près des côtes de l'île.

Seulement tout cela n'a servi à rien. Après le départ de ces hardis auxiliaires (4 janvier 1669) les Vénitiens ont continué à lutter, mais ils ont dû capituler et ce qui avait été, comme, jadis, le siège d'Ostende, la principale préoccupation millitaire de l'Europe entière, a fini par l'établissement de la domination ottomane dans l'île.

A ce moment et plus tard, comme manifestation de l'enthousiasme pour la croisade, il y a toute une bibliographie concernant une expédition qui était aussi familière au public européen, intéressant beaucoup de catégories nationales différentes.

Ainsi le „Journal d'expédition de M. La Feuillade pour le secours de Candie, par un volontaire", ouvrage paru à Lyon, en 1670; L'„histoire du marquis de Saint-André-Montbrun, capitaine general des armées du roy et general des armées de terre de

---

[1] „De huit cens François qui étoient allez en Candie, à peine en restoit il deux cent cinquante en état de servir"; *Hist. du marquis de Saint-André*, p. 346.

[2] „On n'a jamais bien sceu comme Monsieur de Beaufort fut tué, mais on sçait que le Grand Vizir envoya sa teste à Constantinople, où elle fut portée pendant trois jours par les ruës comme une marque de la défaite des chrétiens"; *ibid.*, p. 365.

la Republique de Venise", parue à Paris en 1688. Il y a les „Mémoires du voyage de Mônsieur le marquis de Ville en Dalmatie et au Levant ou l'histoire curieuse du siege de Candie, ...le tout tiré des memoires de J. B. Rostagne par François Savinien d'Alquié", Amsterdam, 1670-1 [1].

Voici donc pour cette campagne de Crète, ses origines, son caractère et l'influence qu'elle a pu avoir sur l'esprit général de l'époque.

Mais maintenant il faut dire quelques mots sur ce qu'était l'Empire ottoman à ce moment, parce que le refus de Louis XIV de devenir un successeur de Godefroi de Bouillon s'appuyait en grande partie, et avec raison, sur ce qu'était cet Empire pendant la seconde moitié du XVII-e siècle.

A ce moment, on avait formé à le dessein de refaire l'Empire par une série d'offensives. On pensait que la décadence est venue de ce fait que pendant longtemps il n'y a pas eu de guerre et sans la guerre on ne peut pas avoir un état d'esprit capable d'entretenir la résistance des Turcs à leurs ennemis.

D'abord, il y a eu deux personnalités tout à fait exceptionnelles qui se sont employées pendant de longues années à cette réfection de l'Empire, deux personnalités pour lesquelles on a eu un certain intérêt jusqu'en France. En effet, il y a un petit ouvrage qui les concerne, bien que leur nom soit donné d'une certaine façon, à l'italienne. Ces deux personnalités sont le Grand Vizir Mahomet Keupruli et son fils Achmed [2].

Dans l'histoire de l'Empire ottoman, ils représentent une vraie révolution dans les tendances et des réformes, très importantes, dans sa constitution.

Mahomet était un vieux Turc originaire de Macédoine, de la localité dont il porte le nom, de Keupru. Il avait vécu pendant de longues années sous le règne de Sultans qui avaient une autre qualité que celle des dégénérés qui règnaient vers 1660-1670 et, lorsqu'il a vu que tout était en train de se ruiner et de

---

[1] Cf. aussi notre *Geschichte des osmanischen Reiches*, IV, p. 127 et suiv.

[2] *Histoire des Grands Vizirs Mahomet Coprogli Pacha et Ahcmet Coprogli Paha ...avec le plan de la bataille de Cotzchin*, Paris 1 76-1679, 3 vol. Cf. *Memoires sur l'origine des guerres qui travaillent l'Europe depuis cinquante ans par P. Livrage de Vançiennes*, Paris 1677, deux parties,

disparaître, il s'est présenté comme l'homme capable, mais par des moyens de violence qui allaient jusqu'au massacre en masse des dignitaires rebelles à l'autorité du maître, des soldats des anciennes formations, janissaires et spahis, dont les querelles avaient rempli pendant des années l'histoire de l'Empire ottoman, et, la hache à la main, il a réussi à rétablir, d'une façon absolue, l'ordre depuis longtemps disparu.

Son fils, qui n'avait pas la rudesse et la profonde ignorance de son père, lequel manquait complètement d'horizon pour une nouvelle orientation, ce fils qui était un *tchélebi,* un homme instruit, Achmed a pensé aussitôt à cette offensive dont les chapitres s'appellent: guerre de Saint-Gothard, guerre contre les Cosaques, un peu plus tard, du côté de Tchchrin, guerre contre la Pologne, cette guerre qui a permis à Jean Sobieski de gagner la brillante victoire de Hotin, la Choczim des Polonais, que les contemporains ont mise à côté des plus brillants exploits de la croisade du moyen-âge, et cette guerre s'est prolongée ensuite par un conflit, à cause des Cosaques, avec le Grand-Duc de Moscou, jusqu'à la paix de Radzim.

Alors les Turcs de 1660 jusqu'après 1680 ne seront plus ceux de la décadence comme on pouvait l'observer dès la moitié de ce XVII-e siècle On condamne, et très sévèrement, l'entreprise contre Vienne, qui n'a pas été commandée par Achmed Keupruli, qui peut-être ne se serait pas laissé entraîner dans cette direction, mais est l'oeuvre d'un personage médiocre, élevé à l'école des Keupruli, mais n'ayant pas leur talent, ce Grand-Vizir Kara-Moustafa qui a conduit les armées turques devant les murs de la capitale autrichienne. Or, celui qui a fini par expier son erreur, étant condamné par le Sultan et exécuté aussitôt après, avait raison, sous un certain point de vue, d'entreprendre cette campagne.

Lorsqu'un régime s'appuie sur des succès militaires, qu'il a toute une série de succès militaires ou même une défaite comme celle de Saint-Gothard, mais en arrivant à une paix qui, au lieu de signifier la défaite, permet aux vaincus de regagner leur prestige, il ne peut pas s'arrêter de sitôt. Toute une génération turque avait été élevée dans le sens de la guerre et, dans l'histoire des nations et des États, il faut compter toujours avec la psychologie des générations.

Ainsi, maintenant, l'orsqu'on parle de la Russie, on ne doit pas penser aux générations qui ont été élevées sous le régime tzariste; il y a maintenant là une ou deux générations qui se sont formées sous le nouveau régime et il faut tenir compte de ce qui a résulté de cette éducation.

Il y avait donc alors une éducation héroïque, quelque chose qui correspond au fascisme italien, à l'Allemagne de Hitler, dans ce monde turc, et on ne pouvait pas dire à ces gens-là: nous avons gagné ce que nos prédécesseurs ont perdu comme territoire ou comme prestige, et maintenant il faut revenir à l'ancien état de choses. Ainsi Kara-Moustafa a été obligé de suivre la direction qu'avait imprimée les deux Keupruli.

On pense bien que, dans cette entreprise contre les Impériaux, les Turcs étaient soutenus par la diplomatie française, qui avait besoin, en 1683, d'une intervention ottomane pour faciliter la tâche que Louis XIV voulait accomplir en Allemagne. Avec les Turcs devant Vienne, c'était autre chose qu'avec un empereur ayant les mains libres [1].

Déjà le roi de France s'était de nouveau mêlé, mais d'une façon plus sérieuse et plus suivie, aux affaires de l'Est européen. Il était informé des projets d'un Zriny, d'un Bethlen [2], qu'il approuvait „pour faire naître quelqu'émotion dans la Hongrie“ [3], fût-ce même en employant une „nation inconstante, sans discipline et aisée à mettre en fuite“ [4]. On espérait en France en 1681 que „aux mecontens se joindront 45 mille Moldaves et Valaques, qui sont, dit-on, les plus miserables gens qu'on puisse voir“ [5]; Bethlen proposait cette triple alliance dace [6].

Ces princes, les ministres français arrivèrent à les connaître. En 1665, de Stettin, où il s'était abrité chez le roi de Suède, l'ancien prince de Moldavie Georges Étienne envoyait un émissaire, Ale-

[1] Cf. Gaëtan Guillot, *Léopold I-er, les Hongrois, les Turcs. — Le siège de Vienne, papiers diplomatiques inédits (1681-1684)*, dans la *Revue d'histoire diplomatique*, XXV (1911), pp. 417 et suiv., 522 et suiv.

[2] Bogisich, dans les *Monumenta Slavorum meridionalium*, XIX, p. 223 et suiv.; Hudiţă, *Recueil*, pp. 15, 117 (no 66). Missions d'un Grémonville, d'un Boissy; la même thèse, p. 195 et suiv.

[3] Le même *Recueil*, p. 217.

[4] *Ibid.*, année 1663

[5] *Ibid.*, p. 261, no. 407.

[6] Bogisich, loc. cit, pp. 3-5, 18. Cf. Hudiţă, *Recueil*, p. 207, no. 224.

xandre Jules Torquatus des Frangepani, pour demander l'intervention royale en sa faveur[1]. En 1671 un prince de Valachie déposé, Grégoire Ghica, déclarait à Louis XIV qu'il est prêt de quitter son refuge de Vienne pour aller engager en Italie 2.000 fantassins albanais et 2.000 cavaliers croates et les lui offrir[2]. Négocié par Roger Akakia, un traité était conclu avec Apaffy le 27 mai 1677. Dès 1678, l'influent Teleky envoyait à l'envoyé royal en Pologne, Béthune, et à sa femme „sept chevaux de carosise hongrois et un cheval d'un port tout extraordinaire, lequel n'a que cinq ans et passe en Transylvanie pour un cheval sans prix“ [3]. Un Ladislas Csáky s'offrait à Louis XIV, „pretendant estre de la meilleure maison de son pays, descendant d'un des sept capitaines d'Attila [4]“.

Des Jésuites comme le père Bennier, attaché à „la gloire et l'interest du roy“, travaillaient dans ces régions à une pareille oeuvre [5].

III.

Mais de l'action turque contre Vienne ont résulté des situations dont la royauté de Louis XIV a dû souffrir jusqu'à la fin, et on se demande même ce qui aurait pu arriver si les Turcs avaient atteint leur but de conquérir la capitale impériale.

Les Turcs établis à Vienne, avec une tendance à s'étendre vers le milieu de l'Europe, reprenant l'ancien idéal de Soliman le Magnifique qui, lui-même, avait assiègé Vienne en 1529, sans être arrivé à aucun résultat, le Croissant de l'Islam au lieu de la Croix sur le clocher de l'église Saint-Étienne, ç'aurait été une chose terrible pour la France et pour n'importe quel pays de l'Europe.

Gagner Vienne était sans doute une oeuvre difficile pour les Turcs. mais les chasser une fois installés aurait été d'une difficulté presque insurmontable. De sorte qu'au fond Louis XIV aurait dû se féliciter de ce que cette action à laquelle avait travaillé et, qui, si elle avait réussi, lui aurait rendu un grand service momentané n'eût pas atteint son but, ni donné un résultat définitif.

Or, aussitôt que les Turcs se sont présentés devant Vienne,

[1] Hurmuzaki, Suppl. I, pp. 249, 251-254.
[2] Ibid., I, p. 256.
[3] Ibid., p. 183, no. 183.
[4] Ibid., p. 222.
[5] Ibid., p. 227. Mais l'émissaire, Du Vernay Boucault, était expulsé de Pologne.

la Pologne de Jean Sobieski a dû intervenir: elle ne pouvait pas s'y refuser.

Si, pour les États de l'Europe centrale et de l'Occident, la présence des Turcs à Vienne aurait représenté un très grand danger, pour la Pologne c'était la mort. La victoire de Sobieski avait arrêté les campagnes des Keupruli, mais c'était des choses qui pouvaient recommencer.

Alors, Jean Sobieski, qui, depuis longtemps, combattait contre les Impériaux [1], n'avait plus le choix, et il devait nécessairement aller défendre Vienne. „Il est de nostre intérest“, disait-il lui-même, „de combattre un ennemi qui nous attaquerait en Pologne, s'il n'étoit pas occupé ici [2]“. Mais il finit par considérer son armée comme un instrument personnel, auquel il était prêt à réunir des Allemands. Les Polonais ne combattirent pas à Gran, et Sobieski, brouillé avec l'empereur Léopold, se demandait si la couronne de Hongrie ne pourrait pas lui appartenir [3].

Certains États allemands n'aimaient pas les Habsbourg, ils ne les ont jamais aimés, n'ayant pas consenti à sacrifier leur autonomie; ces États étaient, en particulier, protestants: toute victoire des Habsbourg représentait au point de vue religieux une menace, et la plus dure des menaces. Cependant, pour le même motif, ces États allemands se sont empressés de fournir leur contingent à la Maison d'Autriche.

Enfin, parmi ceux qui ont combattu sous les drapeaux de l'empereur en Hongrie, pendant la dernière partie du XVII-e siècle, on trouve aussi des représentants d'autres nations.

Il ne faut pas oublier que Montecucculi, dont le rôle a été si grand pour la pénétration autrichienne en Transylvanie, était Italien, qu'un des généraux chargés jadis de la défense de la Transylvanie contre les Turcs et contre le prince imposé par le Sultan s'appelle des Souches, qu'à côté du marquis Louis de Baden, qui ne serait pas accouru sans cette menace turque regardant maintenant toutes les régions de l'Empire, il y avait, en

[1] Louis XIV lui avait préféré pour le trône de Pologne le Comte Palatin de Neubourg; Évêque Douais, dans la *Revue d'histoire de l'Église de France*, I (1910), pp. 257 et suiv., 590 et suiv. Il avait été question de Conti, du duc d'Enghien; Waliszewski, *Marysienka*, p. 159.

[2] J. du Hamel, loc. cit., p. 106.

[3] *Ibid.*, p. 110.

attendant le prince Eugène de Savoie, Italien d'origine, mais qui a vécu pendant longtemps en France, où Louis XIV a refusé ses services, ce qui l'a fait passer chez l'empereur (il signait en trois langues: *Eugenio von Savoye*), ce duc de Lorraine qui a été un des plus grands généraux des Habsbourg, et la convention qui a été signée avec Apaffy, jadis allié de la France, s'appelle la convention lorraine, car c'est à cause du fait que ce prince de Lorraine a été vainqueur des Turcs que la Transylvanie a passé sous la domination de l'empereur [1].

Voici donc le résultat que l'entreprise de Vienne a dû amener pour les projets de Louis XIV: il croyait gagner et au fond il a tout perdu.

Sobieski s'est mis au service de l'empereur, qui considérait la situation de cet allié presque comme celle d'un général employé par lui. Toute la Hongrie a été reconquise par des moyens de croisade et par des troupes impériales, de sorte que, plus tard, lorsqu'on a voulu, par la nation, rétablir l'ancien royaume, il y a eu cette difficulté que le pays n'avait pas été regagné sur les Turcs par cette nation elle-même, mais que c'était une oeuvre des Habsbourg et cela créait sans doute pour l'élément magyar une situation d'infériorité. Car ce n'était pas le résultat de ses efforts que cette disparition de la domination ottomane à Bude et à Temeschwar, mais un chapitre de la revanche allemande, autrichienne du côté de l'Orient et aussi un chapitre de l'entreprise poursuivie à travers les siècles par la nation allemande.

Mais, l'empereur étant maintenant maître de la Hongrie gagnée par la conquête, aussi de la Transylvanie, qui était soumise au duc de Lorraine, que pouvait-on faire sur ce front de l'Est pour servir les intérêts français contre la Maison des Habsbourg?

Les Turcs étaient rejetés vers la péninsule des Balcans; leur situation, même en Moldavie et en Valachie, devenait très mauvaise. Un prince entreprenant, ayant un grand idéal impérial, Şerban Cantacuzène, négociait avec les Impériaux, arrivant même

---

[1] Le duc Charles de Lorraine avait eu aussi des visées royales, en Pologne et même en France. Voy. Louis Davillé, *Les prétentions de Charles III de Lorraine à la couronne de France*, Paris 1909.

à la conclusion d'un traité. On lui promettait des places de refuge, le secours d'une armée impériale. Des généraux d'empire, un Veterani, Italien, originaire d'Urbino, après lui, un Allemand, Heisler, sont entrés dans cette Valachie. Dans la Moldavie voisine il y avait déjà une action de la diplomatie impériale, et un prince n'ayant aucun horizon devant lui, Constantin Cantemir, venait de signer une convention avec les Impériaux.

Sobieski attendait pourtant la réunion au royaume de Pologne de la Moldavie et de la Valachie. Plus tard, il consentait à avoir seulement la Moldavie et se serait contenté même de la partie du Nord. Tout cela devenait néanmoins impossible, non seulement par les insuccès des deux campagnes faites en Moldavie par le roi-héros, mais avant tout par ce fait que les Impériaux avaient d'autres moyens de pénétration et de domination dans ces régions.

De sorte que le front Est du grand projet de Louis XIV contre les Impériaux était maintenant définitivement dégarni.

Alors, à la fin, on ne voit que deux actions dans ces pays, dont l'une appartient à la royauté française elle-même, mais appuyée sur un homme de très peu de valeur et encore moins de foi, qu'on avait considéré d'abord comme représentant sa race au plus haut degré [1], mais qui, ayant sans doute du courage, de l'énergie, qui allait jusqu'à l'opiniâtreté, avait été compromis par de graves défauts et, peut-être même à côté de ses défauts, il y avait, pour l'empêcher de jouer son rôle, un manque de popularité parmi les vrais éléments qu'il pouvait employer pour refaire la Hongrie. Il s'agit d'Éméric Tőkőly, qui a été pour quelque temps, aux yeux des Turcs, le roi de Hongrie. Ce roi de Hongrie, s'appuyant sur la Transylvanie, il s'agissait de le soutenir par tous les moyens.

Je reviendrai bientôt au rôle de Tőkőly, au commencement de son action reliée à la principauté royale des Rákóczy, puis à un triomphe momentané qui le rendit maître de la Transylvanie, et puis aux raisons pour lesquelles tout s'est définitivement effondré.

Mais à côté, il y avait aussi autre chose.

---

[1] Opinion de l'agent français Révérend : „Theokeoli est le plus grand seigneur et le plus honneste homme qui soit en Hongrie, que toute la noblesse regarde avec respect et qui dans cet age n'a pas moins de prudence et de fermeté qu'un homme de cinquante" ; Hudiţă, thèse, p. 305.

Cette croisade hongroise chez les „mécontents", qui devait être royale, a été plutôt jésuite. Les Jésuites, — et non le Pape —, agissant un peu d'eux-mêmes, comme un Ordre qui a sa politique à lui, ne se demandant pas toujours ce que dirait le Souverain Pontife, ont voulu prendre pour eux-mêmes un rôle que le roi de France aurait aimé jouer [1].

Il y a ainsi une série de Jésuites mêlés en ce moment aux affaires de Transylvanie, de Pologne; ils viennent aussi dans les principautés roumaines. On en a vu un qui était employé en Transylvanie, un autre qui, en Valachie, soutenait ce prétendant à la couronne de Byzance qui était le prince Şerban Cantacuzène et puis, en 1689, ceux qui ont laissé la description de leur voyage, Philippe Avril et Beuvollier [2]. On les voit arriver à Jassy, — par les „Boukovines", dévastées, par les Cosaques de Sobieski, où la population paysanne se terre dans des tanières devant les raids des Turco-Tatars où, transportés en carrosse princier entre des soldats et salués d'un discours en latin par Nicolas, le fils du Grand Logothète et écrivain Miron Costin, ils font la connaissance du prince de Moldavie Constantin Cantemir, s'intéressent aux rapports qu'entretient celui-ci avec les Impériaux, espérant qu'on pourrait le gagner pour la cause chrétienne. Ce prince est, du reste, très aimable à leur égard : il les connaît depuis longtemps comme des personnalités distinguées dans le domaine des sciences. Seulement, comme il ne savait pas lire et qu'il signait employant une planche dans laquelle étaient sculptées les lettres de son nom, on s'imagine bien que ce discours ne venait pas de lui. Il était probablement ou bien de Démétrius, son fils, ou de cette grande personnalité littéraire à la façon de la Renaissance qui dominait en ce moment la vie politique de la Moldavie: Miron Costin, le grand ami des Polonais et, en même temps, dans la littérature polonaise de l'époque, un des représentants les plus distingués, parce qu'il a fait des vers polonais, toute une épopée moldave en langue polonaise.

---

[1] Dans les Lettres de Des Noyers on voit, vers la moitié du XVII-e siècle, „Calixte Augustin déchaussé qui montre à Venise des lettres de plusieurs grands princes pour une ligue contre les Turcs" (p. 556).

[2] *Voyage en divers États d'Europe et d'Asie entrepris pour découvrir un nouveau chemin à la Chine,* Paris 16 2. La partie concernant la Moldavie est reproduite dans Papiu Ilarian, *Tesaur de documente,* III, p. 187 et suiv.

Plus tard, non seulement il y a de ces Jésuites qui viennent d'ailleurs pour visiter la Moldavie et voir si le prince est disposé ou non à soutenir la cause chrétienne, mais des Jésuites s'établissent même en Moldavie.

Il y a déjà longtemps, j'ai eu entre les mains les registres de comptes des Jésuites de Jassy. Ils y avaient leur maison, qui n'était pas seulement un couvent, mais une école supérieure, et à cette école les principaux boïars envoyaient des présents parce que leurs fils y allaient apprendre le latin. Ainsi Miron Costin a inscrit tour à tour ses fils : Nicolas, qui fut un écrivain, Pierre et Jean, à l'école des Pères.

De sorte que ce qui auparavant était en rapport avec les intérêts de la royauté ou de la société française, maintenant ne formait qu'un chapitre de la nouvelle pénétration de l'Église catholique en Orient.

Donc ce qui avait été entrepris à la fin du XVI-e siècle par les Jésuites de Galicie, de Lwów, qui avaient envoyé leurs émissaires dans la Moldavie du prince Pierre le Perclus, venait d'être repris comme action de caractère religieux par les représentants de l'Ordre à cette époque, du côté de la Moldavie. Plus tard, en Transylvanie les Jésuites pénètreront avec les Impériaux, ils relèveront l'ancien évêché d'Alba-Julia, créeront des écoles et arriveront à gagner une partie des Roumains pour l'union avec la Papauté.

Et cette autre Église roumaine est devenue très utile à la nation, ayant produit des personnalités de grande importance. Elle existe jusqu'en ce moment, cette minorité catholique de Roumanie ayant son archevêque.

L'on voit combien le champ dans ces régions de l'Orient est pris par cette propagande. Seulement, si on regarde la qualité nationale des Jésuites, on voit que bientôt les Français disparaissent et à la place d'un Antide Dunod, d'un Bienard, des Pères traversant l'Orient pour répandre une civilisation qui était celle de la France, on ne trouve que des Jésuites polonais, et en Transylvanie, des Jésuites hongrois, de sorte que la France a perdu le terrain non seulement comme action royale, mais aussi pour la part que pouvait avoir la nation française elle-même dans cette action des Jésuites.

Quant à Tőkőly, il a été soutenu contre les Impériaux par toute une armée turque et tatare, qui servait un peu aussi les intérêts de la royauté française dans ces régions, puisqu'il s'agissait de faire un roi de Hongrie destiné à rester l'allié de Louis XIV. Entrant en Transylvanie avec cette armée, et avec celui qui était à ce moment le très riche prince de Valachie, Constantin Brîncoveanu, qui se trouvait lui-même à côté des chefs de cette armée d'infidèles, il a gagné une victoire, prenant ce général impérial Heissler, qui a été retenu en captivité pendant quelque temps.

Dans une église saxonne de Transylvanie, le prétendant a été couronné roi de Hongrie, mais aussitôt l'armée turco-tatare s'est retirée, et aussi le prince de Valachie avec ces Infidèles qui étaient ses camarades, et le protégé de la France n'a pas pu se maintenir.

Encore une fois on a vu quelle différence il y avait entre ce que désiraient les plus nobles des esprits parmi les patriotes hongrois et entre les possibilités, si maigres, qui se présentaient, avec une Transylvanie qui ne pouvait pas servir de vraie base et avec l'antagonisme de caractère religieux qu'il y avait entre les adhérents du calvinisme et entre les catholiques.

Tőkőly ne s'était pas assez décidé au point de vue religieux [1], de sorte que, espérant avoir les deux partis, il n'a eu personne. Il s'est retiré en Valachie, et alors commence toute une longue action de la diplomatie française, qui a demandé beaucoup de temps et beaucoup d'efforts, mais qui ne pouvait amener aucun résultat.

Voici quel était le sens de cette action. Après avoir constaté l'impossibilité de maintenir en Transylvanie et en Hongrie le „roi", on s'est dit qu'il ne peut pas, tout de même, être complètement abandonné. S'il n'arrive pas avoir la couronne de Hongrie, cette couronne qu'on lui avait donnée de la plus simple forme dans l'église saxonne de Transylvanie, il fallait lui trouver autre chose. Puisqu'il y a une armée, il faut trouver une région capable de l'abriter. Lui-même, il doit conserver assez de valeur militaire et assez de prestige pour pouvoir revenir et reprendre le projet de la réfection de la Hongrie.

Depuis longtemps on avait cherché à l'établir en Valachie. Mais

---

[1] Mais le Pape travaillait contre lui; J. du Hamel, loc. cit., pp. 112-113.

des troupes comme celles de Tököly n'étaient pas une armée disciplinée. Vivant au milieu de cette Valachie qui n'avait pas le droit de se défendre contre lui parce que c'était un État vassal du Sultan et celui-ci soutenait le prétendant, les plaintes de Brâncoveanu s'élevèrent souvent et très haut contre cet hôte qu'il ne voulait accepter à aucun prix, préférant „donner jusques à sa chemise" pour s'en débarrasser [1].

Plus tard, après l'insuccès en Transylvanie, on a voulu, du côté turc et français, faire mieux que cela. Au lieu d'entretenir en Valachie aux dépens du pays Tököly, pourquoi n'en ferait-on pas un prince même de Valachie?

De Castagnères, le nouvel ambassadeur de France à Constantinople, chargé, comme son prédécesseur, de presser la paix turco-polonais avec les plus grands avantages territoriaux pour le royaume [2], écrivait, le 23 mai 1690: „si le dessein de la Transylvanie devenait impossible, je pourrais offrir les mesmes sommes pour establir le comte Tekely *dans la Moldavie et la Valachie*" [3]. Ç'aurait été une „bonne ferme" provisoire [4]. Tököly faisait des efforts dans ce sens en 1692 [5].

On pense bien que toute cette population roumaine n'aurait guère consenti à accepter comme chef quelqu'un qui n'avait aucun rapport, aucun lien avec le pays. Elle guettait les kuruczes de Tököly et les tuait sur les routes [6].

En 1695 le „roi de Hongrie" a dû enfin se retirer en Turquie, où il a mené une malheureuse existence de pauvre, des humiliations lui ayant été réservées pendant de longues années [7]. Il

---

[1] Hurmuzaki, Suppl. I [1], p. 275, no. CDII. Les Turcs lui font dire qu'„ils ont en main des principautés à lui donner"; *ibid.*, p. 270, no. CDXI. Cf. *ibid.*, p. 278, no. CDXIII.

[2] *Ibid.*, p. 274, no. CDIX; p. 275, no. CDX; pp. 276-277, no. CDXII.

[3] *Ibid.*, p. 286, no. CDXXIII.

[4] *Ibid.*, p. 302. Le même ambassadeur proposait cependant, à la place de Brâncoveanu, „un homme dont le père, après avoir gouverné les deux Valaquies pendant six ans est mort en Pologne, y ayant esté fait prisonnier en combattant pour la service du Grand Seigneur"; *ibid.*, p. 297, no. CDXXVIII.

[5] *Ibid.*, p. 302.

[6] *Ibid.*, p. 297, no. CDXXXVIII. Brâncoveanu offrait à la Porte tout sacrifice pour qu'on abandonne son hôte et rival; *ibid.*, p. 301, no. CDXLV.

[7] La comtesse sa femme voulait passer en France; *ibid.*, p. 342.

est mort là, et on voyait jusqu'hier les pierres tombales recouvrant les restes de celui qui avait rêvé d'être roi et de refaire l'état de sa nation et finissait par vivre méprisé des Turcs qui avaient voulu se servir, à un certain moment, pour leur propre politique, de sa personne.

Ainsi à la fin du XVII-è siècle — parce que n'entends pas poursuivre la politique de Louis XIV jusqu'au bout de son règne — on doit constater la faillite totale d'une politique qui avait deux grands défauts.

D'abord, c'était une politique officielle qui n'avait rien à voir avec les sentiments de la nation française: du côté de la nation française il y avait le sentiment de croisade, celui qui a mis à la disposition de l'empereur dans une „Autriche latine" dont je compte parler un Dampierre, un Bucquoy, un de Souches, un duc Charles de Lorraine, un Eugène de Savoie, en attendant un Florimond Mercy et un Stainville, et, du côté de la royauté française, la nécessité d'un appui continuel accordé aux Turcs contre les Impériaux.

L'autre défaut consistait en ce que c'était une politique flottante, à abandonner lorsque les conditions générales en Europe changeaient et qu'on reprenait ensuite pour la rejeter de nouveau dans un avenir plus ou moins éloigné.

Or, à n'importe quelle époque, la politique du moment, dans laquelle les amis d'aujourd'hui peuvent être les ennemis de demain, n'amène aucun résultat. Il est bien vrai que la politique n'est pas l'occupation la plus morale à laquelle se soit livrée l'humanité, mais, si on regarde bien, il faut qu'il y ait un peu d'honnêteté, et, si elle manque, tout doit s'effondrer.

Une nouvelle théorie sur l'origine et le caractère de l'empire de Trébizonde [1].

Dans une étude récente M. A. A. Vasiliev part de l'idée que l'empire de Trébizonde, celui de Nicée et celui qu'il croit pouvoir appeler, à une certaine époque, „l'empire de Thessalonique"

[1] A. A. Vasiliev, *Fondation of the Empire of Trebizond* (extrait du *Speculum*, XI, 1), Cambridge-Massachussets, 1935.

étaient trois États territoriaux, ayant en eux-mêmes le droit d'exister et s'appuyant sur leurs possessions et leurs alliances. Il nous paraît difficile de les faire sortir de la théorie générale permanente, éternelle de la „basiléia", les trois capitales n'étant que des places de refuge et d'attente pour des princes qui se considéraient comme des „empereurs des Romains", dans la plénitude de leur droit.

Mais cette étude détaillée, examinant les opinions antérieures — et non sans quelques pointes que pouvaient manquer (pour moi la „maritime" est, bien entendu, le littoral opposé et je donne, du reste, le terme grec lui-même : M. Vasiliev reconnaîtra que je ne pouvais pas me tromper sur le sens de πέρα et de περατεία), est précieuse par la poursuite des rapports de Trébizonde avec la Géorgie, partant du rôle que la dynastie géorgienne eut à Constantinople dès le XI-e siècle.

Des ouvrages russes sont employés pour élucider cette situation. Pour la première fois telle source géorgienne, citée, du reste, par Brosset, est consultée pour mieux connaître les débuts du personnage peu ordinaire qui fut Andronic Comnène. Il nous sera permis de ne pas croire à un premier mariage de ce prince avec une Géorgienne rien qu'à cause du nom de David, supposé géorgien, dans la descendance d'Andronic; David était aussi un des chefs valaques à la fin du X-e siècle déjà et les noms bibliques s'imposent à partir d'une certaine époque dans toute la vie byzantine. Mais il y a sans doute un motif de parenté pour qu'un des premiers fondateurs de l'„empire" porte ce même nom de David que le mari caucasien de la reine Thamar. Les prétentions des Andronikov d'aujourd'hui sont enfantines, quoi qu'en dise un érudit de la valeur de Kunik. Mais M. Vasiliev a raison de voir dans le gouvernement d'Andronic à Oinaiou, avant son avènement, une des conditions pour le succès des Comnènes qui cherchèrent un point d'appui à Trébizonde après la chute de Constantinople. Cependant les rapports de ses fils avec la Géorgie avant 1204 paraissent douteux. Aussi les inscriptions que Ouspenski auraient lues à Trébizonde. Le doute subsiste aussi en ce qui concerne la présence en Asie des deux fondateurs de „l'Empire" trapézuntin avant la conquête de Constantinople par les Latins [1]. En tout cas, on lira avec intérêt

[1] Voy. page 9.

les pages sur Thamar, reine de Géorgie, ou plutôt une basilissea comme les chefs couronnés de l'Arménie, qui fut la patronne du nouvel établissement byzantin.

Le témoignage de Chalkokondyle sur la fuite vers l'Asie de Manuel, père d'Alexis et de David, reproduit l'état des connaissances au XV-e siècle et n'a pas de valeur probante [1]. Une compilation géorgienne du XVIII-e siècle encore moins. Aussi accepterions-nous très difficilement la moindre partie de l'intéressante reconstruction de M. Vasiliev, qui veut deux enfants sauvés par Thamar et devenus à sa Cour de vrais Géorgiens (le terme même y est). Ils ne seraient donc pas des prétendants à Byzance, mais seulement d'humbles suppôts de leur tante, qui leur crée une principauté à titre impérial dans cette ville de Trébizonde, de laquelle on ignorait tout à cette époque. Comment pourrait-on croire que la reine eût attaqué Trébizonde parce que Alexis l'Ange aurait confisqué entre les mains de moines géorgiens les présents que Thamar voulait faire à des couvents grecs? Et, encore, qu'Alexis eût emporté, fuyant devant les Latins, ces inestimables cadeaux (p. 19)... Contre le témoignage de Panarétos (XV-e siècle), il faut voir dans la prise de Trébizonde un coup de main de certains émigrés de Constantinople, provoqué par les Trapézuntins eux-mêmes, restés fidèles aux Comnènes. Le panégyrique de Nicétas Choniate pour Théodore Lascaris présente un des frères comme une épave sur „les rives du Pont".

L'absence de Trébizonde et de la Crimée dans l'acte de partage de l'Empire, argument de poids présenté par M. Vasiliev, ne montre guère que les conquérants latins eussent reconnu ce qui ne pouvait être pour eux qu'une usurpation. La Crimée vivait dans un état d'autonomie entière, dès le VII-e siècle, et, quant à Trébizonde, elle est comprise dans la notion du territoire de la „province d'Oinaion, Sinope et Pabrei".

On ne peut pas faire raisonnablement une distinction entre la politique sage d'Alexis et l'impulsivité de David, et celui-ci est dans Nicétas „le prédécesseur et l'avant-coureur" de son

[1] Sur l'imprimerie importée en Géorgie au commencement du XVIII-e siècle, il faut ajouter que l'imprimeur lui-même fut importé: un Roumain de Transylvanie, ayant fait son apprentissage en Hollande (voy. Bianu et Hodoş, *Bibliografia românească veche*, I).

frère comme qualificatif, sans qu'on puisse voir dans ces deux mots un titre officiel.

Dans la suite on sera d'accord avec M. Vasiliev dans la présentation si soignée, jusqu'aux moindres détails, de la lutte de l'empereur de Nicée contre l'aventure, tentée par David, de le remplacer comme détenteur de l'Asie byzantine. Je ne croirais pas cependant à l'assertion de Nicétas que David aurait demandé l'appui des Latins, s'offrant à être considéré comme leur vassal[1]. Les Nicéens cherchaient à dénigrer leurs rivaux.

Dans cette étude si riche de détails, est mentionnée la si intéressante rectification du Père Jerphanion, dans les *Orientalia christiana*, I, sur l'établissement dans une autre Amisos que celle de la Mer Noire d'un émigré byzantin, Sabbas. Mais la mort de David en 1214, dans un conflit avec les Turcs, d'après une chronique syrienne, qui parle de „kyr Alex", devrait-elle être admise[2]? Il s'agit d'une version erronnée sur la captivité de son frère. Du reste Ibn-al-Bibi, cité par M. Vasiliev, parle d'Alexis seul qui, pris par le Sultan et torturé, aurait été tué si les habitants de Sinope, qui était l'enjeu, n'avaient capitulé, Alexis rentrant dans ses autres États comme vassal du maître musulman (pp. 27-28). Et un troisième témoignage est apporté: celui d'Aboulféda lui-même.

La preuve que M. Vasiliev était sur une fausse route, accordant à la Géorgienne Thamar un rôle qu'elle n'a pas eu et qu'elle ne pouvait pas avoir, est dans le fait, reconnu par l'historien de Byzance lui-même, que rien dans l'activité des deux frères ne se relie à la Géorgie, qui, au contraire, apparaît dans la suite comme rivale et même ennemie[3].

Un excursus est ajouté sur le titre de ces empereurs, et l'interprétation qu'on admettrait est importante pour le caractère même de leur pouvoir auquel nous avons déjà touché dans l'introduction de cette si brève notice. Le *dominus* dont parle Vincent de Beauvais ne représente que le refus des Occidentaux d'admettre cet empire de concurrence[4]. M. Vasiliev s'aperçoit ici que la

[1] Voy. p. 24.
[2] Cf. p. 26.
[3] Pp. 29-30.
[4] Cf. p. 31.

mentalité de l'époque n'admettait qu'une seule légitimité, qui était à Nicée pour les Grecs, dans Constantinople conquise pour les Latins. Tous les témoignages byzantins invoqués par l'auteur le prouvent (l'assertion de Rinaldi sur les „quatre empires" vient du manque de compréhension). Le titre impérial, admis par M. Vasiliev, à partir du moment où la fondation du Nord de l'Asie avait pris des dimensions, *a dû être pris dès le début: on ne voit pas la possibilité d'un autre.* Il ne faut pas voir non plus dans celui porté par Manuel, fils d'Alexis, une innovation due à la conquête de Constantinople par Michel Paléologue. Mais il est bien possible que le titre purement asiatique, avec les Ibères et la „maritime" — qu'on nous permette de conserver cette traduction, d'autant plus que par la cession qu'admet M. Vasiliev il ne pouvait plus être question du rivage européen, et penser à la Crimée, où il y avait déjà comme princes indépendants les seigneurs de Théodoroi, est une hypothèse insoutenable — eût résulté d'une restriction après un mariage avec telle princesse de Constantinople. Alors il faut admettre que déjà l'Anatolie, dans le titre d'une dédication qui n'ajoute rien à cette formule, avait gagné déjà le sens purement asiatique de l'époque moderne, sans aucun rapport avec la généralité de l'Orient, auquel, du reste, les empereurs byzantins n'ont jamais borné leur pouvoir. Je crois avoir été mal compris dans le sens de ce „plus tard" qu'aurait eu ce titre par égard à celui des Ibères et de la maritime [1]. Le renvoi à la source pour ce dernier montre que ces mots ne pouvaient se rapporter qu'au texte et pas à la note.

Quant au titre de Grand Comnène, il ne vient nullement de l'intention de se magnifier. En dehors de la coutume asiatique, qu'on trouve chez les Turcs — et probablement elle existait aussi chez les Caucasiens — d'ajouter cet épithète ornant, on peut y voir une opposition envers les despotes d'Épire, des Anges, qui eux aussi exhibaient cette qualité généalogique, plus douteuse.

N. Iorga.

---

[1] *Hist. de la vie byzantine*, II, p. 104.

Les trésors des Movilă en Pologne

— Extrait du livre „Par la droite et par la gauche“ *(Prawem Lewem,* ou *Per fas et nefas,* II-e volume) de Vladislav Lozinski, Varsovie 1904, pp. 96-108—

II.

Les dames valaques. Les Movilă. Jérémie Movilă et ses gendres. Les ex-dignitaires valaques. Uscie et les soldats d'Uscie. Guerres pour des successions. Miron Barnowski. Dame Nikoryczyna, et Métropolite Pierre Movilă.

Dans l'histoire de Sophie Zamiechowska le principal rôle appartient à deux dames valaques (moldaves), une Movilă et une veuve de Logothète. Mais, dans les aventures et embarras de la province de Halicz, c'est toute une foule de dames valaques qui jouent le même rôle. Toute la famille de Movilă (ses deux lignes: celle de Moldavie et celle de Valachie), avec un bon nombre de ses partisans, venus avec elle en Pologne, se fixa dans la province de Halicz, voisine de la Moldavie. La progéniture de Jéremie Movilă, composée de ses trois fils et ses quatre filles, et celle de son frère, Siméon, qui laissa cinq fils, habitaient ici à Uscie, à Lysciec, à Wielkie Oczy. Chaque fille de Jérémie Movilă épouse un seigneur polonais, et, comme, à part les deux, Régina et Catherine, qui n'eurent chacune qu'un mari, les autres se mariaient trois et quatre fois, donc il y a eu en tout jusqu'à neuf gendres de Movilă. Régina épousa le prince Michel Wisniowiecki, Catherine le prince Samuel Korecki. Marie eut trois maris: Etienne Potocki, Nicolas Firley et le prince Constantin Wisniowiecki. Quant à Anne, elle en eut même quatre: Maximilien Przerębski, Jean Sedzivoy Czarnkowski, Vladislav Myszkowski et Stanislas Potocki.

A tous ces Movilă, femmes et hommes, s'ajoutaient encore les dignitaires moldaves et valaques qui se réfugiaient à tout moment, avec leurs princes chassés, dans la province de Halicz. Ce sont des hetmans, des logothètes, des paharnics, des vistiernics et d'autres seigneurs. Et presque chacun d'eux avait une fille qu'il mariait avec un noble polonais, ou laissait une vèuve qui se mariait avec un Polonais. La veuve du logothète, Hélène Mauroïna, épouse, comme on le sait déjà, l'échanson Georges Dydynski, Théodosie Nikoryczyna se marie avec le „rotmistrz“ (commandant de cavalerie) Jean Podhorecki, une Iankulanka (probablement fille de Iancu le Saxon, prince de Moldavie) avec

Voïtech Ponetowski, etc., etc. Et probablement la chanson connue et citée par Marie-Casimire, plus tard reine de Pologne, mais alors encore Zamoyska, dans une lettre à son futur mari, Jean Sobieski: „Ne t'ai-je pas dit: n'épouse jamais une Valaque" ?, date de cette époque où tant de Polonais épousaient des Valaques, ces mariages leur apportant beaucoup de déceptions, d'ennuis, de procès et de querelles de famille. Les Movilă se disputent tout le temps entre eux, les gendres de Movilă intentent tout le temps des procès, et tous les Balica, Ureche, Nicoriţă, Stroici et autres dignitaires valaques font autant, en suivant l'exemple de leurs princes. Il en résulte un fouillis inextricable de procès, un vrai *Rattenkönig* de procès, et presque tous les actes des tribunaux de la province de Hałicz sont pleins, de 1609—1644, de ces „Valaques".

Les malchanceuses expéditions des gendres de Movilă, entreprises pour remettre sur le trône leurs beaux-frères, celle d'Étienne Potocki, en 1612, et celle de Korecki et Wisniowiecki en 1616, attirèrent des vrais désastres sur la terre de Hałicz et constituèrent un véritable malheur pour les tranquilles habitants. C'est à Uscie, principal siège des Movilă, que l'on rassemble des soldats pour ces expéditions, et „le sòldat d' Uscié" est le fléau de toute la province. Il opprime les nobles et les paysans, avant de partir pour cette expédition; quand il en revient, comme il n'est pas encore payé, il pille tout ce qu'il peut. Les habitants de la province de Hałicz demandent du secours au roi de Pologne, aux hetmans polonais, au voévode de Ruthénie. Le voévode, alors Jean Danilowicz, appelle toute la noblesse de Lwów, de Sanok, des provinces voisines pour venir *armata manu* au secours de la province de Hałicz: „Les habitants de cette province", dit-on dans un de ces appels, „envoient tout le temps des délégués, se plaignant que dame veuve Élisabeth Jérémie Movilă, veuve d'un ancien prince moldave, voulant mettre sur le trône de Moldavie son fils, Alexandre, a amené ces troupes dans la province de Hałicz et, maintenant, non seulement on doit redouter la guerre avec les Turcs, mais aussi ces hommes indisciplinés, qui perdent le pays". Dans un autre appel, daté du 3 décembre 1615, le voévode dit, en parlant des „soldats d'Uscié", qu'avant d'entrer dans la terre moldave, ils pillaient celle de Hałicz, et „ils ne différaient des Tartares qu'en ce qu'ils ne prenaient pas de pri-

sonniers, ni ne brûlaient de villages". Mais qu'y aura-t-il quand ils reviendront de leur expédition (actes de Sanok, tome 144, paragraphes 402-3, 426-408) ?

Plus de quatre ans sévissent ces soldats d'Uscié et dévastent le pays. En attendant d'être payés, ils s'organisent, font une „confédération", et, après avoir élu Christophe Falenski comme leur chef (c'était certainement un Polonais, ce que l'auteur du livre omet de remarquer), ils se moquent de tous les appels des hetmans et des voévodes. La noblesse de Trembowla et de Kolomyia, qui a beaucoup à souffrir d'eux, s'arme, mais elle ne peut pas venir à bout des pillards et réclame le secours de toutes les instances et castes de la République Polonaise. Seul, le hetman Zółkiewski, dernier espoir de tout ce monde, lui vient au secours.

„J'espérais", dit Zółkiewski, dans un document du 7 novembre 1615, „que nous pourrions nous reposer pendant quelque temps, mais, par la punition de Dieu pour nos péchés, une nouvelle ardeur anima dame Élisabeth, épouse de Jérémie, et les autres qui l'aident dans cette entreprise. Car, ayant entendu parler de nouveaux mouvements dans la terre moldave, elle commença à travailler pour mettre sur le trône son fils, Alexandre, un enfant de dix ou onze ans, et se mit à engager, elle-même et ses amis, des bandes méchantes, fort nombreuses. Les pays de Podolie ont déjà senti la charge du séjour de ces soldats: ce que l'ennemi n'a pas abîmé, ils ont détruit, et, s'ils n'incendient pas et ne tuent pas, en revanche ils prennent tout ce qu'ils trouvent, chevaux et bétail, selon l'habitude de l'ennemi, allant à leur service à Uscié. Et maintenant ils vivent de la même manière dans la province de Halicz et en Pokucie".

Zółkiewski appelle trois voévodats contre ces soldats: ceux de Podolie, de Bełz et de Ruthénie. Lorsqu'enfin on eut chassé les pillards, tous les biens d'Uscié et tout le pays voisin étaient ruinés. On a compté que les „confédérés" d'Uscié avaient pris chez les nobles, les fermiers et les paysans: 45.00 boeufs et 6.000 moutons et brebis, avaient détruit en outre plus de 4.000 ruches d'abeilles (actes de Trembowla, tome 112 et tome 113, paragraphes 370-374).

Mais, même lorsqu'on ne préparait aucune expédition vers cette malheureuse Colchide qu'était la Moldavie pour les Jasons

polonais, gendres de Movilă, même dans les moments tranquilles, exceptionnellement tranquilles, quand il n'y avait plus de prétendants, parce que les Turcs les avaient emprisonnés, Uscié, résidence d'Élisabeth Movilă, veuve de Jérémie, est un foyer d'aventures et de querelles, source d'inquiétude. Là font leurs exploits tous les prétendants avant et après leurs expéditions, les maris des filles de Movilă, le propre frère d'Élisabeth, Basile Loziński [1], Jean Chański, brave „rotmistrz" au service de Movilă pendant de longues années, qui, entre deux expéditions, se bat avec Basile Loziński, jusqu'à ce que dame Élisabeth elle-même, ou son burgrave et gérant, Turcul, parviennent à les réconcilier. Les jeunes princes Movilă se font aussi durement sentir aux voisins, surtout l'aîné, Constantin, qui, tant qu'il se trouve à Uscié, se querelle tout le temps avec les nobles voisins, les Belzecki, Makowiecki et surtout avec Barthélemy Polanowski, qu'il attaque, en 1609, avec 300 soldats. Les gendres de Movilă, Potocki, Korecki, Wisniowiecki, Przerębski, se battent entre eux aussi, se font des procès pour s'emparer d'Uscié, et dès que l'un d'eux s'y fixe, un autre l'en chasse immédiatement.

Le premier qui s'empare d'Uscié, c'est le prince Samuel Korecki, mari de Catherine Movilă. En 1616, se basant sur le document où dame Élisabeth reconnaît lui devoir 60.000 zlotys, probablement comme dot de sa fille, il s'introduit à Uscié et prend dans sa possession plusieurs villages appartenant à ces biens, et notamment: Miedzygórze, avec le château, Łuka, Tumierz, Trzcianie, Kromidów, avec son château, Strychancé, Rosniów, Łysiec, Grocholin, Dolhé, Stebnik et Tysowicé. Mais, en 1620, Maximilien Przerębski, châtelain de Sieradz, déjà veuf, épouse Anne Movilă et acquiert aussi des droits aux biens d'Uscié. D'autre part, Étienne Potocki, mari de Marie Movilă, aidé par Nicolas Potocki, voévode de Braclaw, marié aussi à une Moldave, fille

---

[1] L'auteur remarque que le frère de dame Élisabeth est nommé dans les actes polonais comme „generosus Wasilius Loziński, Magnificae Helizabethae Dumnae olim Mgf. Hieremiae Mohyła, Terrarum Moldaviae Palatini, consortis legitimae, frater germanus"; Actes de Halicz, tome 116, paragraphes 874 et 10?-107. On y appelle aussi Élisabeth : *de Łobzany*. Il en résulterait que dame Élisabeth était d'origine polonaise, or on sait que ses origines étaient autres (de Lozna). Mais l'auteur dut être frappé surtout par l'identité de ce nom avec le sien.

d'Hélène Mauroïna, Catherine, attaque avec 300 soldats les biens d'Uscié et en chasse les fonctionnaires du prince Korecki. Il s'empare alors d'une partie de ces biens, tandis que dans l'autre se défendent encore les partisans des Korecki. Cependant ils ne peuvent pas tenir très longtemps. Potocki et Przerębski, ayant rassemblé environ 700 „bandits de Pokucie" *(collectis ex oris Pokuciae latronibus vulgi idiomate dictis opryski),* arrivent avec des canons, fusils, arcs et étendards déployés du village Lackie, sur le territoire des biens d'Uscié. Là, dans les villages Łuki et Miedzygórze, ils forcent les paysans à abandonner les travaux champêtres, prennent les boeufs, les charrues, les chevaux et le bétail. Cependant les Korecki ne se tiennent pas pour battus, car ils envoient encore dans la même année 200 Cosaques à Lackie, enlèvent aux Przerembski 300 pièces de bétail et les emmènent à Uscié, où le jeune Charles Korecki les distribue entre les Cosaques.

Ce n'est qu'en 1623 que Przerębski se réconcilie avec Korecka, déjà veuve. Les Przerębski prennent la moitié du bourg et de la forteresse d'Uscié et quatorze villages; la princesse Korecka l'autre moitié du bourg et de la forteresse, deux petites villes, Lackie et Chorostiatyn, ainsi que sept villages. Mais maintenant arrive la troisième fille des Movilă, Regina Wisniowiecka, et, trouvant qu'on l'a dépouillée, proteste contre cet accord, et ses enfants, Anne, Jérémie et Michel, essayent de s'établir aussi dans les biens d'Uscié. Finalement tout le monde se réconcilie en 1628. Les Przerębski payent les Wisniowiecki et restent dans leur moitié d'Uscié. Mais pendant la même année aussi bien les Korecki que les Przerębski vendent leur moitié d'Uscié au prince moldave Miron Barnowski. Les Przerębski reçoivent pour leur moitié 160.000 zlotys, d'où il résulterait que tous les biens d'Uscié avec tous les villages — plus de vingt — et bourgs, passèrent au prince Miron pour 320.000 zlotys. „Et au prince" (Barnowski), lisons-nous dans l'accord avec les Korecki — „revient la partie du château d'Uscié depuis la tour dite Pied-de-Poule jusqu'aux salles qui avaient brûlé dans le récent incendie. Et la cave murée doit être partagée", etc., etc.

En 1632 Miron Barnowski meurt, et, comme ses biens reviennent *jure caduco* au Trésor du roi, Vladislav IV en fait, en 1634, donation au hetman Stanislav Koniecpolski, à condition

qu'il reconnaisse et prenne en considération les droits de la soeur de Barnowski, Théodosie Nikoryczyna.

Cependant, avant que le roi eût disposé de la fortune de Barnowski, peut-être même avant qu'il eût su la nouvelle de sa mort, on avait déjà commencé à piller le riche héritage du prince moldave. A la première nouvelle de cette mort, Przerębski et Jérémie Wisniowiecki, le premier sous prétexte que Barnowski ne l'a pas payé entièrement, le second on ne sait pas trop pourquoi, entrent *manu militari* dans la partie du château qui appartenait au mort, brisent les portes, ouvrent les caisses et coffres et emportent l'argent, l'or, les bijoux et la très riche garderobe de Barnowski. La soeur de Barnowski, Théodosie Nikoryczyna, veuve d'un hetman moldave, que le roi Vladislav IV recommandait dans son acte de donation au hetman Koniecpolski, accuse Przerębski et Wisniowiecki d'avoir dévasté tout le trésor de son frère et d'avoir même pris le bétail dans ses villages. Dans un très long registre, Nikoryczyna énumère les bijoux pillés, d'un grand prix, comme: cassette en argent doré où se trouvait une croix avec des diamants et de l'or pour 1000 écus „valoris", puis quelques sabres magnifiques, une cassette en argent avec des reliques, des bâtons des chefs militaires, ornés d'or, des selles richement ornées de pierres précieuses, des housses de cheval brodées d'or, des étriers d'argent, des pendules, des carquois, cinquante tapis précieux et toute une garderobe avec une profusion de fourrures, de peaux de zibeline et de vêtements de toutes sortes. On a pris aussi au château toutes les armes, huit tonneaux de poudre, six quintaux de plomb, des carrosses, des chars, trente beaux chevaux turcs, mille brebis et moutons, trois mille pièces de bétail, etc., etc.

On aurait cru que personne ne saurait plus arracher aux Przerębski ni le château d'Uscié, ni l'héritage de Barnowski. Et surtout on ne pouvait pas s'y attendre de la part de Théodosie Nikoryczyna, soeur du défunt. Mais la jeune et charmante Moldave trouva un défenseur. Justement sur la frontière de la Podolie se trouvaient des régiments du roi (ces régiments s'appelaient en Pologne „troupes de quart", parce qu'on les entretenait avec le quart de revenus des biens royaux; c'étaient des troupes de ligne, sorte d'armée stable, par opposition à la levée générale, dite „pospolité ruszenie"). Ces régiments étaient

commandés par le „rotmistrz“ Georges Krusinski. On ne sait pas comment Nikoryczyna gagna son appui: était-ce par ses charmes personnels ou bien par des promesses, mais celui-ci se décida à lui prêter la main forte. Avec un puissant détachement de soldats disciplinés et experts, Krusinski arriva à Uscié et entra dans la ville par la porte du château, puis assiégea le château, si bien que personne ne pouvait y pénétrer, ni en sortir. Les Przerębski se virent bel et bien emprisonnés. Ils n'avaient pas peur d'un assaut, parce que le château était parfaitement fortifié, mais ils ne pouvaient pas soutenir le siège à cause du manque des vivres. Du reste, Krusinski ne les attaquait guère et se bornait à attendre tranquillement que la faim les force à se rendre. Ce qui arriva bientôt. Les Przerębski rendirent le château avec tout ce qu'il contenait, demandant seulement de pouvoir partir libres. Théodosie Nikorycyna y consentit et fit son entrée triomphale au château d'Uscié. Après le château, elle occupa aussi toutes les autres propriétés de son frère, demanda aux hommes de lui prêter le serment d'obéïssance et resta à Uscié en maîtresse absolue jusqu'à l'arrivée du hetman Koniecpolski, chargé, comme on le sait déjà, par le roi Vladislav IV de reprendre Uscié au nom du Souverain polonais, en dédommageant la soeur de Miron Barnowski.

Mais Przerębski était furieux d'avoir dû céder à une femme, une étrangère, lui qui tenait tête aux seigneurs tels que les princes Wisniowiecki et Korecki. Cependant il ne pouvait rien faire, sauf en appeler aux tribunaux. Toute sa colère s'exhale dans ses plaintes quand il intente un procès à Nikoryczyna et au „rotmistrz“ Krusinski. Il leur reproche une attaque armée, des violences et un pillage; il reproche de plus à Nicoryczyna qu'elle usurpait la noblesse polonaise, car elle était une „plebeia et ignobilis extranea“, née dans un autre pays, veuve d'un homme qui était un sujet du Sultan et comme tel combattait contre la Pologne. Przerębski demandait la condamnation de Nikoryczyna à la confiscation des biens et à l'infâmie. Et, pour se venger aussi plus efficacement, ayant appris que Nikoryczyna a déposé son argenterie de table chez un bourgeois de Sniatyn, il y envoie ses gens et emporte par force le dépôt de la jeune Moldave. Enfin, surveillant de près le procès — Nikoryczyna n'y parut guère —, il obtient un arrêt très dur condamnant Nikoryczyna à l'infâmie et à la peine de mort,

Mais la jolie Moldave s'en moqua bien. Elle vient justement de se marier avec un autre „rotmistrz" du roi — décidément cette femme aimait les militaires —, Jean Podhorecki, et obtient du roi Vladislav IV l'annulation de l'injuste arrêt du tribunal. En 1635, conformément à l'ordre du roi, le hetman Koniecpolski lui restitue les villages Dołhé, Stryhancé et Rożnów, et ainsi tout finit bien pour l'adroite Moldave.

Les deux lignes des Movilă, valaque et moldave, c'est-à-dire les familles de deux frères, Jérémie et Siméon, fixées en Pologne, ne peuvent jamais rester tranquilles: ils ont tout le temps des procès, et c'est soit de l'exagération orientale, soit la vérité même, mais il s'agit toujours de très grosses sommes. En 1614 vit encore la mère des deux princesse, Marie, connue toujours sous le nom de la „vieille Doamna". Elle est chez sa petite-fille, Regina Wisniowiecka, à Wisniowiec, où les autres Movilă l'ennuient de leurs procès. De cinq fils de Siméon, deux se fixent aussi en Pologne: Moïse dans le village Wielkie Oczy, Pierre, plus tard Métropolite de Kiev, reste pendant quelque temps chez sa mère, Marguita, à Lwów, ou bien chez le célèbre hetman polonais, Żółkiewski, à Żółkiew.

Les seigneurs valaques et moldaves, tous les vornics, paharnics, vistiernics, postelnics, logothètes, camarasses, etc., émigrés avec leurs princes, obtiennent la noblesse polonaise et s'unissent par des mariages avec des familles polonaises. Ce sont des Balica, Ureche, „Pereskul", „Bicki", Mauroïna, etc. D'après les procès que leur intentent les Movilă d'Uscié, chacun de ses hauts dignitaires est un grand voleur et chacun d'eux est coupable d'une grande escroquerie quelconque: chacun doit répondre devant les tribunaux polonais. Dame Élisabeth et ses fils, Alexandre et Bogdan, intentent un procès à la veuve de Siméon Movilă, Marguita, et à ses fils, en leur réclamant 95.000 écus et 200.000 thalers que ledit Siméon devait à son frère, Jérémie. Ils intentent un autre procès à Nestor Ureche, lui réclamant l'or, l'argent, les bijoux, l'argent liquide, les vins et les hydromels d'Isaac Balica, hetman valaque (moldave, car les Polonais confondent souvent), son cousin germain, qu'il s'est appropriés. En même temps ils intentent aussi un procès à Anastasie, fille de Nestor Ureche, car celle-ci a affermé chez le hetman Żółkiewski la starostie de Rohatyn et cache dans le château de Rohatyn les trésors volés

par son père. D'autres procès sont intentés par les Movilă à Nicora Pęreckul (Prăjescul), vistiernic, et Constantin Biczka (Bucioc), paharnic, parce que, pendant quatre ans de leur administration en Moldavie, ils auraient volé 600.000 écus sur les revenus du Trésor. Et ainsi de suite.

Le plus intéressant et le plus célèbre des Movilă polonais, Pierre, fils de Siméon, déjà en 1631 archimandrite de Kiev, paraît le plus rarement dans les actes des tribunaux. Très jeune encore, il a un procès contre un Arménien de Lwów, Iwaszko Mikolaiévicz, auquel il a confié „securitatis causa" un dépôt dans une caisse et un coffre (genre de coffre-fort) fermés à clef et avec des sceaux, ainsi qu'un registre, énumérant tout ce qui s'y trouvait. „Et, maintenant, quand je leur ai réclamé ce dépôt" — se plaint Pierre Movilă devant les juges —, „eux (Iwaszko et son fils), sentant bien qu'ils l'avaient mal gardé, ont d'abord traîné les choses, et enfin, lorsque je les ai obligés par l'„autoritas" de beaucoup de gens honnêtes à me le remettre, ils l'ont permis, mais, quand je parvins à le reprendre, le dépôt a été violé, car ils avaient arraché les sceaux, avaient fait des clefs et pris bien des choses qu'ils avaient cachées je ne sais où".

Il manquait un sabre précieux doré, beaucoup d'argent, et les sacs avec l'argent en monnaies étaient aussi violés. L'Arménien repousse cette accusation avec une grande indignation et s'efforce de prouver à l'aide des témoins qu'il n'avait pas touché au dépôt; il reproche à Movilă qu'„il avait porté sa plainte pour le déshonorer et à son détriment, en sapant le crédit de bons marchands". C'est Movilă lui-même, sans doute, dit l'Arménien, qui a coupé les sceanx et les sacs et qui y a pris 1.000 zlotys or, „et puis, venant avec un grand nombre de soldats chez moi à la maison, me força de rendre ces choses".

Déjà comme archimandrite de Kiev, Pierre Movilă a un autre procès, contre un certain Christophe Wasiczynski, qui „ad male narrata" obtint le droit sur l'héritage des Stroici, Basile et Lucas, tandis que lui, Pierre Movilă, était leur héritier et leur parent le plus proche. Un de ces Stroici était marié avec la soeur de Wasiczynski, Anna: il put donc facilement obtenir leur héritage. Cependant il mourut avant de s'en emparer et, dans son testament, indiquant comme tuteurs de ses enfants „des proches parents et hommes honnêtes", Jean Nicolas Danilowicz, trésorier de la Cou-

6

ronne, Barthélemy Belzecki et Jacques Sobieski, il se plaint que le roi lui eut conféré le droit sur l'héritage des Stroici, „mais innocemment et injustement m'a persécuté à la Diète messire le castellan de Sieradz (Przerębski) de la part d'une dame Stroici, dont je n'ai jamais entendu parler". Ce castellan de Sieradz devient ici un personnage comique; cet homme se considérait comme héritier général de toute la Moldavie et Valachie.

Marya Kasterska.

Mentions concernant la croisade aux XV-e et XVI-e siècles

Dans le discours fait par Bernard Giustiniani au Pape Paul II (*Orationes clarorum hominum, vel honoris officiique causa ad principes, vel in funere de virtutibus eorum habitae, nuper in Academia Veneta primum in lucem editae, et nunc diligentius multo quam ante typis excusae,* Cologne 1560), il est question (p. 5) du grand mérite de l'alliance conclue contre les Turcs entre l'Église, le duc de Bourgogne et Venise, l'orateur lui-même ayant été ambassadeur de la République à Rome, où vinrent aussi les représentants du duc Philippe: „maxima omnium rerum cudebantur". Paul II, alors cardinal, fut le grand facteur du pacte („tu mihi dux, tu gubernator extitisti"), et, devenu chef de l'Église, dans un monde pacifié, même en Italie, il peut penser à ses anciens projets (p. 9).

Dans un second discours, prononcé par le même devant Sixte IV, il est question de tout ce que l'Islam a gagné sur la chrétienté, jusqu'à la prise, par ceux qui étaient partis d'un petit coin de la Thrace, de Constantinople, „urbs nobilissima, civitatum regina, sedes imperii, domina gentium, princeps provinciarum" (pp. 12-13). C'est l'effet du manque d'union entre les chrétiens. Les derniers événements sont énumérés ainsi: „Nonne sic Thraces eversi, Triballi deleti, Macedones, Acarnanes atque Aetoli propriis sedibus pulsi? Nostra erat Mysia: prodito rege et trucidato, amissa est; noster Peloponnesus: altero rege ejecto, altero decepto, et ipsam eripuit. Trapezuntius christianus imperator per fraudem imperio pulsus": Le Sultan passe l'Hellespont. L'Eubée,

„Graeciae quondam oculus", est perdue, ayant été attaquée par „plus de 200.000 hommes", avec le massacre des habitants, jusqu'au dernier (p. 13). Maintenant, les Turcs pillent les terres de l'empereur, revenant „per Tauriscos et Noricos, ante ipsius Italiae fores, ante Italiae oculos, praedam innumerabilem omnis sexus, omnis aetatis, veluti victimarum pecudumque, trahens, jactabundo incedebat carmine, se brevi periculum facturum an suis armis clausa foret Italia, quae Italia quondam et Alarico patuisset" (p. 14). Ils finissent par s'en prendre à l'Italie: „Reversus enim ad Italiae saltus, Italiam ipsam ingressus est, Liburnos et Istros, nil tale metuentes, adoritur et miseras illas finitimas regiones quae non minus Italiae nomine quam alpium altitudine se tutas esse putarent caedibus et incendiis et rapinis depopulatus est, ut a quingentesimo et amplius anno haec maumetana rabies, semel ab Italia repulsa, iterum Italiam jugo premere non audeat". Connaissant les chemins, ils pourraient revenir. Partout le Sultan réussit: „Nam uno eodemque tempore hinc Germaniae et Italiae fines populatur, hinc in Asiam, maximis trajectis copiis, adjecta insuper ingenti classe, Chandelorum, Ciliciae oppidum maritimum, peropportunum ad eas res, quas meditatur, quadringentis christianis, qui tunc ibi praesidio erant, crudelissime trucidatis, expugnavit". Il a pris „duo imperia, quatuor regna, provincias viginti, ducentas urbes" et prépare une puissante flotte (pp. 14-15). Le Pape doit arrêter l'ennemi et refaire l'ancien renom et l'ancien territoire de la chrétienté (p. 15). L'orateur énumère les grandes initiatives des Papes (p. 18). L'Allemagne brûle de combattre. „Videsne ut trans Tauri juga ab caspiis usque littoribus moveantur ultimae nationes in auxilium piissimae causae tuae?" (p. 25). „De Italia vero tua nil dicam amplius; juncta tibi foedere est" *(ibid.)*. Qui pourrait consentir que la domination passe à „tel Phrygien ou Cappadocien", auquel toute qualité manque ? Le roi Ferdinand est à la tête de l'élan (pp. 25-26). Venise seule a pu faire tant contre les Turcs jusqu'à la perte de Nègrepont: que ne pourraient réaliser des efforts réunis? (p. 26).

Un Vespasien Strozza, envoyé du duc de Ferrare à Innocent VIII, mentionne le concile de Ferrare auquel il a été, comme enfant, témoin: „Eugenius, Nicolao marchione, principe optimo et liberalissimo et hujus Herculis, de quo loquimur, patre, imperante, ad nos accessit ibique italarum gentium exterarumque nationum

publicum et generale concilium habuit. Cui etiam Joannem illum Palaeologum, constantinopolitanum imperatorem, cum ingenti nobilium Graecorum multitudine vixdum puer interesse memini" (p. 58).

N. Iorga.

L'enquête de Napoléon I-er sur les principautés roumaines

L'attitude de Napoléon à l'égard des Principautés roumaines a été maintes fois étudiée par les spécialistes de l'histoire diplomatique du premier Empire[1]. Mais ils se sont toujours placés au point de vue des rapports franco-russes. A vrai dire on ne connait pas encore de documents qui puissent nous renseigner sur les relations entre les Roumains et la France à cette époque. L'ambassade envoyée par un groupe de boïars à Bonaparte date de la première ou de la secone campagne d'Italie[2], et elle n'a eu aucune conséquence. Mal renseigné par son ambassade de Constantinople, Napoléon n'avait que des notions bien vagues sur les pays roumains.

Pour lutter contre la Russie au moment des troisième et quatrième coalitions Napoléon avait cru bon de rechercher le concours de la Turquie. Il avait envoyé le général Sébastiani à Constantinople avec mission de renouer avec le Sultan les liens d'amitié brisés jadis par la campagne d'Égypte, de régénérer militairement son empire et de jeter ses forces contre les Russes. Sébastiani avait fort bien réussi. La Porte déclara la guerre à la Russie en décembre 1806. Grâce aux habiles dispositions du général français, les Anglais furent repoussés devant Constantinople, et les Turcs se mirent en campagne sur le Danube. Mais l'incurie des pachas était telle que l'armée turque fit assez mauvaise figure en Valachie. Napoléon eut l'intention un moment d'envoyer au secours de ses alliés l'armée d'Illyrie, commandée par Marmont, mais

---

[1] Voy. particulièrement: A Vandal, *Napoléon ; et Alexandre I;* E. Driault, *La politique orientale de Napoléon;* A. Boppe, *La mission de l'adjutant-commandant Mériage à Widdin* („Ann. de l'école des sciènces politiques", 15 avril 1886).

[2] N. Iorga, *Les Roumains et Napoléon I-er*, „Rev. hist. du Sud-Est europ.", IX, p. 129.

le projet, après enquête, s'avéra d'une exécution trop difficile. D'ailleurs, des troubles graves ne tardèrent pas à éclater en Turquie, et le Sultan Sélim III, grand ami des Français, fut déposé le 31 mai 1807.

A ce moment, Napoléon était vainqueur des Russes en Prusse Orientale (la bataille de Friedland est du 14 juin). Fort irrité contre ses alliés turcs, qu'il considérait comme incapables de se gouverner eux-mêmes, et tout disposé à faire payer aux Prussiens seuls le prix de la guerre et à se rapprocher du Tzar, il laissa entrevoir la possibilité d'un partage de l'Empire ottoman. Au cours de l'entrevue qu'il eut avec le Tzar sur le Niémen, le 24 juin 1807, il lui communiqua les dépêches alarmantes qu'il venait de recevoir de Constantinople et lui dit: „C'est un décret de la Providence qui me dit que l'Empire turc ne peut plus exister". Le Tzar fut alléché; mais Napoléon n'avait pas l'intention de lui faire trop de promesses. Il déclara même qu'il ne laisserait jamais les Russes s'emparer des Détroits: „Constantinople, jamais; c'est l'empire du monde!". Enfin il faisait scrupule d'abandonner des auxiliaires que avaient été de quelque utilité pendant la première moitié de 1807: Il servirait de médiateur entre la Russie et la Turquie, mais, en attendant, le Tzar, comme gage de sa bonne foi, retirerait ses troupes des Principautés.

Après le traité de Tilsitt, signé le 9 juillet, la France envoya en Valachie un officier, Guilleminot, pour discuter avec les Russes des conditions d'un armistice. Sébastiani fut chargé de faire comprendre aux Turcs, fort mécontents de la politique napoléonienne, qu'ils devaient être satisfaits d'un traité qui leur assurait des provinces qu'ils avaient été incapables de reconquérir. Des conférences se tinrent pendant douze jours à Slobozia, près de Giurgiu, et aboutirent à la signature d'un armistice, le 24 août 1807.

Napoléon n'avait encore fait au Tzar que des promesses vagues. Il ne cherchait qu'à le séduire pour le faire participer au blocus continental, car la lutte contre l'Angleterre était désormais son souci dominant. Lorsque le Tzar lui demanda des précisions sur un plan de partage oriental auquel il avait fait allusion à Tilsitt, l'Empereur chercha à lui créer d'autres objectifs.

Avant de donner à Alexandre de nouveaux espoirs, il lui semblait nécessaire de procéder à une enquête sérieuse sur l'empire

ottoman, pour savoir si les Turcs étaient vraiment incapables de gouverner les Balcans et si leur force militaire était suffisante pour opposer une barrière sérieuse à ceux qui se lanceraient à la curée. Pendant que Marmont déployait de son côté une remarquable activité, le commandement des troupes françaises encore installées en Pologne envoya un officier, le capitaine d'état-major Aubert pour étudier les pays roumains. L'empereur voulait savoir la valeur exacte de ce qu'il offrirait ou de ce qu'il disputerait à l'ambition des Moscovites.

J'ai retrouvé le rapport du capitaine Aubert aux Archives du Ministère de la Guerre à Paris [1] et je crois utile de le publier.

La date du voyage est difficile à préciser par le simple examen du texte : Les Turcs n'ont pas encore évacué la rive gauche du Danube. L'auteur parle de l'armistice de Slobozia, mais il a pu en connaître la nouvelle après son retour en France. Il pense que le prince Alexandre Soutzo règne encore en Valachie, mais l'occupation des Russes avait tellement compliqué la situation politique du pays qu'une certaine confusion s'est établie dans l'esprit de l'officier français. En Moldavie il connaîtra l'avènement de Scarlate Callimachi, qui est du 4 août 1807; mais on pourra dire aussi qu'il l'a appris en France. Pour être fixé, il faudrait retrouver son ordre de mission, mais jusqu'ici mes recherches dans cette direction ont été vaines.

Ce qui est certain c'est que le capitaine Aubert a été envoyé de Pologne après le traité de Tilsitt et qu'il a rejoint l'armée par le même chemin avant de rentrer en France. Sa mission est donc très différente de celles qui ont été confiées par Marmont, gouverneur des provinces illyriennes, à d'autres officiers français, q u furent chargés d'explorer les routes des Balçans, et dont il existe plusieurs rapports aux Archives de la Guerre. Aubert avait pour mission d'étudier les pays d'Ukraine, de Moldavie et de Valachie pour pouvoir indiquer à l'empereur l'importance de ces régions et leurs possibilités de développement. Le titre même de son travail : „Notions statistiques sur la Moldavie et la Valachie" en indique l'objet. Mais le voyage s'est fait, soit en voiture, soit en bateau, bien trop rapidement pour que l'officier pût voir grand chose. De statistique, point! Ce capitaine d'état-major est incapable de faire une étude économique; il ne connait que l'art

[1] *Arch. Hist. Guerre*, no. 1620.

de dresser des „itinéraires", et cette déformation professionnelle étouffe en lui l'esprit d'observation. C'est un topographe, qui n'a pas su voir le peuple roumain. Pour lui, le paysan des plaines est exclusivement pasteur. Qui lui a dit que l'allure du chameau servait en Roumanie à apprécier l'heure de chemin? Enfin un topographe devrait écorcher un peu moins les noms géographiques. Les „bordei" et les portes cochères ont attiré son attention; mais il aurait pu nous décrire un peu la vie des paysans.

Cependant cette visite rapide, en zig-zag, lui a permis de se faire une idée des diverses parties de la Roumanie, collines, plaines, steppe du Baragan. Il a eu le temps de comprendre que la plaine qu'il a visitée est de sol très riche et qu'il suffirait d'une bonne administration pour lui donner de la prospérité.

Sa conclusion est hostile aux Turcs. Par conséquent elle ne peut être que favorable aux Russes. Et Napoléon, qui, sans tenir compte des aspirations nationale, a toujours pensé faire le bonheur des peuples en modernisant l'administration, a pu se fonder, dans une certaine mesure, sur ce rapport pour orienter sa politique étrangère.

A la fin de 1807 l'empereur est tout à fait converti à l'idée du partage de l'Empire ottoman. Il cherche encore à gagner du temps pour en tirer le plus de profit possible. En octobre, les Russes, désavouant leurs plénipotentiaires, rompent l'armistice de Slobozia, exigent l'ouverture de nouvelles négociations à Constantinople et refusent d'évacuer les Principautés. Le 18 novembre le Tzar demande officiellement à Napoléon le droit de les garder. L'empereur semble disposé à les lui livrer, si, de son côté, on lui laisse occuper la Silésie. Mais on sent bien qu'il cédera un jour ou l'autre, et, à la fin de 1807, il est bien disposé à faire un pas de plus.

Napoléon ne croyait plus à la possibilité de livrer à elles-mêmes les Principautés. Il était convaincu que l'administration turque n'était pas perfectible, il ignorait que celle des Moscovites, à ce moment-là, n'était guère supérieure, et il pensait qu'un empereur d'Orient, influencé par les principes français, serait seul capable de moderniser les pays danubiens. Je crois donc qu'il ne fit pas seulement de ces pays, comme on l'a dit jusqu'ici, une pièce d'échiquier, mais qu'il pensa sincèrement faire leur bonheur en les livrant aux généraux russes.

Marcel Emerit.

Notes statistiques sur la Pologne russe, la Moldavie et la Valachie.

De la Moldavie :

La Moldavie serait susceptible de devenir une des plus belles provinces de l'Europe, si la population pouvait être augmentée et le pays administré. Le sol, généralement inculte, offre partant une terre végétale qu'il ne faudrait qu'ouvrir pour en tirer le plus grand parti ; mais les peuples de cette province n'annoncent aucune idée de l'agriculture. Les villages éloignés qui se trouvent au milieu des plaines de la Moldavie sont construits en clayonnages enduits de terre glaise. D'autres habitations sont creusées dans la terre même et n'ont de saillie que deux ou trois pieds au dessus du sol. Le terrain qui les environne n'est pas plus cultivé que l'autre et il n'existe pas même un jardin. Tout est couvert d'herbe et l'on ne voit aucune route tracée. Des troupeaux très considérables d'animaux de toute espèce composent la richesse de ce peuple entièrement pasteur. Les vallées du Dniester, du Pruth, de la Sirette sont extrèmement abondantes en bons fourrages et les coteaux, sur lesquels il y a un peu de culture suivant les besoins du pays, produisent du bled turc, de l'orge et de très belles avoines. La variété des plateaux et leurs différentes expositions les rendraient susceptibles de toute espèce de culture.

On trouve des forêts de chêne et de bois blancs et des taillis qu'on laisse détruire par les troupeaux.

La Moldavie renferme aussi des mines de plusieurs métaux et des montagnes de sel.

Le gouvernement turc sera toujours un obstacle à l'amélioration de ce pays. Il en retire plusieurs millions par année en négligeant les ressources. Il doublerait son revenu au contraire s'il voulait se donner la peine d'y penser.

La Moldavie est ordinairement gouvernée par un prince chrétien, grec qui reçoit l'investiture du Grand Seigneur. Les intrigues et l'or sont les plus sûrs moyens d'obtenir une principauté. Celui qui par son crédit à la Porte et ses richesses est parvenu à se faire nommer prince n'a rien de mieux à faire en prenant possession que de ramonner ses peuples. Il faut qu'il couvre des dépenses énormes qu'il a été obligé de faire. Il n'a d'ailleurs aucune garantie. L'intrigue qui lui a fait obtenir la souveraineté peut le renverser demain. Il n'est pas rare de voir des princes déposés aussitôt que nommés. Tel est le prince Canghieri [1], nouvellement nommé à la principauté de Moldavie, qui vient d'être déposé et remplacé par le prince Canimaki [2]. Il en résulte que

[1] Alexandre Handscherli, 19 mars–4 août 1807.
[2] Scarlate Callimachi.

celui qui pourrait entreprendre l'amellioration de ce pays, en supposant qu'il en eut l'intention, est dans l'impossibilité de le faire.

Les principaux boyards sont, à l'imitation des princes, obligés de ramonner les autres et il n'existe pour personne ni sûreté, ni propriété.

Choczim.

La petite ville de Choczim est située en plaine et renfermée dans un retranchement sans fraises ni palissades, flanqué seulement de quelques tours sans aucuns ouvrages extérieurs. Cette place est considérée comme forteresse par les Turcs.

De Choczin à Radoux[1] par Balkaos[2], distance: 10 l.

On suit une plaine immense sur la pelouze continuelle sans aucun chemin tracé. Les relais de la poste sont établis dans une baraque et souvent au bivouac les chevaux sont par troupeaux dans la plaine et restent toujours dehors. Il faut souvent les aller chercher à une ou deux lieues, ce qui retarde les voyageurs. Du reste ils vont assez vite.

Les distances se calculent par heure de chemin. On appelle heure l'espace qu'un chameau peut parcourir dans cet intervalle de temps, ce qui équivaut à peu près à une lieue et demie de France.

Avant d'arriver à Radoux on passe le Pruth à Lipkagne[3] sur un bac à corde. Sa largeur est de 60 toises. La berge a près de 25 pieds d'escarpement et la vallée varie entre 4 et 800 toises. Quelques parties sont cultivées en orge et bled turc.

De Radoux à *Jassi*, capitale de la Moldavie, par Gyrenne, Stéphanesti, Taboura et Hulim, distance 42 l.

On suit la vallée du Pruth, sur laquelle on voit beaucoup de troupeaux de boeufs et de vaches. Les coteaux qui bordent cette vallée sont cultivés pour les besoins seulement des habitans. Il y a peu de villages.

Avant d'arriver à Jassi on passe la petite rivière le Mitack. On monte ensuite une rampe très rapide et boisée et l'on parcourt un terrain fortement ondulé.

La ville de Jassi est assez bien bâtie. On y trouve des bâtiments dans le goût européen. On y voit des équipages et des palais. Les rues sont garnies de madriers pour remplacer le pavé. La population s'élève à 50 cu 60.000 âmes La religion dominante est le christianisme grec.

De Jassi à *Waslui* par Labordi[4], Skintei, Hountiesti, distance: 18 l.

De Jassi à La Borde on traverse un pays montueux et couvert.

---

[1] Rădăuţi (de Bessarabie).
[2] Pascăuţi (?)
[3] Lipcani.
[4] La Bordea.

Près de la Borde il existe une rampe très rapide. Le chemin est difficile et mauvais. Les terres sont fortes et impraticables en hyver. Ces aspérités continuent jusqu'à Hountiesti. Le sol est argileux. D'Hountiesti à Waslui on passe une petite rivière qui se jette dans la Barlat [1]. On côtoie ensuite celle-ci jusqu'à Waslui. Près de cette petite ville on remarque une position susceptible de deffendre tous les débouchés de plusieurs vallées si elle était fortifiée.

Les maisons de Waslui sont construites en terre et clayonnages.

De Waslui à Tokotina [2] il faut traverser une vallée coupée de ruisseaux et de canaux qu'on passent par autant de ponts de bois. Le chemin est très sinueux et mauvais dans les temps de pluie. La route passe ensuite sur le versant de quelques hauteurs et devient meilleure. Cette partie est un peu plus cultivée. On y voit du bled turc et de l'orge. Continuation des ondulations jusqu'à Foschani.

De Foschani à *Galatz* par Martinest, Scharbanesti et Maximen [3], distance 25 l.

Avant d'arriver à Foschani on passe la Sirette sur un pont de batteaux de 60 toises de longueur. On entre ensuite dans une plaine immense, totalement inculte. On distingue à peine la route au milieu des herbes de toute espèce qui croissent sur cette plaine et qui s'élèvent à 2 ou 3 pieds. Les villages de Martinest, Scharbanesti et Maximen sont les seuls habitations qu'on y rencontre. De Maximen à Galatz on trouve quelques plateaux très découverts.

Galatz est situé sur les bords du Danube. Sa population est peu considérable.

De Galatz à *Ibraïl* ou *Braïlow*, distance 6 l. On peut remonter le Danube dont le cours n'est pas très rapide.

De la Valachie.

Ibraïl est une petite ville fortifiée à la méthode des Turcs. Sa situation est assez escarpée. Elle est sous les ordres de Nazir Ameda avec une garnison de 4000 hommes. Les ouvrages qui servent à sa défense n'ont aucune solidité et sont mal entendus, mais ils n'en ont pas moins une puissance morale sur l'esprit des Turcs.

D'Ibraïl à *Silistria*, en remontant le Danube, distance 54 l.

La largeur du Danube près de Silistria est de 400 toises au moins. Son cours est parsemé d'isles incultes. Il sépare les provinces de Valachie et de Moldavie de la Bulgarie.

[1] Bărlad. Si je comprends bien, de Jassy à Vaslui, il a pris la route de l'Est, et non celle que suit aujourd'hui le chemin de fer.
[2] Docolina.
[3] Focşani, Martineşti, Şerbăneşti, Măcsineni. Il ne dit pas s'il a repassé le Séreth avant d'arriver à Galatz. Peut être-a-t-il terminé le trajet par bateau,

L'armée turque est campée sur les deux rives de ce fleuve, sans autre communication que des bateaux. Le quartier général du Grand Vizir est sur la rive gauche dans une isle près de Kalarasch.

La ville de Silistria, située sur la rive droite, est grande et dans une position agréable. Sa population s'élève à 30 ou 40.000 âmes. Elle est fortifiée à la turque.

De Silistria à *Rustuch*, en remontant le Danube, distance 36 l.

On passe devant Giurgiu, forteresse considérée par les Turcs comme capable de la plus grande résistance. Elle est située en plaine et fermée d'une ancienne muraille qui parait avoir été réparée nouvellement.

La ville de Rustuch est agréablement située. La rive droite du Danube, très élevée dans cette partie, est couronnée par la ville et présente un coup d'oeil bien pittoresque. Mais l'intérieur ne représente plus qu'un village, des rues étroites et sinueuses, bordées de murs de terre où l'on voit quelques portes cochères, formant toute la décoration de la ville. On ne voit presqu'aucuns édifices. Ils sont tous renfermés dans des cours clauses.

Les issues de la ville sont fortifiées suivant la méthode des Turcs et garnies d'artillerie. Tous les ouvrages sont en terre retenue entre des clayes, sans taluds ni régularité dans le relief.

Vis à vis de Rustuch sur la rive gauche est Soblosia, maison de campagne du pacha Mustapha. Cette maison, très bien située, est fortifiée d'après les mêmes principes. Elle a été choisie par les plénipotentiaires turcs et russes pour la tenue des conférences relatives à l'armistice conclu le 24 août dernier entre les deux puissances.

De Rustuch à *Bukarest*, distance 20 l.

On traverse une plaine de quatre lieues très découverte et ensuite un pays ondulé et boisé.

Cette Capitale de la Valachie est considérable et assez bien bâtie. On estime la population à 60 ou 80.000 âmes. Elle ressemble assez à Jassi pour les constructions et les usages.

La religion chrétienne grecque est celle qui domine.

De Bukarest à Foschani, distance 39 k.

Il faut traverser un pays très peu cultivé semblable à la Moldavie. On suit des plaines incultes et sans route tracée.

La Valachie possède un très bon sol et serait également susceptible d'être ameilliorée si elle était autrement administrée. Elle ressemble beaucoup à la Moldavie et renferme à peu près les mêmes ressources. Elle est soumise aux mêmes inconvénients sous le gouvernement de la Porte ottomane.

Le prince Ipsilanti, qui gouvernait cette province avant la guerre, l'a livrée à l'armée russe dès qu'elle s'est présentée. Il a pendant son règne amassé de grandes richesses qu'il a, dit-on,

fait passer en Russie. Il est remplacé par le prince Zutzo[1], nouvellement nommé.

Telles sont les provinces de Moldavie et de Valachie, auxquelles il ne manque qu'une administration pour devenir extrêmement florissantes; mais l'ignorance des Turcs, leurs idées religieuses, qui condamnent toute espèce d'innovation, et plus encore leur haine pour les chrétiens de quelque secte qu'ils soient empêcheront toujours que ce beau pays ne puisse se civiliser. Il ne sera réellement fertile que lorsqu'un gouvernement puissant et juste se chargera de le protéger.

Fait à Paris, le 26 septembre 1807.

Le capitaine-adjoint à l'État-major général de la Grande Armée.

Aubert.

COMPTES-RENDUS

René Grousset, *Histoire des croisades et du Royaume franc de Jérusalem. I. L'anarchie musulmane et la monarchie franque.* Paris, 1934.

Oserais-je dire tout d'abord combien j'ai regretté que le monumental ouvrage de M. Grousset fût sans préface? Et cela, parce que je partage pleinement cette opinion de M. Iorga, exprimée dans des conférences sur la „France de Terre Sainte", tenues en Sorbonne, il y a deux années, que „cette histoire au point de vue des faits est déjà terminée depuis longtemps" et qu'„on ne peut rien ajouter, ceci est bien certain quant aux faits. Il n'y aura plus de découvertes; les chroniques sont depuis très longtemps connues; les documents sont nombreux, mais on ne peut pas espérer en ajouter d'autres". Et je me rallierais à cette idée qui peut paraître paradoxale: „on sait trop sur le sujet, parce qu'un grand danger est celui de trop connaître sur un sujet... on en est écrasé"[2].

Or, il faut le dire tout de suite, à la louange de l'auteur, ce n'est point son cas. De cette oeuvre on peut justement admirer la belle ordonnance d'un matériel devenu énorme.

---

[9] Alexandre Soutzo, août-13 octobre 1806. Il est étonnant qu'il ignore le rétablissement de Constantin Ipsilanti après cette date Il est vrai que l'administration passa, en pratique, aux Russes à partir du 25 décembre 1806.

[1] Conférences publiées dans la „Revue historique du Sud-Est Européen", XI (1934), n-os de juillet-sept. et oct.-déc.; tirage à part, pp. 1-2.

On comprend aussi, qu'en tant qu'historien de l'Asie, M. Grousset dût être tenté de traiter de la surprenante rencontre de l'Asie et de la France au moyen-âge.

Trois gros volumes — dont deux sont déjà parus — doivent contenir l'histoire de cette autre France: son établissement difficile en lutte avec le pouvoir musulman, l'équilibre des deux puissances et la décadence irrémédiable, la fin de la monarchie franque en Orient.

L'introduction (62 pp.) montre d'une manière judicieuse quelle était „La question d'Orient à la veille des croisades". On y expose la „croisade byzantine du dixième siècle" (pp. VI-XXI), qui réussit grâce à la décadence abbasside et à la valeur de la dynastie macédonienne de Byzance. Les succès en Cilicie, en Syrie, en Palestine et surtout la prise d'Antioche constituent ce que l'auteur appelle l'„hypothèque byzantine" sur des territoires qu'allait conquérir la croisade occidentale: „On conçoit, dans ces conditions, la solidité de l'hypothèque byzantine sur Antioche, la valeur des titres juridiques que la dynastie impériale des Comnènes, successeurs des grands Macédoniens du dixième siècle, ne devait cesser, durant tout le douzième siècle, d'élever contre la prise de possession de la capitale syrienne par les Croisés d'Occident" (p. XV).

La conquête seldchoukide (pp. XXI-XLVIII) est présentée dans son essor depuis l'occupation du Khorassan jusqu'à son établissement aux approches de Constantinople, à Nicée et à Chrysopolis. Cette idée qu'„il ne faut pas croire d'ailleurs que l'invasion seljûqide ait pris la forme d'une irruption massive en territoire byzantin" et que „pendant longtemps elle ne se manifesta que par de brèves razzias en territoire ouvert, par de rapides incursions de bandes" (p. XXIX) est vraie aussi pour les premiers temps de la conquête turque en Europe au XIV-ème siècle.

La formation d'une „Arménie" au Taurus n'est pas oubliée dans le tableau de l'état où se trouvait l'Orient à la veille des croisades.

Suit un dernier paragraphe sur „L'éclipse de la puissance turque: Morcellement de l'empire seljûqide" (pp. XLVIII-LXII), qui devait favoriser grandement l'action de la croisade occidentale. On rend justement honneur à Guillaume de Tyr d'avoir remarqué cette chose dans sa chronique (p. LV). Les habiles manoeuvres

d'Alexis Comnène, qui profite des dissensions turques en Asie Mineure, ont leur place.

Le tout est précédé par quelques pages sur „La question d'Orient d'après Guillaume de Tyr", ayant en sous-titre „Guillaume de Tyr et les droits de Byzance". Nous nous réjouissons de voir M. Grousset être d'accord, sur la valeur du récit de Guillaume de Tyr, avec M. Iorga, qui, dans les conférences citées plus haut, rendait ainsi justice au chroniqueur: „Et puis, à la fin, cette épopée byzantine du XII-e siècle, cette pénétration militaire dans la Syrie, qui contient, dans le récit si large de Guillaume de Tyr, des renseignements de tout premier ordre, même pour l'histoire byzantine, renseignements qu'ordinairement on néglige — et j'avoue que, moi-même, avant de m'être adressé à Guillaume de Tyr pour cette synthèse que je suis en train de présenter, j'avais partagé l'indifférence générale pour la partie originale de Guillaume de Tyr, qui, dès l'époque des Comnènes, est une source de tout premier ordre, qu'il faut ajouter aux sources byzantines concernant l'histoire de l'empire d'Orient"[1].

Amené à parler des relations de Charlemagne avec Haroun-al-Rachid, M. Grousset qualifie ces relations d'„interventions purement diplomatiques", trouvant exagérée la tendance de Guillaume de Tyr de parler d'un protectorat français en Terre Sainte au neuvième siècle (p. II). L'idée nous était déjà familière, M. Iorga nous ayant habitué d'envisager ces relations d'une manière plus conforme aux coutumes des monarques de l'Orient musulman[2].

En ce qui concerne l'initiative de „La première Croisade" (pp. 1-163), M. Grousset adopte les conclusions de Ferdinand Chalandon[3]. Ici encore l'auteur exagère le rôle du pape Urbain II. Nous ne voyons pas pourquoi le Pape „dût garder longtemps son plan secret" (p. 2), puisqu'on admet que l'idée de l'expédition „ne se forma qu'assez tard dans l'esprit d'Urbain II" (p. 3). M. G. croit au discours du pape à Clermont et attribue au chef de l'Église des

---

[1] *Ibid.*, p. 55.

[2] N. Iorga, *Brève histoire des Croisades*, Paris 1924, pp. 7-8, et le compte-rendu sur l'ouvrage de Buckler, *Harun'l-Rashid and Charles the Great*, dans la „Revue historique du Sud-Est Européen", X, pp. 6-11; cf, les conférences citées, p. 29.

[3] Ferdinand Chalandon, *Histoire de la première croisade jusqu'à l'élection de Godefroi de Bouillon*, Paris 1925, et le compte-rendu par M. N. Iorga, dans la „Revue du Sud-Est Européen", VIII, pp. 56-58.

projets sur „les territoires à conquérir par les croisés" (p. 4). Il nous semble bien plus naturel d'admettre que, dans l'esprit du Pape, il s'agit d'un simple pèlerinage armé et que son rôle, dans l'initiation de la croisade, fut beaucoup exagéré ultérieurement[1].

Ainsi que Chalandon, M. Grousset insiste sur les relations de la croisade seigneuriale avec Alexis Comnène. La situation des divers chefs croisés envers l'hôte impérial est soigneusement examinée.

En racontant les démêlés de la croisade avec les Seldchoukides d'Anatolie (pp. 27-40), M. Grousset relève comme effet des accords de Constantinople: 1) la remise de Nicée aux Byzantins, 2) la collaboration d'un corps d'armée et d'une flotte byzantine aux opérations contre les Seldchoukides, 3) la réclamation par les Byzantins de places-fortes jusqu'en Cappadoce. Mais nous doutons que Tancrède et Baudouin de Boulogne aient songé à leur position envers le „pacte franco-byzantin" au moment de descendre en Cilicie (p. 43). Cadets des maisons présentes en Terre Sainte, ils avaient hâte de se tailler pour eux un domaine avant l'heure décisive. Leurs exploits sont racontés minutieusement par M. Grousset, qui emploie des sources tant orientales qu'occidentales (pp. 43-68). L'*Encyclopédie de l'Islam* ici, comme partout au cours de l'ouvrage, sert à donner du fini aux détails.

Dans l'attitude des Arméniens envers la croisade il y a plus d'opportunisme que de sentiments favorables aux chrétiens. Malgré les louanges portées à l'amitié franco-arménienne (pp. 39, 47), M. Grousset est obligé de constater plus loin que la population arméno-syrienne d'Antioche „représentait un élément d'incertitude" (p. 74) et que, „contrairement à ce qu'on eût pu espérer, les Arméniens et les Syriens chrétiens ne constituaient pas nécessairement des alliés spontanés pour la croisade" (p. 100).

Le corps byzantin de Tatikios, qui lâcha pied devant Antioche, put, tout aussi bien qu'Étienne de Blois un peu plus tard, informer l'empereur sur la situation critique des croisés. M. Grousset affirme que „la subtile politique de Bohémond avait réussi. L'obstacle byzantin était tourné, l'hypothèque byzantine était levée, du moins aux yeux des Francs" (p. 81); pourtant un peu plus loin

---

[1] Iorga, *Breve histoire des croisades*, p. 42 et le compte-rendu pour Chalandon, p. 56.

(après l'exposition de la prise définitive d'Antioche par les Francs) M. Grousset insiste sur le loyalisme des mêmes Francs envers l'empereur, sur la décision prise dans leur conseil de l'inviter à venir prendre possession d'Antioche et à les accompagner vers Jérusalem (pp. 110-111).

Alexis Comnène est malmené pour n'avoir pas répondu à l'appel des croisés. L'auteur l'accuse de „pusillanimité et de courte vue". Il ajoute que, „malheureusement pour Byzance, ce politique appliqué, méfiant et timoré n'était pas un grand politique" (p. 112). Pourtant l'excuse que N. Iorga trouve à l'attitude d'Alexis nous paraît juste: l'empereur ne voulait plus se mêler de ce qui lui paraissait avoir pris tous les caractères de l'anarchie. Ce même blâme à l'adresse de l'empereur byzantin se trouve, il est vrai, dans l'histoire de Guillaume de Tyr.

Disons à propos de Guillaume de Tyr que nous avons l'impression qu'il est trop souvent cité par M. Grousset. Malgré les mérites que nous venons de lui reconnaître, l'évêque-historien reste toutefois une source tardive pour ce qui est le siège d'Antioche, par exemple. La belle langue du traducteur de Guillaume de Tyr (Grousset, introduction, p. X, note 1) paraît être pour beaucoup dans cette préférence, si marquée, pour ce chroniqueur. Cependant nous sommes gênés de le trouver dans les notes, avant les chroniqueurs témoins des événements (p. 76, note 1) ou de ne pas toujours trouver chez lui les informations que M. Grousset lui attribue (pp. 88-89 et 89, note 1). Nous chercherions en vain chez Guillaume de Tyr (p. 198 des *Historiens des Croisades*, I) une mention sur la flotte anglaise arrivant au port Saint-Siméon le 4 mars 1098; nous n'en trouverions pas davantage sur les „treize" navires de l'escadre génoise et la date de leur arrivée. Nous ne lisons chez le chroniqueur que: „une navie vint de Genevois qui apportoient pelerins et vitaille" (texte latin: „naves quaedam Januensium, peregrinos et victualia deferentes").

Nous ne trouvons pas spécifié non plus dans Guillaume de Tyr le but du voyage à Saint-Siméon: „afin de recruter, parmi les marins occidentaux, les ouvriers nécessaires et de les ramener avec leurs outils", mais il existe dans l'Anonyme, p. 89 de l'édition Bréhier. D'ailleurs, c'est le fait que le rôle de Bohémond et mis en relief qui nous a conduit vers cette source des „Gesta"; dans les explications de M. Bréhier nous avons relevé des notes

concernant les flottes anglaise et génoise. Ce ne peut être que par inadvertance, évidemment, que M. G. attribue à Guillaume de Tyr ce que nous relevons dans l'Anonyme.

Chez M. Grousset on peut suivre pas à pas la marche des croisés vers Jérusalem (pp. 125-153), l'assaut et la prise de la cité sainte (pp. 153-163). Les riches villes fatimides de la côte de Syrie rachetaient leur liberté tout comme à l'aube du moyen-âge on la rachetait des barbares [1]. Leur peur de disperser leurs forces ainsi que leur zèle d'atteindre le but du voyage [2] forcèrent bien plus que la „politique indigène", qu'ils „purent amorcer enfin" (p. 125), les Croisés à accepter les offres fatimides.

En parlant de l'arrivée d'une ambassade byzantine l'auteur a de nouveau l'occasion d'attaquer la politique d'Alexis, qui aurait été „faible, timorée et maladroite" (p. 138).

Godefroi de Bouillon serait devenu chef de la croisade quand il lui donna une nouvelle impulsion, car elle menaçait de s'enliser en chemin (pp. 138-140). Les mêmes circonstances auraient déterminé autrefois la prééminence de Raymond (voy. pp. 124-125).

Les Fatimides ne pouvaient se résigner aisément à la perte de Jérusalem, car „il y avait là comme une loi historique. Les maîtres de la vallée du Nil, des Pharaons et des Ptolémées à Méhémet-Ali et aux Anglo-Égyptiens actuels ont toujours considéré la Palestine comme une dépendance naturelle de l'Égypte" (pp. 143-144). L'idée n'est pas neuve : nous l'avons entendu exprimer plusieurs fois par N. Iorga et elle se trouve également insérée dans les conférences dont nous avons eu déjà l'occasion de parler [3]. „Il y avait donc le royaume de Jérusalem qui se dirigeait vers l'Égypte, par ce rapport si étroit, par cette solidarité historique si naturelle, maintenue, de l'époque des Pharaons jusqu'à celle de Méhémed-Ali et d'Ibrahim, entre la Syrie et l'Égypte. deux pays dont l'un doit nécessairement soumettre et manger l'autre. Ou bien il y a la domination syrienne qui veut avoir l'Égypte, les Toutmès, les Ramsès, qui veulent avoir et arrivent nécessairement à avoir la Syrie ou bien il y a, en 1830-40, le Sultan

[1] N. Iorga, conférences citées, p. 88.

[2] V. La lettre du patriarche Daimbert, de Godefroi et du reste des croisés au Pape Pascal II, dans Hagenmeyer, *Kreuzzugsbriefe aus den Jahren 1088-1180*, p. 170.

[3] P. 81 de l'extrait.

Mahmoud, qui veut ramener l'Égypte sous sa domination ou, enfin, le génial aventurier, presque chef indépendant de l'Égypte, Méhémed-Ali qui, avec son fils, cherche à gagner la Syrie, à pénétrer, par les défilés du Taurus, en Asie Mineure, pour aller d'Asie Mineure s'installer comme premier prince d'une nouvelle dynastie à la place de la race, déchue et pourrie, d'Osman".

Le second chapitre est consacré à Godefroi de Bouillon „avoué du Saint-Sépulcre" (pp. 164-200). Pourquoi mettre en doute l'élection de Raymond Poitiers? (p. 169). Son refus s'explique très bien par son intention de quitter la Terre Sainte, qu'il dit devoir abandonner à Pâque.

L'action militaire de Godefroi de Bouillon vers la côte et à l'intérieur assure, dans une certaine mesure, la sécurité de Jérusalem et force les villes arabes du littoral à traiter. Pour M. Grousset ces accords commerciaux constituent déjà „une politique coloniale franco-syrienne" (p. 181).

La prédominance du spirituel sur le temporel n'est que trop naturelle aux commencements de l'État de Jérusalem. Sans l'élection de Daimbert de Pise comme patriarche, Godefroi serait-il devenu un „roi véritable" ? (p. 189). Ce que nous savons sur son caractère nous en fait douter. En ce qui concerne les concessions territoriales faites par Godefroi au patriarche (p. 197) il n'est pas sans intérêt d'ajouter, qu'au moins dans leur première forme, elles s'inspirèrent d'une tradition byzantine [1].

Le caractère théocratique de l'État palestinien subsiste sous Baudoin I-er, qui, pour devenir premier roi de Jérusalem, dut pactiser avec le patriarche Daimbert (p. 218). Les chevaliers qui l'appelèrent à la mort de son frère, étant des familiers du duc de Lorraine, agirent plutôt par intérêt de parti, ce qui ne démontre pas tout à fait un „fort sentiment monarchique et dynastique" (p. 201). De même, si Baudouin n'osa pas entrer dans Caïffa, ville de Tancrède, son ennemi, il nous semble qu'on ne peut pas dire que „le prestige dynastique agissait déjà" (p. 213). Tancrède et le patriarche devaient avoir aussi des partisans. La forte „personnalité de Baudouin I-er" (pp. 205-209) seule triompha de ces difficultés.

La „conquête du littoral palestinien par le roi de Jérusalem"

[1] N. Iorga, ouvr. cité, p. 93.

est exposée minutieusement, de même les efforts de la contre-croisade fatimide jusqu'à l'année 1111 (pp. 218-264). Qu'il nous soit permis pourtant de remarquer que le rôle des flottes italiennes, si important dans la conquête de la façade maritime de l'État de Jérusalem, est comme submergé par l'amas des faits. M. Grousset doute de la présence des Pisans à côté des Génois à la prise d'Arsouf et de Césarée, à cause des rapports tendus entre le roi et le patriarche Daimbert de Pise; pourtant il l'admet bien à Acre (p. 241).

La narration des exploits du roi à l'autre bout du royaume, en lutte avec le péril seldchoukide, emploie avec profit les sources orientales. Faut-il voir dans ce fait que les possesseurs des principaux pays de Syrie se trouvèrent plusieurs fois groupés autour de Baudouin, que celui-ci agissait „en suzerain incontesté des autres princes francs"? (p. 268). Alors même que l'affirmation serait plausible pour la campagne de l'année 1111, peut-on dire que „désormais, et jusqu'en 1186, la Syrie franque formera, en dépit du partage féodal et en droit féodal même, un tout solidaire?". Nous en doutons au moins pour Antioche dont la position et les traditions ayant de vieux rapports avec celles de Byzance, devaient l'empêcher d'être une véritable vassale.

M. Grousset donne des détails sur l'exploration faite par Baudouin jusqu'à la Mer Rouge et aux confins de l'Égypte (pp. 280-288) l'auteur invoque le témoignage très connu de Foucher de Chartres.

Le paragraphe sur „La politique intérieure de Baudouin I-er: Affermissement du principe monarchique" (pp. 288-312) contient les questions religieuses du règne, les rapports avec les patriarches, de pittoresques informations sur les deux mariages contractés par le roi et finit en affirmant que ce prince aurait été „reconnu suzerain du comté de Tripoli, de la principauté d'Antioche et du comté d'Édesse (1109)". Si, en ce qui concerne l'hommage prêté par Bernard de Tripoli nous avons le témoignage rendu par Albert d'Aix, nous n'avons aucune preuve quant à ceux de Tancrède et de Baudouin du Bourg. En répondant à la convocation du roi et en acquiesçant à ses désirs, ils purent faire simple acte de courtoisie, dû au prestige du titre de roi et du nom de Jérusalem" [1]. Dans les événements de 1109, pas plus que dans ceux de

[1] Jean Longnon, *Les Français d'outre-mer*, p. 123.

1111 nous ne discernons des traces de subordination au roi de la part des deux puissants seigneurs du Nord de la Syrie.

Dans le dernier paragraphe, M. Grousset loue le premier roi de Jérusalem pour l'oeuvre accomplie (pp. 313-316). Il insiste surtout sur son talent politique qui lui fit choisir une conduite d'adaptation aux moeurs du pays, d'entente avec les indigènes. Pourtant peut-on dire de lui qu'il fonda „une solide monarchie laïque"? Il est vrai qu'il n'eut pas le „désir du retour", mais pourquoi l'appeler „le premier des *créoles* établis en Orient?" (p. 316).

Après avoir consacré les premiers trois chapitres à la croisade proprement dite et à l'État de Jérusalem, l'auteur s'occupe dans le quatrième de la formation de la principauté d'Antioche et d'Édesse, pour revenir après à la Jérusalem du roi Baudouin II.

„La Provence au Liban" (p. 317) nous rappelle l'appréciation de M. Iorga: „ce comté, avec la domination de la mer, c'est la continuation en Syrie de la Provence".

La figure de Raymond de Saint-Gilles paraît amoindrie dans le récit de M. Grousset: ce paladin ressemble trop à un ambitieux impuissant. Le rôle des Génois dans la conquête du littoral apparaît important à Tortose (1102), à Dchébaïl (1104) et surtout à Tripoli (1109). Le fait que Guillaume Jourdain, après l'arbitrage royal, quand il accepta les décisions royales, fit acte de fidélité à Tancrède vient à l'appui de la thèse exposée par nous plus haut: à savoir que Tancrède et Baudouin du Bourg ne durent point devenir es vassaux du roi pour avoir une fois accepté ses décisions. Ce n'est pas le pape Urbain II (p. 360), comme par inadvertance lil été dit, mais bien Urbain III, qui en 1186 s'adresse au seigneur de la ville de Dchébaïl (Gibelet).

Le chapitre suivant (en réalité le V-ème et non le VI-ème) suit de près la formation des États d'Antioche et d'Édesse (pp. 368-516). Une première partie va jusqu'à la captivité de Bohémond par les Turcs Danichmendites (pp. 368-378).

Le plan de l'ouvrage exige, comme l'auteur lui-même l'observe (p. 371, note 3), des retours sur des événements qu'on a déjà racontés. Les choses se passent non sans quelques petites contradictions. Ainsi M. Grousset nous dit, à propos des relations de Bohémond avec le patriarche de Jérusalem Daimbert, que ce dernier prisait chez le chef normand „l'appui d'un pouvoir séculier, à la fois fort et *situé assez loin*" (p. 375). Comment se fait-il alors — M. Grousset

nous le dit lui-même quelque dizaines de pages plus haut (p. 321) — que le même patriarche à la mort de Godefroi invite ce Bohémond „à venir accueillir la succession du défunt“ ? Pour les „Conquêtes de Bohémond dans la région d'Outre-Oronte“ M. Grousset emploie les sources orientales. En bas de la page 376, il a mis les notes 2 et 3 l'une à la place de l'autre.

Les premiers événements de la „Régence de Tancrède à Antioche“ (pp. 382-396) nous ont été racontés déjà en grande partie. L'histoire du comté d'Édesse est menée de front avec celle d'Antioche. On expose ainsi l'avènement de Baudouin du Bourg, sa politique arménienne, ses premiers démêlés avec les Turcs du voisinage. La libération de Bohémond amène son „second gouvernement à Antioche“ (pp. 396-420), qui ne devait durer qu'une seule année. Son départ pour l'Europe (1104) après le désastre franc de Harran et surtout son expédition contre Alexis Comnène (1107) tiennent beaucoup à son esprit aventureux. L'éloignement de Bohémond laisse la place libre pour un „second gouvernement de Tancrède à Antioche“ (pp. 420-481). Le récit est alourdi par de fréquentes et nécessaires digressions dans les choses musulmanes.

M. Grousset revient pour la troisième fois sur l'arbitrage du roi de Jérusalem dans le conflit des princes francs de la Syrie du Nord et sur la „subordination“ de la principauté d'Antioche envers Baudouin I-er (p. 447). Nous avons exprimé déjà nos doutes quant à cette „subordination“. Les hésitations de Tancrède à rejoindre le roi sous Édesse l'année suivante (p. 452) et surtout le fait qu'il y eut s ission entre les armées après (p. 453) confirmeraient notre avis.

Pourquoi serait-ce une faute si grave de la part des Byzantins d'avoir incité les Musulmans contre les Francs lors de la contre-croisade de 1111 (p. 462)? Les Francs eux-mêmes dans leurs querelles intestines faisaient appel aux Turcs, et c'est toujours M. Grousset qui nous l'apprend (p. 439 et suiv.). Après la mort de Tancrède, le nouveau prince d'Antioche, Richard de Salerne, se trouve toujours aux côtés du roi de Jérusalem dans la lutte contre les Turcs (pp. 482-516). Mais nous continuons à croire qu'il n'était pas question de vassalité chez le prince d'Antioche (cf. p. 484).

Le VI-e chapitre est consacré exclusivement aux choses musulmanes (pp. 517-530). Il a pour but de montrer que „dans l'Égypte

fatimide comme dans la Perse seljûqide la décadence des dynasties musulmanes assurait à la Syrie franque des années d'une relative tranquillité" (p. 530).

C'est la préface nécessaire au règne de Baudouin II, règne qui remplit le chapitre VII (pp. 531-681). Seulement la „relative tranquillité" ne se fait pas sentir au cours de l'exposition. Au contraire, on donne cette explication que ce fut précisément „du jour où la direction de la contre-croisade turque cessa d'appartenir au sultanat de Perse pour devenir l'oeuvre des âtâbegs et émirs de Syrie qu'elle produisit des résultats sérieux. Au lieu d'un pouvoir encore colossal, mais lointain..., les Francs eurent désormais affaire à des dynasties locales, singulièrement moindres en apparence, mais installées sur place et concentrant tout leur effort sur les affaires syriennes, les Ortoqides aujourd'hui, les Zengides demain, finalement les Aiyubides, famille de parvenus qui allaient se révéler infiniment plus redoutables que les empereurs turcs eux-mêmes" (pp. 549-550).

Pour résister à des attaques suivies Baudouin II sort chaque année en campagne, d'autant plus que par la mort de Roger d'Antioche (1119) il doit assumer aussi la régence de cette principauté. Le récit de ces expéditions répétées (pp. 582-586) et de sa captivité chez les Turcs Ortokides alors qu'il essayait de libérer Jocelin de Courtenay (pp. 587-588), sa tentative d'évasion, sa domination pour quelques jours dans la citadelle où il était enfermé, son attente angoissante de secours de la part de Jocelin échappé comme par miracle (pp. 589-593), son nouvel emprisonnement (pp. 593-594), tout témoigne du règne mouvementé de Baudouin II. Si pendant l'absence du roi l'institution monarchique fonctionna sous des régents, cela prouve, il est vrai, un affermissement, mais aussi, croyons-nous, un manque — à part Jocelin, occupé dans la Syrie du Nord, — de fortes personnalités dans les États de la croisade.

Pour le compte de la royauté absente continuèrent les entreprises guerrières: la collaboration d'une flotte vénitienne causa la prise de Tyr, en apportant naturellement de belles concessions commerciales aux Vénitiens (pp. 599-621).

La seconde partie du règne de Baudouin II ne renferme pas plus de „tranquillité" que la première: alliance avec les Arabes pour tenter la conquête d'Alep (pp. 631-637), tentatives contre

Damas, où la vieillesse de Tougtékin, sa mort et les complots ismailiens paraissaient inviter le roi (pp. 637-665). De nouveaux secours arrivent dans la personne de Bohémond II d'Antioche, qui devient le gendre du roi (pp. 645-652), et dans celle de Foulque V d'Anjou, marié à la fille aînée du roi et désigné comme son successeur (p. 657).

Dans le dernier paragraphe, l'auteur explique la formation d'une puissance musulmane unitaire au Nord de la Syrie (pp. 660-678). Il en découlerait d'après M. Grousset un changement de rapports entre les deux mondes, franc et musulman. Ce qui termine la première partie — et le premier volume — de l'histoire de croisades; la seconde traitera de l'équilibre des deux forces en opposition en Syrie.

Ce premier volume, de plus de 700 pages, que nous n'avons fait que parcourir, projette de vives lumières sur l'histoire des croisades par le fait de présenter constamment les événements du monde oriental, domaine que M. Grousset connaît aujourd'hui mieux que personne. La division même de l'ouvrage d'après le jeu des rapports du monde franc avec le monde musulman indique d'ailleurs où il faut chercher l'originalité de cette nouvelle histoire des croisades. A ce point de vue, le service rendu est très grand.

De très utiles tables chronologiques, tant des diverses dynasties musulmanes que des maisons souveraines franques, accompagnent le texte. Deux cartes présentent, l'une le monde musulman à la veille des croisades, l'autre les divers États francs au moment de leur plus grande extension (l'indication d'„une carte hors texte et [de] deux dans le texte" sur la feuille du titre se trouve être erronée).

Virginie *Sacerdoţeanu*.

* * *

Donald C. Mckay, *Essays in the history of modern Europe*, New-York-London 1936.

Différents auteurs ont contribué à former le volume que publie M. Donald C. Mckay de l'Université de Harward, comme presqu'une publication d'hommage pour le professeur William M. Langer. On y trouvera des études d'économie politique (commerce du bois au XVII-e et XVIII-e siècle, propagande de Bernadotte en 1813-1814: il emploie Schlegel et Benjamin Constant; élections de France en 1815, après Waterloo; politique de la Russie en

Asie, 1838 : rapports avec Dost-Mohammed, concurrence avec l'Angleterre ; crise italienne en juin 1848. Lamartine veut, comme Napoléon III, plusieurs Italies et des compensations, avec intervention armée ; beaucoup d'inédit; labourisme français ; établissement des Italiens en Afrique ; attitude de l'Angleterre en août 1914 ; mines de Briey).

M. James F. Clerk prend intérêt aux tentatives das protestants anglais de gagner les Bulgares au milieu de la crise de 1861, d'après des documents américains non explorés, comme un manuscrit du propagandiste Meriam et d'après les publications en bulgare de MM. Nikov et Arnaoudov, ainsi que d'après l'ouvrage, connu, de Cyrus Hamlier (1878) M. Ernest C. Helmreich étudie la rivalité entre l'Autriche et la Russie dans les Balcans, 1913-1914 : en 1913 on recommande à Berlin au prince héritier de Roumanie de s'entendre avec la Bulgarie. État important, qu'on pourrait faire entrer dans la Triplice (p. 132), Guillaume II est cependant pour les Turcs et préfère les Serbes aux Bulgares (pp. 133-134) : il veut „la combinaison de la Serbie, de la Roumanie et de la Grèce sous la conduite de l'Autriche", et la Turquie s'y rallierait ; or, c'était braver les préjugés opiniâtres de l'Autriche et Hongrie (p. 134) ; l'auteur paraît désapprouver l'„irrédentisme roumain" *(ibid.)*. Une conversation privée de l'auteur avec M. Danev lui a donné la certitude qu'il n'y eut pas de suggestion autrichienne pour la seconde guerre balcanique (p. 136, note 17). Il lui semble que la Monarchie dualiste était prête même à amortir ces sympathies pour les Bulgares si elles pourraient indisposer la Roumanie ; François-Joseph lui-même le dit à quelqu'un qui informe l'ambassadeur britannique (inédit, p. 139) ; l'archiduc héritier était contre une action hostile à la Roumanie *(ibid.)*. Mais, pendant le conflit entre Bulgares, d'un côté, Serbes et Grecs, de l'autre, „les hommes d'État autrichiens espéraient une victoire bulgare", à l'encontre de Guillaume II *(ibid.)*. Suivent les divergences entre Vienne et Berlin sur le sort du traité de Bucarest. Mais les sentiments de Guillaume II étaient très capricieux (p. 144). Pourquoi l'auteur, qui est, du reste, Autrichien ou Allemand, appelle-t-il la Transylvanie „Siebenbürgen" (p. 146) ? Ou bien s'agit-il d'une traduction ? M. Helmreich considère à tort le futur roi Ferdinand comme „russophile" et son appréciation de la clairvoyance de Berchtold fait sourire (pp. 147-148).

* * *

Dr. Anton B. I. Balotă, *Albania,* Bucarest 1936.

Très importante publication d'un philologue initié aux derniers résultats des études historiques. Il y aura quatre volumes, dont ce premier traite de la géographie du pays et des aspects de la vie. On a une description de voyage, d'un caractère littéraire, bien illustrée. Un autre chapitre s'occupe de l'étymologie des noms des Albanais. Suit la présentation géographique, avec une illustration originale. La géographie humaine est largement traitée.

La partie historique commence par l'examen détaillé des opinions divergentes sur l'origine de la nation. M. Balotă observe avec raison que les déductions philologiques doivent être faites avec beaucoup de prudence, étant donnée la transcription douteuse par des écrivains ne connaissant pas la langue et employant un alphabet qui ne peut rendre que d'une façon approximative les sons (p. 207). Il a le bon sens, rare, d'admettre l'autochtonie de la race (pp. 207-208). Il explique la faible influence du latin par une colonisation romaine rars et par la retraite des habitants de la campagne (p. 208). La civilisation hellénique elle-même n'a pas pu atteindre les masses. Est relevée la similitude avec les Roumains quant à l'apparition tardive dans les sources écrites (p. 213 et suiv.). Presqu'une moitié du volume traite de la vie populaire et de ses manifestations littéraires, ainsi que des commencements de la littérature cultivée. Quelques pages sur les arts. L'attitude de l'Occident envers les Albanais est exposée ensuite. On pouvait s'attendre à ce que „les problèmes linguistiques" aient un chapitre à part. C'est la partie la plus précieuse dans ce qui a paru de cette large enquête. La même information riche et précise distingue les pages sur les voyageurs en Albanie, auxquelles s'ajoutent aussi d'autres indications.

* * *

Jacques Ancel, *Manuel géographique de politique européenne, tome I, L'Europe Centrale,* Paris [1936].

Magnifique ouvrage, tout nouveau d'ordonnement, d'information, de pensée. Toute une large partie concerne ce Sud-Est européen auquel l'auteur, ancien officier de l'armée des Balcans, avait consacré tant de travaux préparatoires. Géographie, histoire et politique s'y relient et s'harmonisent d'une façon tout aussi serrée que dans le reste de ce livre de forte pensée, exprimée avec une

énergie nerveuse et hardie. Il faut signaler la large adhésion intelligente aux conceptions des grandes unités datant de l'époque préhistorique (voy., par exemple, p. 38). Belles caractéristiques des pays, des provinces et des villes (Vienne, pp. 59-60). Les synthèses d'âme, pour la littérature et l'art (voy. p. 85 et suiv.) sont tout à fait remarquables. A la page 140 l'origine „valaque" du grand historien Palacky (sur la „Valachie" slovaque, de bergers, pp. 150-151); sur les poloniny-plateaux, p. 171. Sur la région d'infiltration ruthène du Maramureş, p. 173 et suiv. Un mot sur les Houtzoules, qui ne sont pas des „Ruthènes", mais des Valaques slavisés, p. 176. Sur la magyarisation en Slovaquie, p. 177 et suiv. A partir de la page 199 s'étend le beau chapitre concernant la Roumanie, toute la quatrième partie de l'ouvrage[1]. Jamais jusqu'ici n'avait été donnée une pareille synthèse de la nation et de la vie roumaine. Tout à fait vrai que „les Carpo-Daces se maintinrent comme nation dans les Carpathes jusqu'à la fin du IV-e siècle après J. C." (p. 209). Il y a, du reste, tout un exposé, large et vivant, de la vie historique de la nation. La pénétration magyare est parfaitement comprise, de même que les premières fondations politiques des Roumains (p. 211 et suiv.)[2]. La Transylvanie est décrite avec le même entrain, qui fait de cet ouvrage une oeuvre littéraire (p. 260 et suiv.). Suit la Yougoslavie[3], la Hongrie, pour arriver à une forte synthèse.

* * *

Georges Duzinchevici, *Contribuţii la istoria legăturilor polono-romîne în anii 1865-1866* (dans les publications de la Fondation culturelle Jean C. Brătianu, Bucarest 1936).

Il s'agit, dans ce travail très soigné, des rapports de l'émigration polonaise avec le régime du prince Cuza un peu avant l'abdication

[1] Quelques observations de détail pour une nouvelle édition de ce livre si utile: Romuli, comme Parva et Nepos, est une création latinisante de l'époque de Marie-Thérèse (p. 201). A la page 202: Bogdan, au lieu de Dragoş. A la page 203 à supprimer l'origine bulgare des Szekler.

[2] Mais aux pages 213-214 un résidu de la théorie qui fait venir l'État valaque de Făgăraş. Aussi sur l'origine du servage, qui est de la fin du XVI-e siècle (voy. p 415).

[3] Niederle a tort de prétendre trouver des Slaves à la Cour d'Attila au V-e siècle (p. 257).

du premier chef des Principautés roumaines unies. L'inédit forme la base de l'étude. Les circonstances de politique générale sont bien précisées et employées avec discernement pour éclairer le problème. On voit l'initiative économique et financière polonaise offerte, sous diverses formes, à la Roumanie (dès 1865 il était question de commencer l'exploitation du pétrole et du charbon roumains). En 1866, les Polonais soutenaient la candidature au trône roumain de quelqu'un qui nous paraît aussi devoir être Grégoire Brâncoveanu. Sur la candidature du duc de Leuchtenberg p. 41. De nombreuses pièces sont présentées à l'appui du texte.

* * *

Alexandre Marcu, *Simion Bărnuţiu, Al. Papiu Ilarian şi Iosif Hodoş la studii în Italia* (dans les „Mémoires de l'Académie Roumaine", section littéraire, III, VII, 6), Bucarest 1935.

Large étude accompagnée de nombreux documents sur les études de droit faites en Italie par le grand professeur roumain Siméon Barnuţiu (Bărnuţ), par l'historien Papiu Ilarian et par l'écrivain Joseph Hodoş. Le premier choisit l'Université de Pavie, le second et le troisième à Vienne, puis Padoue. L'auteur emploie surtout l'inédit dont il donne une sélection au cours et à la fin de son ouvrage. Résumé en italien. Bonne table des noms.

* * *

Franz Babinger, *Robert Bargrave, un voyageur anglais dans les pays roumains du temps de Basile Lupu* (dans les „Mémoires de l'Académie Roumaine", III, XVII, 7), Bucarest 1936.

M. Babinger donne, pour la première fois en entier, le texte d'un voyage anglais à travers la Moldavie au XVII-e siècle. Bargrave a traversé la Dobrogea pour arriver au gué moldave du Danube, à Galatz. En ce moment, Basile Lupu, prince du pays, venait de perdre la guerre contre son voisin de Valachie, Mathieu. L'Anglais boit pour la première fois, avec de la bière, à laquelle il était accoutumé, du vin de miel, le *mied* roumain (l'éditeur croit qu'il s'agit plutôt de moût de vin). Le prix, très bas, du poisson danubien est noté avec soin ; l'esturgeon est décrit avec admiration. La ville de Galatz „n'est pas grande, mais les habitations sont jolies et bonnes *(handsome and good)*"; l'ensemble, avec les enclos et les toits en bardeaux, est préférable à ce que Bargrave a

laissé en Turquie. On y trouve du miel et de l'excellent pain. Le voyageur apprécie le costume „grec" des hommes, les nattes que portent les femmes „comme dans les anciennes tapisseries", la familiarité et amitié qu'ils usent entre mari et femme, la liberté des hommes envers les femmes et leurs coutumes à table, qui sont si chrétiennes qu'elles paraissent être un reflet pâle de l'Angleterre. La langue parlée par ces descendants des „bannis", des „malfaiteurs exilés" de Rome „se distingue de l'italien comme l'italien du latin": „elle est facilement apprise par quiconque connaît ces deux" (p 160). Vers Bârlad, dans un petit village, les femmes permettent au voyageur de loger dans leurs chambres mêmes, *the same bedds with them* (p. 161). Il faut croire qu'il se trompe en assurant que, un peu plus loin, les paysannes se garantissent contre le froid par leur seul séjour sur l'âtre où elles seraient nichées presque nues *(ibid.)*. Bargrave peut à peine se séparer de l'intérieur, si propre, des maisons en bois de cette ville de Bârlad.

Les corps accumulés des sauterelles lui semblent être la preuve que la peste sévit dans le pays (p. 162). Suit la description des mauvaises routes, dans lesquelles on se perd. A Jassy, l'étranger assiste à l'office divin dans la chapelle en pierre, couverte de belles fresques sur fonds d'or, du palais (elle n'existe plus, de même que celle de la princesse). Il visite le Jésuite Szczytwicki et un autre Polonais, Kotnarski, secrétaire de Basile pour le latin (p. 165). L'audience chez le prince est flatteuse pour le voyageur. Mais il juge avec sévérité le palais „sans majesté, uniformité et ornements" (p. 166); quant aux écuries, elles contiennent de magnifiques chevaux, „dépassant de beaucoup ceux du duc de Florence ou du roi d'Angleterre". Des notes précieuses sur la valeur de la monnaie moldave (p. 167). L'explication de l'invasion tataro-cosaque en Moldavie (p. 168 et suiv.) est erronée. Décrivant l'état de choses en Moldavie, Bargrave donne aussi des détails sur les obligations envers le Sultan (p. 171). La basse origine de Basile *(ibid.)* est controuvée (il aurait été, au début, un simple courrier). En chemin vers la Pologne, les forêts louées par un Dantzicois pour la fabrication du potasse (de la cendre des arbres; procédés de fabrication), p. 172. Bon accueil, en route vers Botoşani, chez un boïar *(ibid.)*. Un convoi funèbre qui passe est présenté d'une façon pittoresque (pp. 173-174). Aussi sur l'agriculture en Moldavie et ses métayers. Par Cernăuţi on passe en Pologne (p. 175).

L'annotation est d'une admirable richesse, employant les sources les plus différentes (des ouvrages polonais sur le mariage de Roxane, fille de Basile, avec Timoszek, le fils du hetman des Cosaques).

* * *

I. Radonić, *Dubrovačka akta i povélié*, I[1], Belgrade 1934.

Belle publication d'actes ragusains commençant avec l'année 743, mais concernant surtout le XV-e siècle. Pour le XIII-e et le XIV-e surtout des relations avec Ancône et le royaume de Hongrie (aussi, avant la bataille de Nicopolis, le pacte avec les chevaliers français captifs). La publication de Gelcich et Thallóczy (de fait l'oeuvre de Gelcich) est reprise. Aussi les documents dont nous avons donné des regestes. Nombreux facsimilés.

Dans la seconde partie du livre de M. Radonić l'importante lettre du mois d'octobre 1473 sur la guerre entre Mahomet II et Ouzoun-Hassan (voy. aussi le no. CCCXXXIV). Sur la prise de Caffa la lettre du 18 février 1476 (aussi conquête de la „comunitas Alexa", et de la „Thodoriza", c'est-à-dire le château des Théodori, gouverné par un Alexis; on croyait que la seule appréhension d'une intervention hongroise aurait retenu le Sultan d'attaquer aussi la Moldavie). La lettre du Sultan Bajazet II sur sur la prise, en 1484, de Chilia et Cetatea-Albă, était connue — M. Radonić le sait, du reste—, et largement commentée.

* * *

Vicomte de Guichen, *La guerre de Crimée (1854-1856) et l'attitude des Puissances européennes, étude d'histoire diplomatique*, Paris 1936.

Ce travail de M. de Guichen repose, comme d'autres études du même, sur la seule information diplomatique inédite, qui est très variée, l'auteur ayant eu, pendant sa longue carrière diplomatique, la possibilité de recueillir une documentation abondante. Rien des ouvrages qui se sont occupés de la même époque n'est mis en oeuvre d'une façon visible et le milieu politique n'est pas reconstitué. Mais à chaque pas on trouve des renseignements nouveaux, qui sont parfois vraiment précieux. Plus d'une fois il

est question des Principautés roumaines. Entre les choses curieuses qu'on nous révèle il y a l'intention du Tzar de rétablir pour un de ses fils le royaume de Pologne (p. 137). Un rapport très important sur la situation en Grèce, p. 152 et suiv. Sur la formidable envie anglaise envers l'action de la France, qu'on avait cependant voulu comme alliée indispensable, p. 169 (déclaration turque). Aussi un rapport intéressant sur les efforts de la Russie en Serbie (p. 350).

* * *

L. H. Grondijs, *Asceten, Hellenen, Barbaren*, La Haye 1935.

Le nouveau professeur d'études byzantines à l'Université d'Utrecht se pose dans cet opuscule, d'une si hardie originalité, la question des rapports entre l'hellénisme persistant et la „barbarie" première d'un christianisme méprisant et méprisé, à des points de vue bien différents. C'est l'ancienne façon de pensée qui remporte la victoire. Clément d'Alexandrie, si intéressant et significatif dans toute son oeuvre, est largement employé pour le prouver. Origène, à côté. Le Christ et les apôtres sont présentés par l'iconographie en chrétiens (p. 16). Le témoignage de telle vie de saint est aussi invoqué (pp. 16-17). Platon devient familier à ceux qui ne dédaignent pas penser.

Mais „le peuple" s'insurge contre le retour de cette aristocratie de l'intelligence qui le dépassait tant et depuis longtemps, ainsi que contre celle d'une impérieuse hiérarchie. L'ascétisme apparaît comme une protestation (p. 18 et suiv.). M. Grondijs cherche à en démêler l'origine, le séparant de formes païennes plus ou moins pareilles. Le boudhisme, adopté même par certains des diadoques, y a, sans doute, sa part (comme dans l'origine même du christianisme paupériste et anarchique). L'esprit copte, toujours rebelle, ennemi de l'esprit alexandrin, s'y manifeste (est citée la Vie de St. Antoine). En parenthèse est notée cette parenté avec St. François qui s'expliquerait par son séjour comme marchand en Égypte (p. 26). Dans la lutte contre les démons n'y a-t-il pas quelque chose de la doctrine iranienne apportée par la conquête perse ? Rapports entre l'„arme" de la guerre et les recommandations de Clément (pp. 28-29). M. Grondijs observe combien les ascètes sont étrangers à toute la „christologie" (p. 29). Ils sont sujets à la contagion des hérésies et aux souvenirs du paganisme (jusqu'au

boeuf divin; p. 32). Mais un Origène est haï dans les retraites des „saints“ (pp. 34-35); Evagrius n'est pas mieux prisé (p. 35). Les doutes de St. Jérôme sur l'authenticité de sa foi mâtinée de pensée profane ne sont pas oubliés (p. 36). L'adversité des moines envers l'épiscopat (p. 37 et suiv.) se continue jusque dans l'Église roumaine de nos jours. Les hiéromonaques représentent une forme ultérieure de synthèse. Mais jusque là on se battra et s'ensanglantera entre les représentants des deux clergés, surtout en Égypte, patrie première du conflit (p. 42 et suiv.). Des trésors de savoir et d'art disparurent dans ces batailles de la rue. L'auteur découvre tout ce qu'il y avait de national dans la haine contre le Grec et le „Romain de Byzance“ (p. 46 et suiv.). Il ne néglige pas non plus les chorévêques (p. 48) et l'exemple des missionnaires en Chine *(ibid.)*, des troubles qui sur la frontière de l'Orient amenèrent les progrès de la puissance persanne (pp. 49-50) et bien entendu ce mécontentement des populations qui entraîna la conquête des Arabes (p. 50).

Plus tard, les deux mondes chrétiens se réconcilient (p. 52 et suiv.); les moines acceptent la pensée. Une mystique néoplatonicienne domine les couvents (XI-e siècle: Siméon). Mais les dissidents s'organisent en Églises nationales, sans que leur caractère divergent soit défendu dans la capitale même (p. 57). Ils sont cependant Romains tous ces sujets de l'Empire aussi parce que l'Église a adopté cette domination pour ses fidèles (p. 58 et suiv; en regard les Hellènes païens; recueil nouveau de témoignages sur le sens du mot dans le monde byzantin). Ce sont des „Romains“, mais des Romains pour la plupart non-Grecs et même anti-Grecs, parlant un „rhomaïque“ qui n'est pas l'ancienne langue des Hellènes. Comme un excursus doit être considéré le paragraphe sur Platon et Aristote étudié à Antioche et en Asie Mineure dans la théologie orientale. M. Grondijs énumère les problèmes que cette initiation mit à l'ordre du jour. Les amis des icônes prenaient des armes dans Platon, alors que le rationalisme de leurs adversaires venait d'Aristote (p. 68). Le Pseudo-Aréopagite domine les esprits. Les études philosophiques de l'auteur lui ont rendu faciles ces reconnaissances. L'école est conquise par les moines, — mais elle leur échappera et servira l'État, après l'iconoclasme. Sous ce conflit M. Grondijs croit que revit l'opposition entre

l'hellénisme et l'asiatisme. Sur l'hésychasme s'arrêtent les pages suivantes du livre.

L'enseignement supérieur laïque est traité à part.

Rarement jusqu'ici un esprit moderne avait montré autant de compréhension pour des idées qui ne nous sont plus familières. Rarement dans des proportions aussi restreintes on a résumé tant d'idées poursuivant d'une façon si sûre le grand et noble raisonnement d'une pensée originale.

* * *

Hubert Pernot, *Introduction à l'étude du dialecte tsakonien,* Paris 1924.

Ce gros travail de linguistique a aussi des pages d'histoire, comme pour l'origine du nom même des Tsakones (pp. 144-145). Sur l'expansion comme soldats des Tsakoniens, p. 146 et suiv. A la fin la description du district par Evlia-Tchélébi.

* * *

Frédéric Macler, *Rapport sur une mission scientifique en Transylvanie (sept.-oct. 1934). Manuscrits arméniens de Transylvanie,* Paris 1935.

Ce catalogue est précédé d'une introduction historique, parfaitement exacte (p. 11, note 1, lisez: Virzirescu, au lieu de Verza; voy. du reste, la première note à la page 15). Les manuscrits eux-mêmes, de caractère plutôt religieux ou scolastique, appartiennent à une époque assez récente, en commençant avec le XVII-e siècle. En appendice un nombre de noms de famille arméniens d'origine roumaine.

* * *

Harry N. Howard, *The partition of Turkey, A diplomatic history, 1913-1923* (éd. de l'„University of Oklohama Press", Norman 1931).

Cet ouvrage d'environ 500 pages est basé sur les sources documentaires et représente une contribution très importante à l'histoire des derniers changements accomplis dans ce qui a été l'Empire ottoman. Un énorme nombre de renseignements sont groupés d'une façon méthodique, dans un récit clair et précis. Les conclusions sont impartiales et justes. Aperçu chronologique et large bibliographie.

N. Iorga.

* * *

Beiträge zur Inkunabelkunde, Neue Folge, I, Leipzig, 1935, (avec planches).

Le docteur Carl Wehmer de la Staatsbibliothek à Berlin est à féliciter d'avoir pris l'initiative d'éditer cette belle publication destinée à paraître périodiquement comme porte-parole des deux grandes organisations scientifiques allemandes pour l'étude des incunables, „*Gesellschaft für Typenkunde des XV. Jahrhunderts*" et „*Kommission für den Gesamtkatalog der Wiegendrucke*".

Le volume contient les études suivantes:

M. von Rath discute une gravure héraldique d'un bréviaire pour le diocèse de Misnie de l'année 1485.

M. Kurt Ohly donne un aperçu détaillé de l'état actuel de l'inventarisation internationale des incunables, avec des dates très précises à l'appui. Ce qui frappe avant tout, c'est la grande inégalité du nombre des imprimés du XV-ème siècle conservés dans les bibliothèques des différents pays. L'inventaire, à peu près complet, de ceux qui se trouvent en Allemagne, comprend 145.676 incunables [1]. L'Angleterre en possède 38.600, la Suède environ 5.000, le Danemarc un peu plus de 4.000, la Norvège 271 seulement et la Suisse à peu près 15.000. Aux Pays-Bas on connaît 6-7.000 volumes et presque le même nombre en Belgique. Les États Unis en possèdent pour le moins 25.000. Suivent les pays jusqu'à présent moins bien inventariés, soit l'Espagne, et le Portugal aussi, avec un total de 25.000 ouvrages environ, la France comprenant à peu près 42.000, l'Italie, qui vient immédiatement après l'Allemagne, avec presque 90.000, l'Autriche 30.000, la Hongrie 8.000, la Tchécoslovaquie, qui doit posséder près de 14.000, dont seulement 9.000 sont inventariés. En Yougoslavie nous connaissons à peu près 1.700. Pour la Pologne on a compté au moins 15.000. Parmi les pays insuffisamment connus figure la Russie, où nous manquons de travail d'ensemble. La Finlande et les États Baltiques possèdent quelques centaines de volumes. Pour la Grèce nous ne possédons encore aucune date. Quant à la Roumanie, l'auteur de ces lignes prépare actuellement un inventaire complet [2].

Dans son étude, le dr. Ohly nous montre l'importance de hâter autant que possible le travail d'inventarisation internationale, afin d'éviter des lacunes au catalogue. Il est arrivé, même à la lettre

[1] Tous les chiffres donnés comprennent naturellement aussi les doubles.
[2] Dix-neuf incunables inventariés jusqu'à présent.

A, qu'une *editio princeps* ait été omise à défaut de documentation. Beaucoup d'incunables ne nous ont été conservés que dans un ou deux exemplaires, et ce n'est que par un travail vraiment systématique d'ensemble et par une coopération active de tous les pays intéressés que l'on pourra éviter des lacunes à l'avenir. Le travail admirable fourni par la Commission et les énormes sacrifices consentis par le Gouvernement allemand pour ce catalogue monumental méritent sûrement l'attention de toutes les bibliothèques importantes du globe.

Le volume contient en outre une étude de M. Konrad Haebler (le célèbre créateur du „Typenrepertorium") et les commencements de l'imprimerie en Espagne, faisant suite à ses beaux livres sur ce même sujet [1]. D'après les derniers résultats acquis, le premier incunable espagnol ne serait plus une lettre d'indulgence éditée par le cardinal Rodrigo Borgia (celui qui devint plus tard Pape sous le nom d'Alexandre VI) de l'année 1473, mais un Synodale de Ségovie, imprimé en 1472.

M. Ernst Schulz nous décrit un exemplaire d'épreuves d'un incunable liturgique supprimé. Il s'agit d'un livre d'offices pour le diocèse de Magdebourg, imprimé à Leipzig env. 1490 et connu dans un seul exemplaire, à Wolfenbüttel.

M. Rudolf Juchhoff contribue avec une étude sur la transmission des particularités calligraphiques dans les caractères typographiques du XV-ème siècle.

De la plume de M. Carl Wehmer nous lisons un article sur le calligraphe Leonhard Wagner d'Augsbourg, auteur d'une célèbre „proba centum scripturarum", ainsi qu'une description d'un calendrier allemand de 1496, découvert récemment à Romhild, en Thuringe.

M-elle Elisabeth von Kathen, de la „Kommission des Gesamtkatalog", confirme les résultats statistiques déjà acquis sur la fréquence des incunables datés et domiciliés vis-à-vis de ceux sans date et sans lieu d'impression.

Le beau volume se termine par quelques comptes-rendus. Nous y trouvons entre autres des détails complémentaires, par le dr. Joseph Benz ng, sur notre travail *„Die ältesten gedruckten Quellen zur Geschichte der Rumänen"*, „Gutenberg-Jahrbuch", IX (1934).

Constantin J. Karadja.

[1] *Bibliografia ibérica del siglo* XV, La Haye, 1903-1917, 4.°, et *Geschichte des spanischen Frühdruckes in Stammbaumn*, Leipzig, Wiersemann, 1923, 2.°.

CHRONIQUE

Au mois d'avril les Comités Nationaux des sciences historiques ont tenu, sous la présidence de M. Harold Temperley, leurs assises à Bucarest. Le comité roumain en exprime sa gratitude à tous les participants, qui se sont contentés du peu qu'on a pù leur offrir.

*

M. Lukinich a-t-il vraiment cru rendre un service à la science, considérée au seul point de vue de la vérité qui ne connaît pas de haines nationales, en prenant l'initiative de la publication de son *Archivum Europae Centro-orientalis* — titre barbare qui rappelle le latin des seigneurs hongrois du XVIII-e siècle—, qui n'est dans son premier numéro qu'une plaidoirie, à deux voix, contre les Roumains, adventices et usurpateurs, et pour un révisionnisme dont l'idée ne gagne rien par des hypocrisies scientifiques? M. Làjos Tamás (jadis Treml), déjà connu par des articles particulièrement haineux sur les Roumains, qui lui ont fait cependant un excellent accueil à Bucarest, ce jeune professeur de roumain à l'Université de Budapest — et peut-on s'occuper d'un sujet sans ressentir pour lui une vraie sympathie humaine? —, s'évertue à prouver que, sauf les compilations, allant jusqu'au plagiat, manifeste et répété, de M. C. Giurescu, qualifié d'„illustre", dans sa récente „Histoire des Roumains", tout ce que nous avons écrit là-dessus n'est que falsification et mensonge, prenant pour témoin le philologue Philippide, dont on connaît assez, en Roumanie, les préjugés romantiques et les sentiments furieux à l'égard de ses collègues. Il est dommage que ce jeune érudit eût accumulé avec beaucoup de patience tant de données de sources sur le sens de „Romanus" et d'autres matières pour arriver à la conclusion qu'il n'y a pas eu des Roumains sur la rive gauche du Danube avant leur infiltration par petits paquets à une date quelconque, très tard vers la fin du moyen-âge — et de cela est venue une nation de plusieurs millions! L'absurdité d'une théorie ne peut pas être contrebalancée par l'énorme quantité de citations, qui sont presque toutes à côté. Quant au second article, d'un orientaliste celui-là, il cherche à montrer que la principauté de Valachie, dont M. Tamás croit avoir montré la quasi-inanité, pauvre fief insignifiant à la disposition du roi de Hongrie, contre

lequel cependant furent livrées des batailles victorieuses, n'est due qu'au caprice d'un Turc, fils de Turc, que nous aurions, dans notre ignorance, pris pour des Roumains. Peut-on combattre des arguments comme ceux qui sont présentés, avec de longues listes de noms vains, à l'appui d'une pareille thèse?

*

Dans les *Reminiscences of a retired diplomat,* par sir Frederick St. John, à côté de deux petits chapitres sur le séjour de ce diplomate anglais à Constantinople, des notes sur le roi Milan (p. 259 et suiv.: il lui prodigue les éloges; impressionnante la scène de son abdication; entrevue à Franzensbad entre l'ex-roi et Ferdinand de Bulgarie; l'auteur avait été gérant du consulat général après l'assassinat du prince Michel; visite du futur roi d'Italie, Victor Emmanuel. Quelques lettres de Milan et du prince de Bulgarie (une de 1890, très noble, pendant la visite du premier en Angleterre).

*

M. Georges Sofronie donne un important ouvrage sur le principe des nationalités par rapport à la Roumanie *(Principiul naţionalităţilor în tratatele de pace din 1919-1920,* Bucarest 1936), avec des arguments de droit contre l'irrédentisme magyar. La définition de nationalité et de nation (p. 8, note 5) est sujette à caution: de fait, il n'y a que la nation, mais la nationalité est la forme sous laquelle les États d'avant et d'après la guerre voient les éléments allogènes de leur minorité et ils l'imposent à la pensée juridique. Le terme de nation a revêtu au moyen-âge le privilège d'un groupe et il a désigné les masses en révolte contre l'autorité pendant la Révolution française. La conscience nationale (ne pas la confondre avec le sentiment, qui peut être un simple instinct) est bien postérieure à la fin de l'époque médiévale (cf. p. 17, note 19). Les cas cités aux pages 18 et suiv. ne sont pas tout à fait concluants; on est alors encore dans l'époque du „sentiment" — même si on l'appelle „idée", — sans arriver à une conception digne de ce nom. Mais l'analyse historique est très attentive et recueille tout ce qui peut servir à la thèse. Le chapitre II est particulièrement attachant. Suit l'analyse des actes qui terminent la Grande Guerre. La séparation entre

les conditions dans lesquelles se sont formées les principautés de Moldavie et de Valachie (voy. p. 140, note 372) avait été déjà fixée par nous.

*

Dans un gros volume, M. Adam Lewak a réuni de nombreux renseignements sur l'émigration polonaise en Turquie (*Dzieja emigracji polskiej w Turcj (1831-1878)*, Varsovie 1935). Sur le rôle accaparant de Ribeaupierre, l'ambassadeur de Russie à Constantinople, des détails inédits, p. 7, note 6. Tout le tableau de la Turquie, qui ouvre le volume, est rédigé sur la correspondance diplomatique polonaise inédite. Le reste (alliance avec la Turquie, asile des révolutionnaires) a ordinairement la même nouveauté (aux notes de la page 41 corriger : Sabry, Cadalvène). Tout un chapitre est consacré à l'époque de la guerre de Crimée (à la page 115 : Baraguey d'Hilliers). Quelques faits auraient pu être trouvés dans mes deux volumes contenant la correspondance du prince de Valachie Barbu Ştirbei, qui n'ont jamais été employés par les historiographes polonais (*Corespondenţa lui Ştirbei-Vodă*). Toute une partie de l'ouvrage de M. Lewak concerne la Roumanie et devrait être traduite en roumain ou en français. Un dernier chapitre, en rapport avec Oksza, devenu Oksza-beg et historien de l'Empire ottoman, va jusqu'à la guerre de 1877-1878 de la Russie pour la libération des Slaves balcaniques.

*

Dans le second volume des *Mélanges Bidez*, Bruxelles 1920, M. Adontz présente les légendes des empereurs Maurice et Constantin V, dont nous avons déjà parlé (intéressante et convaincante étymologie du surnom de „copronyme" donné au „kabalinos", au bon cavalier, par la confusion avec „kaballina", „crotte de cheval"). M. Norman H. Baynes analyse la conception de l'empire chrétien par Evagrius. De M. J. Carcopino une très importante étude sur la date de la naissance de Jules César. M. R. M. Dawkins s'arrête sur les chants „turco-grecs" d'Asie Mineure, c'est-à-dire sur la poésie lyrique, dans leur nouvelle langue, des Grecs devenus „turcophones". Sur la „démonologie byzantine" MM. Delatte et Josserand. Sur des ouvrages de piété, byzantins, le père Delehaye (texte). M. Dölger fixe la date d'une

chanson de Méliténiotès. Sur la mention des Varègues russes dans Constantin le Porphyrogénète M. A. Eck (ils auraient été engagés en vertu d'un „pacte" par les cités de commerce slaves). Sur le patriciat sous Constantin-le-Grand, M. W. Eusslin. M. H. Grégoire trouve dans le monde oriental des „héros épiques inconnus".

*

M. Casimir Chodynicki vient de publier un ouvrage très étendu sur „L'église orthodoxe et la république de Pologne. 1370-1632" *(Kóściół prawosławny a rzeczpospolita polska, 1370-1631)*, Varsovie 1934. On y trouvera l'histoire du siège de Halicz (il y a à ajouter notre étude sur les conditions dans lesquelles furent fondés les évêchés roumains; *Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine*, II), celle du siège lithuanien, celle du Maramureş (aussi d'après les derniers travaux de Pétrov; ajouter notre préface au volume XII des *Studii şi documente)*, des notes sur le concile de Florence (la bibliographie n'est pas complète), des détails nombreux sur le XVI-e siècle (sur le patriarche Gabriel en 1582, en dehors des sources citées à la page 125, note 4, il y avait à consulter le volume XI de la collection roumaine Hurmuzaki), des informations sur la création du patriarcat moscovite, sur la mission de Possevino, sur *le projet, très intéressant, de Denis Paléologue de fonder un patriarcat uniate à Ostrog, ayant comme suffragants „l'évêque de Sluck et autres"* et d'y „divertir il commercio della Grecia" (d'après Theiner, *Annales*, III, p. 735, — p. 247, note 2. Il s'agit de Denis Ralli Paléologue, plus tard le conseiller du prince de Valachie, Michel-le-Brave), sur l'union religieuse du prince Constantin d'Ostrog, p. 248 et suiv. (Janus d'Ostrog avait épousé une Hongroise, p. 209, note 4), sur les rapports du frère de Michel, Pierre Cercel, avec Rome (p. 253; ajouter pour l'époque notre préface au volume XI de la collection Hurmuzaki). Quelques pages sont consacrées à la ligue contre les Turcs, fin du XVI-e siècle. Sur Mélétius Pigas beaucoup de nouveau, p. 287 et suiv. Nicéphore le protosyncelle qui écrit une lettre en 1595 n'est pas „Métropolite de Moldavie et de Valachie", mais l'exarque patriarcal Nicéphore le didascale (pp. 307-308). Le synode d'union avec Rome, réuni à Brzesc en 1596, est largement traité (p. 322 et suiv. Les documents polo-

nais publiés, sur cette époque, par J. Bogdan, dans la collection Hurmuzaki, sont restés inconnus à l'auteur, qui connaît cependant les actes donnés dans la même collection par Papadopoulos-Kérameus; voy. p. 347, note 1). Sur les rapports de Pigas avec Michel-le-Brave, p. 354, note 3; cf. pp. 368-369. Pour le voyage du patriarche Théophane de Jérusalem à Moscou M. Chodynicki aurait trouvé des informations complémentaires dans mon *Histoire de l'église roumaine* (en roumain). Il signale une lettre de ce prélat datée de Moldavie, le 12 mars 1621 (p. 43). Le „Grec" Thomas Cantacuzène envoyé à Moscou en 1626 au nom de la Porte (p. 514 et suiv.) était un des plus importants parmi les boïars moldaves. Dans la dernière partie il est question (surtout d'après la biographie donnée par Gołubew) du rôle, si important, joué par le grand Métropolite de Kiev, Pierre Movilă (Mohila). Tables. Abondante bibliographie.

*

Dans la belle publication de M. Erik Lindberg, *Herrenannens bostad*, *L'habitation seigneuriale* (Stockholm, 1935), publiée par l'Académie Suédoise, sont données aussi des scènes du manuscrit de Skylitzès, présentant Michel IV devant le peuple (p. 315), ainsi que d'autres éléments pouvant donner l'idée de l'habitation byzantine (aussi d'après de Beylié) (pp. 315 et suiv., 349). La ressemblance des maisons de Suède avec celles de la campagne turque peuvent venir du vieux modèle commun fourni par les Thraces. C'est cela „la basse antiquité" dont parle l'auteur (p. 389).

*

L'Institut de philologie et d'histoire orientales de Bruxelles a consacré un beau volume (troisième de la série) à l'illustre égyptologue M. Jean Capart. M. Adontz présente le roi d'Arménie Achot (X-e siècle). Une lettre de patriarche nestorien du VIII-e siècle est étudiée par M. C. Baudoux. Les „notes épigraphiques" de M. Jouguet donnent des textes grecs. De M. Leroy une large étude sur le lettré arménien Grégoire Magistros. M. Lihatchev traite du sceau du patriache Ignace. M. Ştefănescu continue son travail sur l'illustration des liturgies.

*

Dans la revue *Biblos* de Coïmbre, XI (1-8), 1935, des rapports de Vienne, en 1738, du chevalier d'Oliveiro. Il parle d'une „princesse de Valachie" et d'„un prince son époux" qu'il a vus à la Favorite sur le point d'écraser sous les roues de leur voiture une vieille femme. Lui ayant demandé „ce que fait le diable", elle aurait répondu: „des carrosses pour vous mener aux enfers".

*

Dans la *Revue des études hongroises,* XIII, 1-4, des renseignements nombreux et parfois intéressants sur les avatars du prétendant hongro-transylvain François Rákóczy. On remarquera un excellent article d'ensemble dû à M. David Angyal et un autre, très nourri d'inédit viennois, de M. Eméric Lukinich.

*

Sur la chronique „chiite" d'Ibn-abî Tayyî concernant les croisades (XII-e siècle), M. Claude Cahen, dans les *Comptes-rendus* de l'Académie des Inscriptions, juin-octobre 1935. Sur les fouilles de Doura MM. Mesnil du Buisson et Rostovtzeff (aussi rapports avec Trajan; il abandonne la ville aux Parthes). Sur l'architecture en Syrie à l'époque des croisades, une note, *ibid.*, p. 365 et suiv. M. L. Bréhier sur les „vierges noires" en Occident et en Orient, p. 379 et suiv.

*

Dans les *Berliner Monatshefte*, XIV, 2, M. Gustave Gratz sur le comte Tisza (très belle caractérisation d'un ami; des souvenirs personnels sur les négociations avec les chefs des Roumains, pp. 101-102).

*

Dans le *Journal of the English folk dance and song society*, vol. II *(International festival number),* M. Romulus Vuia publie une étude sur la danse roumaine des *căluşari*, comparée à celle d'autres peuples.

*

Le balcanologue si bien préparé qu'est M. Michel Laskaris publie un utile catalogue de ses publications, Ἱστορικαὶ ἐργασίαι, κρίσεις περὶ αὐτῶν, τιμητικαὶ διακρίσεις, Athènes 1935.

*

Dans la publication suisse *Die Schweizertracht Les costumes suisses,* VIII, 5, des notes de M-lle Louise Netoliczka sur le costume roumain (belles illustrations inédites).

*

De très belles reproductions des fresques de Nérez dans la publication *Raška* de Belgrade, 1934; 2 fascicules.

*

Dans la *Corsica antica e moderne*, IV, 6, une vue de l'église grecque à Ajaccio.

*

Dans l'*Archiv Orientální de Prague,* IV, 1, M. Babinger publie la missive de défi envoyée par Moustafa-Pacha d'Essek au marquis de Bade en 1683. Original de la lettre, traduction; large bibliographie.

*

Dans la même publication de M. Hrozný, M. Babinger renseigne sur la chronique ottomane en caractères hébreux, transcription due à un Juif espagnol (observations philologiques).

*

Dans sa brochure Τὸ σφωγγάτον τοῦ ἁγίου Γεωργίου (Athènes 1936), M. Phédon Koukoulès explique une curieuse icône du Musée Archéologique de Sofia ayant trait à la légende de l'enfant à l'omelette (XVII-e siècle).

*

Sur St. St. Sabbas la nouvelle étude de M. D. Anastasiévitch, *Jé li Sv. Sava Krunisao Prvovenčanog* (extrait du „Bogoslov", X, 2-3), Belgrade 1935.

*

Sur les fêtes en Serbie ancienne (aussi sur le jour des chiens, la *tarbacă* roumaine) M. V. Čajkanovič, dans le *Bulletin de l'Académie des lettres serbe,* I (1935). M. Rešatar sur le ms. ragusain, en style populaire, de 1520 et sur un „lectionnaire" de même origine. M. Vlad. R. Petkovic traite des fresques concernant la légende de St. Sabbas.

*

Un article haineux sur la présence des Roumains en Bessarabie par M. Georges Runge, dans l'*Ost-Europa*, décembre 1935. Statistiques plus ou moins tendancieuses.

*

Sur les rapports entre les princes serbes Miloch et Alexandre Karaguéorguévitch, d'un côté et Gaj, de l'autré, M. Arsène Wenzélides, dans *Les Balkans*, VII, 11-12. M. P. B. Dartilis sur la dette publique de la Roumanie (très bien informé et précis). Fin de la bibliographie bulgare.

*

Nous recevons cette lettre du chef des études byzantines en Allemagne, M. Dölger:

„München, den 18 April 1936.

„Hochverehrter Herr Kollege !

„Soeben erhalte ich, durch die Verhältnisse unseres Buchhandels wahrscheinlich verspätet, die neueste Nummer Ihrer Revue du Sud-Est européen, welche auch eine ausführliche Würdigung meines Vortrages in Sofia enthält. Ich freue mich, dass Sie mir in so vielen Punkten zustimmen; um so peinlicher ist es mir, dass ich mich offenbar so undeutlich ausgedrückt habe, dass Sie mir in einem—wesentlichen—Punkte widersprechen zu müssen glauben, in den ich voll und ganz Ihrer Ansicht bin, ja, diese Ansicht seit Jahren geradezu als Grundgedanken der byzantinischen Reichsidee verfechte. Es ist ein Missverständnis, wenn Sie aus meinen Ausführungen entnehmen wollen, ich wolle sagen, die Byzantiner hätten an Karl d. Gr. einen Teil Ihrer Macht oder Ihres Prestiges abgetreten. Ganz im Gegenteil: ich will sagen, dass die Byzantiner in höchster Not und Bedrängnis, bedroht von Arabern und Bulgaren, sich Karl d. Gr., der im Westen gefährlich zu werden schien, dadurch vom Hals zu schaffen versuchten, dass sie einen leeren Titel anerkannten; denn dies steht mir auf Grund von jahrelangen Forschungen auf diesem Gebiete fest: die Byzantiner haben nie und nimmer zugegeben, dass irgendein anderer Fürst Anspruch auf das von den römischen Weltkaisern ererbte und ihnen nach Gottes und Christi Willen zustehende Weltkaisertum Konstantins d. Gr. machen könnte. Man hat nur

in hőchster Not die Führung des Titels Basileus zugestanden, um nur um so fester an dem einzig und allein die Weltherrschaftsanspruch enthaltenden Titel Basileus *Rhomaion* festzuhalten. So hat wohl auch Stein seinen Artikel verstanden wissen wollen. Neuerdings hat Bănescu, von mir aufmerksam gemacht, in Byzantion 10 auf ein Siegel Konstantins IV. hingewiesen, welches den Titel Basileus Rhomaion schon vor 812 aufweist; ich darf dazu auf meine Bemerkungen hinweisen, welche Herr Grégoire aus meiner Korrespondenz mit ihm Byzantion 10, S. 765 abdruckt und hinzufügen, dass, wenn der Titel Basileus Rhomaion sporadisch neben dem einfachen Titel Basileus auch schon vor 812 begegnet, es doch ganz deutlich ist, dass der ausschliessliche amtliche Gebrauch von Basileus Rhomaion nach 812 eben mit der Verleihung des für die Byzantiner nunmehr entwerteten einfachen Basileustitels zusammenhängt. Dass es nicht richtig ist, wenn Stein in seinem Autokratoria-Aufsatz annimmt, die Byzantiner hätten Karl d. Gr. auch den Autokratortitel zugestanden, hoffe ich demnächst in einer sehr ausführlichen Besprechung dieses Steinschen Aufsatzes zu zeigen, die ich mir Ihnen zuzusenden erlauben werde. Ich möchte also gerne feststellen, dass wir in sehr viel höherem Grade einer Meinung sind als Ihre Besprechung meines Vortrages erkennen lässt.

„Ich habe Ihnen vielmals zu danken für die liebenswürdige Ubersendung zahlreicher Werke und Aufsätze, die bei mir stärkstes Interesse finden und denen ich nur leider weder qualitativ noch quantitativ einigermassen würdige Antidora entgegenzustellen imstande bin. Ich hoffe sehr Sie auf dem nächsten Kongresse in Rom wiederum begrüssen zu können und bin mit den besten Empfehlungen.

„Ihr sehr ergebener

F. Dőlger".

Il n'y a qu'une différence: d'après mon opinion, le titre même de *basileus,* qui ne peut être que Ῥωμαίων, n'a jamais été accordé officiellement à Charlemagne; les ambassadeurs byzantins ont pu tout au plus l'employer envers le *rex* sur leur propre compte.

*

Dans le *Byzantion*, X (1935), une note de M. Dölger sur „l'ange de Justinien à la porte impériale de St.-Sophie": sur d'autres mosaïques une lettre de M. Dvorník (d'après des passages de Photius). Des observations toponimiques par M. P. Wittek, auteur d'un ouvrage sur le Sultanat de Mentéché: très riche récolte dans les sources orientales peu connues. M. A. Vasiliev ajoute à son article sur Tafur une rectification et une hypothèse, assez ingénieuse. Sur Sampson (Samsoun) et son „dynaste", M. P. Orgels. Sur l'épibolé sous Alexis Comnène M-lle Rouillard. Sur un ms. du couvent de Souméla M-lle J. Davreux (contenu religieux). Sur un passage d'Anne Comnène M. Dujčev (interprétation géographique). M-me M. A. Andréeva traite du privilège accordé par l'empereur byzantin, en 1451, à Raguse. Sur le *castrum* des Charrianes M. E. Honigmann, l'auteur de la „Ostgrenze des byzantinischen Reiches". M. Adontz poursuit ses „notes arméno-byzantines", si riches en trouvailles. Entre Totorakan-Théodorakanos et le nom de Toutrakan sur le Danube n'y a-t-il pas un rapport? Il faut penser qu'un peu plus loin il y a la domination d'un Chalis. Totorakan était duc à Andrinople en 1007. La forme grecque n'est qu'une interprétation. J'avais proposé jadis un rapport entre Toutrakan et Tmoutarakan, vers l'Oural. M. Adontz reconstitue la biographie de ce fonctionnaire, qui a commandé aussi à Philippopolis. Aussi d'autres membres de la famille. — Des renseignements sur les Dalasènes et sur „l'aïeul" des Roupénides. En rapport avec Georges de Nuremberg et ses renseignements sur le Moldave Étienne-le-Grand, M. Vasiliev. M. Grégoire revient sur ses idées concernant les Nibelunges (Hagen = Khagan [des Alains] est plausible. Est signalée aussi l'origine grecque de Hagathien, d'Eleuther, aussi à l'accusatif, d'Agetius, qui serait Aëtius). Du même des notes sur des localités byzantines. Des appréciations que je ne pourrais pas partager sur l'agression à laquelle s'est livré M. Mutafčiev, (p. 260). Je me demande où en arriverait l'historiographie si ces moeurs primitives se généraliseraient! M. Canard traite d'une épopée arabe. M. Pierre Pascal sur le „Digénis" slavon (n'y aurait-il pas une influence de cet héroïsme dans les contes populaires gréco-slavo-roumains qui présentent les exploits du chevalier, le *făt frumos* des Roumains?); des considérations lumineuses de M. Grégoire s'y ajoutent (essai d'un rapprochement avec le Waltharius).

*

Dans le *Byzantion*, V (1935), MM. P. Heseler et Bidez apportent „du nouveau sur la *Vita Constantini*“ (il s'agit aussi de Philostorge). Sur l'édit de Milan“, M. J. R. Palanque. M. Darkó cherche un système touranien de la guerre. M. A. Vogt s'occupe de l'hippodrome constantinopolitain. Sur le le synodikon de Chypre (XII-e siècle), M. N. Cappuyns. Sur un épitaphe byzantin de Konieh (1297 ; un „émir-oglan“), M. Wittek. Sur les rapports entre Georges Scholarios et Pléthon, M.M. Jugie. M. Adontz poursuit son étude sur la famille des Taronites. Très large et bien illustrée l'étude iconographique de M. J. Ştefănescu sur le couvent moldave de Râşca (XVI-e siècle ; des icônes d'un type inconnu, assez anciennes, ont été trouvées à Văleni, dans le district de Neamţ ; XVI-e siècle : surtout la S-te Parascève couronnée, pl. XXXI). Des Crétois à Céphalonie sont présentés par M. S. Marinatos. MM. Bănescu et Papahagi donnent de nouveaux plombs byzantins trouvés à Silistrie. Une étude de M.M. J. Higyns sur le Code Théodosien. M. E. Honigmann sur des évêchés d'Asie Mineure. Des notes d'archéologie géorgienne par M. E. Takaïchvili (planches). Sur le traité de Michel Paléologue avec Kélaoun, M.M. Canard. M. N. Bănescu s'occupe des nouvelles découvertes de sceaux byzantins. Nécrologes (Balş, Ignazio Guidi, Zlatarski, Pirenne).

*

Dans la *Revue de Transylvanie*, II[2], un article, très nourri, de M. N. Corivan, sur „Cavour et la Transylvanie à l'époque de la guerre de 1859“ : on voit le grand ministre italien embrasser les projets de Mazzini, pensant pouvoir réunir une Hongrie libre avec une Roumanie dans laquelle se seraient confondues les deux Principautés. Kossuth voulait que Napoléon envoie ses soldats en Hongrie (p. 147). Surtout sur l'importante mission de Démètre Bratianu en Occident. Un article de M. Laurian Someşan sur la Transylvanie dans l'oeuvre du géographe roumain, prématurément décédé, Georges Vâlsan. La réponse de M. Drăganu au livre d'étymologies turques bizarres et absurdes de M. Melich *(A honfoglaláskori Magyarország,* Budapest, 1925-29), contient des redressements qu'on peut accepter, mais aussi, avec les rivières nommées d'après des noms personnels putatifs, des hypothèses tout aussi inacceptables. Pourquoi le bon sens serait-il si souvent banni de la philologie ?

*

M. William Henry Paine Hatch donne pour les „Oriental Schools of oriental Research, Publications of the Jerusalem School", sous le titre *The Greek manuscripts of the New Testament at Mount Sinai* et *the Greek manuscripts of the New Testament in Jerusalem,* dans deux volumes (Paris, Geuthner, 1934), deux admirables séries de photographies, page par page, des monuments du Nouveau Testament dans la Bibliothèque de S-te Catherine au Mont Sinaï et dans celle du Patriarcat hiérosolymitain. Ils appartiennent à différentes époques, du X-e au XV-e siècles. A la planche XII du tome II mention, de la part du célèbre patriarche de Jérusalem, Dosithée, que le manuscrit vient de Caffa ou du „Tauronèse", en 1683. Mention de l'empereur „Jean Paléologue *Asan*" en août 1346 (I, planche LVIII).

*

Ajoutons à la bibliographie du Sud-Est européen d'après des pages détachées d'une catalogue de librairie [1]:

„Viaggi Vicentini compendiati, Viaggio fatto sule coste dalmate, greco-venete et itale nell'anno 1511 e seguenti da padre Francesco Grassetto.

Viaggio di Filippo Pigafetta dal Cairo al Monte Sinai nell'anno 1577.

Demarsy (A.). Voyage du chevalier de Bellerive au camp du roi de Suède à Bender, en 1712, Paris 1872.

Guys (Ch.-Ed.), Le guide de la Macédoine, Paris-Marseille 1857.

Relation faite par Méhemet Effendy de son ambassade auprès de Sa Majesté très-chrétienne Louis XV en l'année 1720. In-f°, manuscrit.

Lacour (J.-L.), Excursions en Grèce pendant l'occupation de la Morée par l'armée française dans les années 1832 et 1833, Paris 1834.

Bory de Saint-Vincent (J.-B.-G.-M.), Relation du voyage de la Commission scientifique de Morée, 2 vol. Paris-Strasbourg, 1836-8.

Schaub (Ch.), Excursion en Morée en 1840, Genève 1859.

Hasselquist (dr. Frédéric), Voyages dans le Levant dans les années 1749, 1750, 1751 et 1752, Paris 1769.

Aucher-Éloy, Relations de voyages en Orient de 1830 à 1838, revues et annotées par le comte Jaubert, 2 vol. Paris 1843.

[1] Il m'a été impossible de l'identifier.

Boré (Eugène), Correspondance et mémoires d'un voyageur en Orient, 2 vol., Paris 1840.

Rigordi (R. P. Francisci), Peregrinationes apostolicae, Marseille 1652.

Moustier (le comte A. de), Excursion en Asie Mineure, Paris 1864.

Otter, Voyage en Turquie et en Perse, avec une relation des expéditions de Tahmas Kouli-Khan, Paris 1748.

Timurat-Mirza, Journal d'un voyage dans la Turquie d'Asie et la Perse, fait en 1807 et 1808, Paris 1809.

Robinson (George), Three years in the East: Greece, Egypt, Palestine, Syria and Turkey, during 1829-1832, 2 vol., Paris 1837".

*

M. Titus Podea donne, dans son ouvrage *Transylvania* (Bucarest 1936), non seulement un exposé de l'état de la population roumaine sous l'ancien régime hongrois, mais surtout le plus riche et le mieux présenté album de la vie populaire des Roumains de Transylvanie.

*

Le père V. Laurent vient de publier le premier volume, refait par sa patience, du *Corpus notitiarum episcopatuum Ecclesiae orientalis* par E. Gerland, contenant les „listes conciliaires" (I, synode de Gabadius (394), et II, concile d'Éphèse (431), de Chalcédoine, 1936). Une belle préface concernant la vie de Gerland précède les notices rédigées avec tant de richesse et de précision. Ajoutons que le savant allemand avait vers 1906 l'intention de s'établir à Bucarest comme directeur de l'école de sa nation.

N. Iorga.

*

Dans la *Revue de Paris* du 15 avril 1935, no. 8, une série de lettres du prince Koutouzoff adressées à ses filles. Quelques-unes sont écrites en 1811 à Jassy et à Bucarest, pendant la campagne contre les Turcs. Outre l'hommage habituel adressé à la beauté des dames roumaines, nous notons les détails suivants:

Le 10 avril 1810, Koutouzoff écrit: „J'ai trouvé le moyen de

faire venir une troupe italienne de pantomime, qui commencera à jouer ces jours-ci".

Cette même affirmation est répétée dans une autre lettre non datée. Dans une troisième, toujours de Bucarest, il dit avoir été la veille au théâtre polonais: „Madame Benningson le trouve affreux et la comtesse Manteuffel le trouve superbe, surtout le *Don Juan*", pièce qui se jouait donc alors à Bucarest. Koutouzoff ajoute qu'il a pris beaucoup de prisonniers et parmi eux un pacha à trois queues, Isaban Oglou, „de 85 ans, si beau et élégant qu'il va tourner la tête au Tout-Pétersbourg" — la lettre doit donc être écrite quelques jours après la bataile de Slobozia, qui eut lieu le 13 octobre 1811 [1].

Ces détails présentent un certain intérêt pour l'histoire du théâtre en Roumanie, les représentations mentionnées ayant lieu déjà quelques années avant l'arrivée à Bucarest de la troupe italienne patronisée par la princesse Ralou, fille du prince régnant Jean Caradja.

Constantin I Karadja.

NOTICES

A relever dans le rare ouvrage *La Haye par un habitant,* II, La Haye, 1857, la légende que le tet. des manuscrits de la Bibliothèque Royale aurait été „écrit en Orient... pour l'empereur Comnène Manuel" (p. 149): il est en français.

*

Dans le *Trattato delle virtù e de premj* (éd. avec traduction française, Paris 1768) ce passage sur le célèbre Pacha Bonneval: „Di qual mirabile spettacolo sono stati in questo secolo gl'inutili e replicati sforzi del Bonneval, tutto intento a comunicare ai Turchi il vigore della sua grande anima! Perchè contrastava con un governo che dispensa i premj a capriccio, perchè gli uomini vi nascono insensibili alla virtù, doveva perdere il frutto de' suoi sudori. Morì egli col dolore di lasciare quella nazione nella barbarie, da cui trar la voleva" (p. 48).

---

[1] Cf. Iorga, *Acte și fragmente,* II, p. 468.